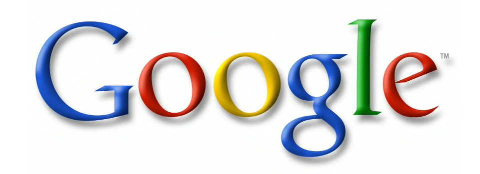
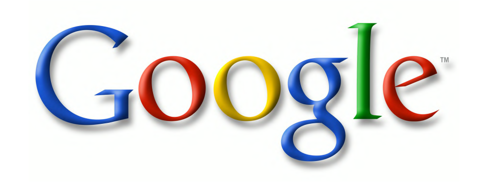
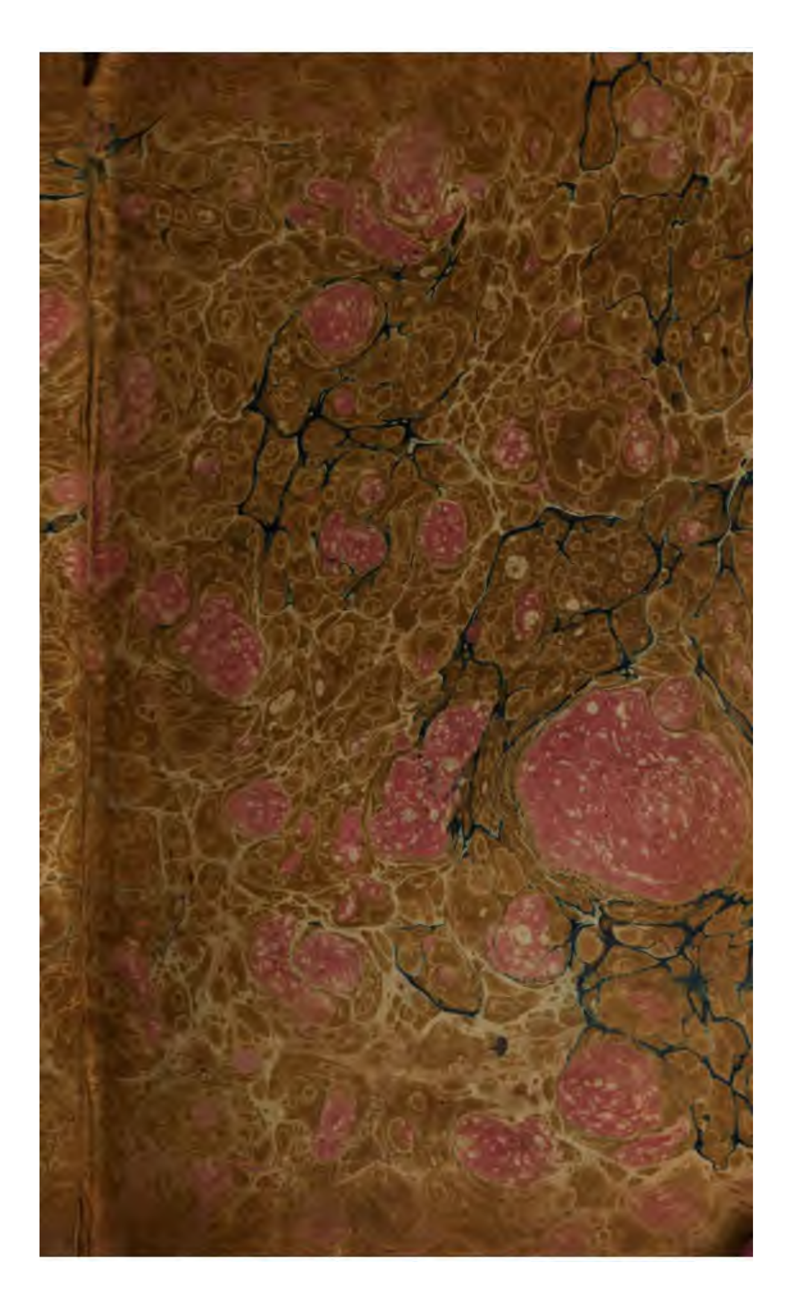





86
37582
2
(7582.2)
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 48.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THEATRE FRANÇAIS,

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMEDIES ET DRAMES

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XIV.



PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
rue de Seine, n.° 12.

M DCCC XVIII.

LE SÉDUCTEUR,

COMÉDIE,

PAR M. DE BIÈVRE,

Représentée, pour la première fois, le 8 novembre 1783.

NOTICE
SUR M. DE BIÈVRE.

Georges Maréchal, marquis de Bièvre, naquit en 1747, d'autres disent en 1752. Son grand-père étoit premier chirurgien de Louis XIV. On ignore où le jeune Maréchal fit ses études. Il entra de bonne heure dans les mousquetaires, et parvint à être mestre-de-camp de cavalerie.

Le marquis de Bièvre s'est fait une sorte de réputation par ses jeux de mots, auxquels on a donné le nom de calembourg.

Il a laissé deux pièces dans le haut comique, lesquelles doivent faire regretter que la mort l'ait retiré sitôt d'une carrière où il marchoit avec honneur.

Le Séducteur, comédie en cinq actes en vers, parut pour la première fois le 8 novembre 1783, et obtint un succès très flatteur.

Les Réputations, comédie en cinq actes, en vers, donnée en 1788, n'est point restée au théâtre.

M. de Bièvre mourut en 1789 à Spa, où il étoit allé prendre les eaux.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
ORGON.
ROSALIE, fille d'Orgon.
ORPHISE, jeune veuve, amie de Rosalie.
DAMIS, ami d'Orgon.
MÉLISE, de la société d'Orgon, engagée avec Damis.
DARMANCE, amant de Rosalie.
ZÉRONÈS, prétendu philosophe.
Un maître-d'hôtel.
Un domestique.
Plusieurs valets, personnages muets.

La scène est à la campagne, dans un château d'Orgon, aux environs de Paris.

LE

LE SÉDUCTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

ZÉRONÈS.

Des dehors affectés un sage se défie.
Rien n'échappe aux regards de la philosophie.
Oui, monsieur le marquis, vous êtes amoureux,
J'ai pénétré ce cœur où brûlent tant de feux.
Quoi! pour six mois entiers laisser la cour, la ville,
Et venir habiter la retraite tranquille
Du bon monsieur Orgon! je n'en puis revenir.

LE MARQUIS.

O mon illustre ami! daignez vous souvenir
Qu'après avoir été laquais de feu mon père,
Je vous ai fait monter au rang de secrétaire.
Bientôt, changeant d'état, le titre de savant
Vous a fait adopter dans le monde ignorant.

Comme nous aujourd'hui je vous y vois paroître ;
Et le valet enfin figure auprès du maître.
Pour donner plus d'éclat à vos brillants succès,
Je vous ai décoré du nom de Zéronès.
Eh bien ! me ferez-vous épouser Rosalie ?
Je vous promets chez moi les douceurs de la vie,
Ma table, un logement, mes chevaux au besoin,
Des livres, tout enfin : mais, sans aller plus loin,
J'attends de vous ici cette reconnoissance.

ZÉRONÈS.

Vous savez que mes soins vous sont acquis d'avance.
Vous avez pris, monsieur, le chemin de mon cœur.

LE MARQUIS.

Vous avez donc cru voir, philosophe penseur,
Que j'étois consumé par une belle flamme ?
Dix ans d'expérience épuisent bien une âme,
Mon cher : que voulez-vous ? les femmes m'ont perdu.
Dans mes premiers beaux jours, complaisant, assidu,
D'une candeur surtout et d'une bonhomie
Qui couvroit la moitié des écarts de leur vie ;
Étudiant leurs goûts, adorant leurs défauts,
Pour leur plaire, oubliant mon état, mon repos,
Mettant à leurs faveurs, effets de leurs caprices,
Le prix qu'on met à peine aux plus grands sacrifices,
Je devois me flatter de rencontrer un jour
Un cœur digne du mien, digne de mon amour.
Eh bien ! que m'ont produit tant de droits pour leur plaire ?
Des ennuis, des dégoûts, une éternelle guerre.
Avec quel art cruel et quels raffinements
Elles étudioient mes secrets sentiments !
Pour se faire un plaisir d'empoisonner ma vie,
Tous les ressorts cachés de la coquetterie

Semblent contre mon cœur avoir été tournés :
Les refus outrageants, les dédains combinés,
Les remords affectés qui suivoient leur défaite,
Et toujours pour cacher quelque intrigue secrète,
Tout, en me déchirant, les faisoit triompher.
Mais quand j'étois aimé, c'étoit un autre enfer :
Reproches fatigants, stupide jalousie,
Emportements affreux, désespoir, frénésie,
De tous ces traits cruels je me suis vu frapper,
Quand j'ignorois encor que l'on pouvoit tromper.
Eh bien ! mon cher docteur, c'est ainsi que les femmes
Traitent les bonnes gens et les crédules âmes.
Aujourd'hui que mon cœur, se donnant avec art,
Obéit à ma tête ou voltige au hasard,
Que celle à qui je parle est toujours la plus belle,
Elles ont la fureur de me croire fidèle.

ZÉRONÈS.

C'est malheureux. Monsieur, vous êtes avancé,
Et vous avez tiré grand parti du passé.

LE MARQUIS.

Ne pouvant les changer, ce que j'avois à faire
Étoit de me former un autre caractère.
Je les aime toujours; mais libre, indépendant,
J'ai repris sur moi-même un entier ascendant.
J'ai le cœur plus tranquille et l'esprit plus aimable...
Dans ce vague charmant, ce désordre agréable,
Il m'arrive, par fois, des accidents heureux
Qui m'étonnent moi-même et confondent mes vœux.
Ce matin, agité d'une amoureuse flamme,
Seul, cherchant un objet pour épancher mon âme,
J'écrivois : tour à tour Lise, Éliante, Églé,
Célimène s'offroient à mon esprit troublé :

Je ferme ce billet rempli de ma tendresse...
Et le nom de Lucinde est tombé sur l'adresse.

ZÉRONÈS.

Je crois que cela vient des fibres du cerveau.
Je le démontrerai dans un livre nouveau.
Votre principe est bon; mais la philosophie...

LE MARQUIS.

Eh! qu'en ai-je besoin? Les hasards de la vie
Ne peuvent de mon sort altérer les douceurs.
Quand mon corps est souffrant, quelquefois des vapeurs
Me peignent les objets avec des couleurs sombres.
Eh bien! je rends alors grâce à l'effet des ombres:
Bien sûr, en recouvrant ma force et ma santé,
De voir tous les objets des yeux de la gaîté;
De trouver la nature et les saisons plus belles,
Les hommes plus parfaits, les femmes plus fidèles.

ZÉRONÈS.

Oh! je réponds de vous dans l'âge de jouir.
Vous êtes éclairé, mais je vois tout finir;
Et de votre bonheur le temps tarit la source.

LE MARQUIS, *vivement.*

Après l'amour, le vin deviendra ma ressource.
Je veux de mes vieux ans ne faire qu'un sommeil,
Et prévenir toujours le moment du réveil.

ZÉRONÈS.

Allons, je le veux bien: nous logerons ensemble;
Ainsi tous deux d'accord...

LE MARQUIS.

. Docteur, que vous en semble?
Suis-je digne de vous?... Il faut nous arranger.
Des hommes seulement vous pourriez vous charger.
Faisons notre partage. Affranchissez leurs âmes:

Moi je me chargerai des préjugés des femmes...
Auprès d'Orgon déja croyez-vous réussir?

ZÉRONÈS.

Oui, j'ai tout préparé. Je l'ai fait revenir
De ses préventions; et même la famille
Sera bientôt d'accord pour vous donner sa fille.
Il me dit tous les jours, de la meilleure foi,
Qu'il ne peut se passer ni de vous ni de moi:
Que la terre de pleurs seroit une vallée,
Si les savants jamais ne l'avoient consolée.
De la société je l'ai souvent distrait.
Chaque livre qu'il lit, j'en demande l'extrait;
Et même en ce moment je sais qu'il s'étudie
A faire un abrégé de l'Encyclopédie.
Enfin nous le tenons: mais ces dames...

LE MARQUIS.

Je croi
Qu'elles cessent aussi de médire de moi.
Elles me déchiroient, Dieu sait! et je soupçonne,
Avec justes raisons, que la jeune personne
S'est permis contre moi d'incroyables discours.
Il est vrai cependant que, depuis plusieurs jours,
Cette petite haine a moins de violence:
Mais je n'ai pas le don d'oublier une offense.
La sienne m'est présente, et je pourrois songer
Si c'est en l'épousant que je dois me venger.

ZÉRONÈS.

Il faut attendre encor le progrès des lumières.
Le préjugé subsiste: il ne durera guères,
Nous nous en occupons: mais les législateurs
Sont toujours en querelle avec les vieilles mœurs,

Et rien n'avancera tant que le ministère
Ne nous confiera pas le bonheur de la terre.

LE MARQUIS.

Avez-vous déja fait quelques ouvrages?

ZÉRONÈS.

Non.

Mais j'ai déja beaucoup de réputation.

LE MARQUIS.

En ce cas-là, docteur, gardez-vous bien d'écrire.

ZÉRONÈS.

Nous verrons; mais d'abord il faut ici m'instruire
Quelle est votre fortune?

LE MARQUIS.

Elle est bien, et dans peu
Mon intendant m'a dit que, sans compter le jeu,
Les femmes et les dons d'une vieille parente,
Je pourrois bien avoir vingt mille écus de rente,
Et que je ne devrois que neuf cent mille francs.

ZÉRONÈS.

Je vois dans tout cela peu de deniers comptants.
Hasardez, croyez-moi, ce que je vous propose.
Épouser est plus sûr. Je ne crains qu'une chose;
Vous avez bien brouillé les deux jeunes amants:
Mais un rien rétablit les premiers sentiments,
Et de l'homme moral l'étude approfondie
Me fait craindre un retour du cœur de Rosalie.

LE MARQUIS.

Peut-être qu'en effet ils s'aiment: mais enfin
Je les étourdis tant qu'ils n'en savent plus rien.
J'ai d'abord attaqué la tête de Darmance.
J'ai jusqu'à mes succès porté son espérance.

Il débute fort bien, j'en suis content : d'honneur,
Je crois apercevoir en lui mon successeur.
Pour parvenir ensuite au cœur de Rosalie,
J'ai dans mes intérêts mis sa charmante amie...
Cette femme m'occupe : un jour même, en secret,
Je n'ai pu m'empêcher de voler son portrait,
Et j'aime à le revoir.

(Regardant le portrait, et le faisant voir à Zéronès.)

Orphise est si jolie !
Ce seroit bien le cas d'une double folie...

(Resserrant le portrait.)

Mais elles s'aiment trop : il n'est pas temps encor,
Et ce seroit risquer d'échouer dans le port.
Enfin, je me suis fait amoureux de Mélise,
Qui me prône, et de peur qu'on ne la contredise,
Embrasse ma défense avec tant de chaleur,
Qu'un jour son grave amant en a pris de l'humeur.
Vous, docteur, ayez l'œil sur tout ce qui se passe.
Employez la sagesse, et j'emploierai la grâce.
Qui pourroit résister à nos efforts vainqueurs ?
Entraînez les esprits ; je séduirai les cœurs.

ZÉRONÈS.

Monsieur, je suis à vous et pour toute la vie.
Il faut des cœurs de bronze à la philosophie.
Elle vous tend les bras : jetez-vous dans son sein.
Mais, j'aperçois Orgon.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, ORGON, ZÉRONÈS.

ORGON, *au marquis.*

Bon, mon ami : c'est bien.
Écoutez ce digne homme, et vous saurez ensuite
Sur quel plan vous devez régler votre conduite.
Il vous apprendra l'art de domter vos désirs,
Et de vous détacher de tous les faux plaisirs.
Vivant dans ma retraite en père de famille,
Exempt d'ambition, adoré de ma fille,
Riche, n'ayant besoin de crédit ni d'appui,
Je me croyois heureux : eh bien ! demandez-lui?
Vous n'imaginez point, grâces à ses services,
Combien autour de moi je vois de précipices.
Ce n'est qu'en frémissant que j'ose faire un pas;
Et je crois que, sans lui, je ne bougerois pas.

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur, rendez-moi tous mes droits sur votre âme.
Approuvez mes transports et couronnez ma flamme;
Tous deux, de votre sort détournant les rigueurs,
Sur vos pas à l'envi nous sèmerons des fleurs ;
Les soucis, les chagrins, la sombre inquiétude
N'approcheront jamais de votre solitude.
La sagesse les brave et sait les adoucir :
La gaîté les écarte, ou les change en plaisir.

ORGON, *à Zéronès.*

Qu'en pensez-vous?

ZÉRONÈS.

Monsieur, si la philosophie
Suffit pour résister aux dégoûts de la vie,

Je crois que dans un cœur ouvert à la gaîté
La sagesse pénètre avec facilité.
Dans un terrain trop sec le grain ne germe guères.
J'ai souvent là-dessus combattu mes confrères :
C'est notre côté foible ; ils n'ont pas disputé.
Mais il faut cependant garder sa dignité.
Le sort vous offre ici deux hommes de génie ;
Tous deux séparément profonds dans leur partie !
Profitez du hasard qui les fait rencontrer :
L'occasion est belle ; il faut s'en emparer.

ORGON.

Vraiment, je le voudrois : je sens cet avantage,
Et même tout le monde à cet hymen m'engage.

(*Au marquis.*)

Sans savoir mes desseins, vous n'imaginez pas
Le bien qu'on dit de vous. Moi, j'écoute tout bas,
Et j'en fais mon profit. Oh ! je vous tiens parole :
Pour cacher mon secret, j'ai bien joué mon rôle ;
Et je vois, à présent, que c'étoient des jaloux
Qui hasardoient ici des propos contre vous.
Aussi je me défends de trahir le mystère.
Pourtant je l'avouerai (sans être trop sévère),
Je veux, mon cher marquis, vous éprouver encor.
Pardonnez ; mais ma fille est mon plus cher trésor.
Je l'aime ; et, des erreurs qui trompent la vieillesse,
Mon cœur a conservé cette seule foiblesse.
C'est beaucoup à mes yeux que d'être un grand seigneur ;
D'avoir un bel état, des talents, de l'honneur ;
Ce seroit même assez pour toute autre famille :
Mais, pour être mon gendre, il faut aimer ma fille.
Restez donc avec nous : demeurez-y toujours.
La campagne est superbe, et voici les beaux jours.

Si vous avez affaire, il vous est très facile,
En une heure au plus tard, de vous rendre à la ville,
Et, le soir, vous viendrez retrouver vos amis.

LE MARQUIS.

Vous me verrez toujours à vos désirs soumis.
Oui, je vous veux moi-même apprendre à me connoître;
Tel que je suis, monsieur, non tel que je veux être.
Revenu des erreurs, ah! qu'il me sera doux,
De terminer ma course en vivant avec vous!
Jeune encor, j'ai déja fait un bien long voyage:
J'en aperçois le terme. Échappé du naufrage,
Je me vois dans vos bras avec ce doux transport
Qui s'empare de l'âme en arrivant au port.

ORGON.

Nous verrons: une chose aujourd'hui m'embarrasse.
Darmance vient dîner. Il est dur, à ma place,
De recevoir encor ce jeune homme chez moi.
Je m'étois avec lui conduit de bonne foi,
Comme avec vous. Déja j'étois près de conclure:
Ma fille lui plaisoit, et j'aimois sa tournure:
Au moment de signer le fat a disparu.
Vous jugez qu'après lui nous n'avons pas couru.
On ne pardonne point de semblables offenses;
Mais j'aime ses parents: ils m'ont fait tant d'instances
Pour éviter l'éclat en rompant avec lui,
Qu'enfin j'ai bien voulu le revoir aujourd'hui.
Je ne sais que lui dire, et je crains ma franchise.
Je ne veux pas surtout désobliger Mélise,
Sa sœur.

LE MARQUIS.

On peut, sans bruit, éconduire les gens.
Un air froid avertit les moins intelligents.

ZÉRONÈS.

Je n'ai jamais été dans cette conjecture :
Mais si j'apercevois...

ORGON.

J'entends une voiture.
Je gage que c'est lui... Resterai-je? ma foi,
Le plus sûr est d'aller me renfermer chez moi.
Je me méfie encor de ma philosophie,
Et je ne reviendrai qu'en bonne compagnie.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS, *vivement, à Zéronès prêt à suivre Orgon.*

Profitez du moment pour en avoir raison.
Parlez de ce duché promis à ma maison.
De mes aïeux surtout vantez-lui la mémoire,
Leurs faits d'armes...

ZÉRONÈS.

C'est que... je n'ai pas lu l'histoire.

LE MARQUIS.

Leurs noms sont consacrés dans mille écrits divers.
L'Apollon de nos jours...

ZÉRONÈS.

Je ne lis pas de vers.

LE MARQUIS.

Docteur, savez-vous lire?

ZÉRONÈS.

Oui : mais...

LE MARQUIS.

Il est étrange
Qu'on puisse effrontément donner ainsi le change.

ZÉRONÈS.

Eh bien ! que voulez-vous? Je n'ai point de crédit,
Point de nom, de talents, je n'ai qu'un peu d'esprit.
Il faut un passe-port aux gens de mon étoffe,
Et j'ai dit au public que j'étois philosophe.

LE MARQUIS.

C'est une porte ouverte à tous les ignorants.
On peut, sans aucuns frais, se mettre sur les rangs.
Dans le monde, un penseur n'a pas besoin d'écrire;
Et même, à la rigueur, il pourroit ne rien dire.

ZÉRONÈS.

La nature est mon livre; et pour vous bien servir,
Jusques aux *errata* je vais tout parcourir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE *apportant une lettre.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un billet de cette jeune dame,
Dont l'amant jaloux...

LE MARQUIS.

Donne.

(Il lit.)

« Je voudrois bien, monsieur, vous faire part des rai-
« sons qui m'ont empêchée de vous recevoir à Paris.
« Vous aurez été sûrement étonné de trouver ma porte
« fermée si souvent : mais vous savez que les femmes ne
« sont pas toujours ce qu'elles veulent. J'apprends que
« vous êtes dans mon voisinage, et je vous engage à venir
« me voir vers quatre heures dans ma solitude.

Ah! la charmante femme!

« Plus tard je pourrois sortir.

(Au domestique.)

Demande mes chevaux à quatre heures.

LE DOMESTIQUE.

Suffit.

(Il sort.)

LE MARQUIS, *poursuivant.*

« Et demain je vais à Versailles. Je voudrois cependant me justifier vis-à-vis de vous.

Moi, je n'y songeois plus.

« Car, s'il est dangereux d'être trop votre amie, il est « bien difficile de consentir à être votre ennemie. Sauvez-« moi de ces deux écueils, en acceptant ma proposition.

Mais comme c'est écrit!

« Je vous prie de ne pas oublier de me rapporter mon « billet en venant me voir. »

Oh! oui : pour le premier je sais que c'est l'usage.
Je le rendrai.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DARMANCE.

LE MARQUIS.

DARMANCE! ah! le petit volage!
Bon jour, mon successeur. Eh! qui t'amène ici?

DARMANCE.

J'y viens à contre-cœur; vous le jugez : aussi
Je ne fais qu'obéir aux ordres de mon père.
L'accueil que je reçois n'est pas fait pour lui plaire.
Tout le monde me fuit : il semble qu'avec moi
Je porte dans ces lieux l'épouvante et l'effroi.

LE MARQUIS.

Tu les as plantés là sans nul préliminaire.

DARMANCE.

J'ai suivi vos conseils.

LE MARQUIS.

Tu ne pouvois mieux faire :
Mais il étoit trop tard. Tu t'étois engagé
Au point de ne pouvoir demander ton congé,
Il a fallu le prendre. Aussi quelle folie
De vouloir tristement t'enchaîner pour la vie,
Quand les femmes encor ne te refusent rien !
Attends qu'on t'ait quitté; laisse ce froid lien
Aux êtres malheureux proscrits par la nature.
De leur difformité qu'il répare l'injure.
Le matin de la vie appartient aux amours:
Sur le soir, de l'hymen implorons le secours.
Ce dieu consolateur est fait pour la vieillesse.
Il nous assure, au moins, les droits de la jeunesse;
Et la main d'une épouse, à son premier printemps,
Fait naître encor des fleurs dans l'hiver de nos ans.
Mais prévenir ce terme, et choisir une belle
Pour languir de concert et vieillir avec elle,
C'est s'immoler soi-même, et c'est perdre en un jour
Les secours de l'hymen et les dons de l'amour.

DARMANCE.

D'un sentiment plus doux mon âme possédée,
S'étoit fait de l'hymen une toute autre idée.
Enfin, je me connois : l'art de séduire un cœur
Est trop profond pour moi...

LE MARQUIS.

Tu lui fais trop d'honneur.
Un art!... Si tu savois ce que c'est que séduire,

DARMANCE.

Eh bien! achevez donc tout-à-fait de m'instruire.
Si j'étois, comme vous, d'une illustre maison;
Si j'avois de l'éclat, des honneurs, un grand nom...

LE MARQUIS.

N'es-tu pas gentilhomme?

DARMANCE.

Oui : mais mon origine
N'est pas assez brillante, il faut qu'on la devine,
Et partout dans l'histoire on trouve votre nom.
Près des femmes souvent c'est un titre.

LE MARQUIS.

Allons donc :
C'est un titre... au Marais, ou bien dans la province;
Mais ailleurs, mon ami, l'avantage est fort mince,
Et sur le même plan l'amour nous voit rangés.
C'est un dieu philosophe : il est sans préjugés.

DARMANCE.

Je le crois : mais au moins il faut être à la mode.

LE MARQUIS.

Oui : c'est là sûrement la meilleure méthode.
Mais, pour y parvenir, il ne te manque rien.
La baronne déja te reçoit assez bien,
Je crois?

DARMANCE.

Cet amour-là ne remplit pas mon âme,
Et j'ai bien de la peine à partager sa flamme.
Je ne sais que lui dire.

LE MARQUIS.

Il faut la quereller.
Cela vaut toujours mieux que de ne point parler.
Tu ne peux pas trouver à lui faire une scène?

DARMANCE.

Pourquoi vouloir encor appesantir sa chaîne,
Et ne pouvant l'aimer, redoubler son tourment?
J'aime mieux la quitter et parler franchement.

LE MARQUIS.

Parler franchement? Non.

DARMANCE.

Mais que faut-il donc faire?

LE MARQUIS.

En prendre une autre; ensuite ébruiter l'affaire.
Pour que l'on te renvoie, il faut le mériter:
Car on ne doit jamais avoir l'air de quitter.
Il faut toujours tenir, jusqu'au moment propice
Où l'on parvient enfin à nous rendre justice.

DARMANCE.

Je suis persuadé qu'elle pardonneroit.

LE MARQUIS.

Je ne sais pas... pourtant... oui, cela se pourroit.
Eh bien! il faut tâcher de la rendre infidèle,
De lui donner des torts. Moi, j'irois bien chez elle;
Mais le premier parti te réussira bien.

DARMANCE.

C'est encore une chose où je ne conçois rien.

LE MARQUIS.

Tromper deux femmes?

DARMANCE.

Oui.

LE MARQUIS.

Te semble difficile?
A quoi te sert l'esprit?

DARMANCE.

Le mien m'est inutile

Lorsque je veux tromper. Comment faites-vous donc
Pour mener à la fois deux intrigues de front?
Il peut se rencontrer que dans une journée
On ait deux rendez-vous la même après-dînée,
A la même heure enfin.

LE MARQUIS.

Premièrement on peut
Se les faire donner à l'heure que l'on veut.
C'est un principe aisé qui s'apprend par l'usage,
Et qu'on ne devroit plus ignorer à ton âge.

DARMANCE.

Mais si vous recevez deux lettres?

LE MARQUIS.

Ah! ma foi,
Les épîtres jamais ne me trouvent chez moi.
C'est bien assez d'avoir la peine de les lire,
Sans s'imposer encor la fatigue d'écrire.
Enfin, deux rendez-vous n'ont rien d'embarrassant.
Un sot se tireroit d'affaire en refusant:
Moi j'accepte toujours. Par là, je me délivre
Des explications que les refus font suivre.
Deux femmes m'ont voulu pour le même moment;
Je cours d'abord chez l'une avec empressement.
J'arrive un peu plus tôt pour lui marquer mon zèle,
Et je fais naître ensuite un sujet de querelle.
De violents soupçons me mettent en courroux.
Je suis outré, je cède à mes transports jaloux.
L'heure sonne, et je fuis de désespoir chez l'autre.
Puis le soir on m'écrit: « Quel amour est le vôtre!
« Sans lui, je ne puis vivre: avec lui, je mourrai.
« Venez rendre le calme à mon cœur déchiré. »

Je m'endors tendrement; et, dès que je m'éveille,
Je cours faire oublier les fureurs de la veille.

DARMANCE.

Oh! je vois bien qu'il faut renoncer à l'honneur
De soutenir le nom de votre successeur.
Je manquerois l'ensemble et les détails du rôle.

LE MARQUIS.

Dans le commencement tu feras quelqu'école :
J'y compte, c'est le sort de tous les débutants;
Mais on se forme après. Il m'a fallu dix ans,
A moi, pour arriver. Je n'avois point de maître.
J'étois tout seul; et toi qui ne fais que de naître,
Qui me suis pas à pas sur un chemin frayé,
Dès le premier abord je te vois effrayé.

DARMANCE.

Je ne suis pas heureux, j'en ignore la cause;
Mais je sens qu'à mon cœur il manque quelque chose...
Les toilettes ici se finissent bien tard.

LE MARQUIS.

On veut nous plaire.

DARMANCE.

On dit que, depuis mon départ,
Rosalie est toujours inquiète, rêveuse.

LE MARQUIS.

Point du tout : seulement elle est un peu honteuse.
Cela doit être.

DARMANCE.

On vient.

LE MARQUIS.

Tu changes de couleur?

DARMANCE.

Oui, je crains tout le monde, et Damis et ma sœur,

Tout ce que j'ai quitté ; mais surtout Rosalie,
Et l'œil observateur de sa fidèle amie.
(*A part.*)
Les voici : je frissonne.

SCÈNE VI.

ROSALIE, ORPHISE, DAMIS, MÉLISE, LE MARQUIS, ORGON, ZÉRONÈS, DARMANCE, UN MAITRE-D'HOTEL.

ORGON, *arrivant le premier et se détournant vers la coulisse dont il sort.*

Où portez-vous vos pas,
(*A demi-voix et à part.*)
Mesdames ? Le dîner... Ne me quittez donc pas.

ROSALIE, *à part, à Orphise.*

Je m'avance en tremblant, mon amie : il me semble
Que j'aurois mieux aimé ne les pas voir ensemble.

ORGON.

(*A Darmance, très-froidement.*) (*Aux dames.*)
Monsieur, je vous salue... Eh bien ! le cher marquis
Veut nous sacrifier les plaisirs de Paris.
(*Au marquis.*)
Nous le possèderons tout l'été, tout l'automne.
Ces dames en doutoient.

LE MARQUIS.

Quoi ! cela vous étonne ?
Ah ! tout ce que Paris a de plus précieux,
Mesdames, je le vois rassemblé dans ces lieux :
Les grâces de l'esprit, les qualités de l'âme ;...
(*En montrant Mélise.*)
Les talents enchanteurs.

MÉLISE, *à part, à Damis,*

Il est charmant.

DAMIS, *avec contrainte.*

Madame...

LE MARQUIS, *en montrant Orgon.*

Je vois un père tendre, un guerrier plein d'honneur,
De nos preux chevaliers retraçant la candeur,
Et cette intégrité digne du premier âge
De la France naissante.

ORGON, *à Zéronès,*

Il est loyal.

LE MARQUIS, *en montrant Zéronès.*

Un sage,
Dédaignant les lauriers si chers aux beaux esprits,
Instruisant par ses mœurs, et non par ses écrits.

ZÉRONÈS, *à Orgon,*

Il est profond.

LE MARQUIS, *montrant Orphise et Rosalie,*

Enfin, je vois à son aurore
La beauté, la vertu qui l'embellit encore,
Et le tableau touchant d'une pure amitié...
(*En regardant tout le monde.*)
Auprès de vous, Paris est bientôt oublié.

ORGON, *à Zéronès.*

Quelle différence!

ZÉRONÈS,

Ah!

ORGON,

Je l'aime à la folie.
Mais c'est qu'il est charmant, solide...

ROSALIE, *à Orphise,*

Ah! mon amie!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORPHISE, ROSALIE.

ORPHISE.

Ce dîner, Rosalie, étoit embarrassant.
Je voyois dans vos yeux un trouble intéressant,
Que vos efforts trompés laissoient toujours paroître.
Votre instant est venu : je crois vous bien connoître.
Par le besoin d'aimer votre cœur tourmenté,
Cède aux impressions dont il est agité.
Incertain dans son choix, mais pressé de se rendre,
Il faut abandonner l'espoir de le défendre.
Dans ce moment surtout l'assaut est dangereux.
Un jeune homme charmant et peut-être amoureux,
Prodigue de ses soins, profond dans l'art de plaire,
Ne doit pas vous paroître un amant ordinaire.
Tout semble en sa faveur vouloir se réunir.
Darmance vous trahit : il vient pour le punir.
Il vient pour vous venger. La circonstance est belle :
Et des légèretés d'un amant infidèle
Le souvenir, d'abord profondément tracé,
Par l'amant qui console est bientôt effacé.

ROSALIE.

Je m'abandonne à vous, ô ma fidèle amie !
C'est à vous de régler le destin de ma vie.

Je suis bien agitée, il est vrai : mais mon cœur
De vos sages avis recherche la douceur.
Jugez quel est mon sort. Dès ma plus tendre enfance,
Mon père avoit promis de m'unir à Darmance.
Je recevois ses soins; et vous avez pu voir
Qu'en l'aimant je croyois écouter mon devoir.
Depuis plus de deux mois il me fuit, il me laisse.
Le marquis vient : mon père approuve sa tendresse.
Mon père contre lui dès long-temps déclaré,
L'accueille, le caresse, en paroît enivré.
Il vante son esprit, ses grâces, sa noblesse.
Tout le monde applaudit : et moi, je le confesse,
J'entends avec plaisir le bien qu'on dit de lui.
Cependant je ne sais quelle crainte aujourd'hui
De mon nouveau penchant empoisonne les charmes.
Ah ! si vous le pouvez, dissipez mes alarmes.

ORPHISE.

Je ne me charge point encor de les bannir :
Je sens que je pourrois risquer de vous trahir.
Le vice disparoît sous des dehors aimables :
Les grâces de l'esprit, les talents agréables
Étendent sur le cœur un voile dangereux;
Il nous cache souvent un avenir affreux :
Et ces hommes charmants que l'on croyoit solides,
Sont des amants brillants et des époux perfides.
Le marquis peut séduire, il est vrai : sa gaîté
Prend chez lui les dehors de la naïveté;
Mais enfin c'est toujours l'esprit qui la remplace.
Il parle bien sans doute : il s'exprime avec grâce;
Mais ce n'est pas, je crois, le langage du cœur;
Nous parlons autrement. On vante sa candeur;

Mais, pour faire l'aveu d'une faute connue,
Il ne faut pas avoir l'âme bien ingénue.
Par l'éclat qui souvent marque ses actions,
On connoît ses duels et ses séductions;
Et je n'ai jamais pu jusqu'ici le surprendre
Faisant l'aveu d'un tort qu'on ne pourroit apprendre.
Enfin, ma chère amie, il faut en convenir,
Cette conversion ne sauroit m'éblouir.
Eh! qui sait les motifs de ses soins pour vous plaire?
On peut s'attendre à tout d'un pareil caractère.
Il a su tout le mal que nous disions de lui;
Je frémis: s'il vouloit se venger aujourd'hui!...

ROSALIE.

Allons; je vais chercher un secourable asile,
Et jouir au couvent d'un état plus tranquille.
De trop de sentiments mon cœur est combattu:
Il faut quitter le monde.

ORPHISE.

Ah dieu! pour la vertu
Ce seroit, mon amie, une perte cruelle.
Les femmes de ce siècle ont besoin d'un modèle:
Qui leur en serviroit?

ROSALIE.

Enfin que feriez-vous
Si vous deviez avoir le marquis pour époux,
S'il vous avoit d'abord adressé son hommage?

ORPHISE.

J'aurois pris à l'instant le parti le plus sage;
Et, prévenant de loin le moment des regrets,
Je l'aurois supplié de ne me voir jamais.
Que n'ai-je point souffert pour m'être abandonnée
Aux pièges dont je crois vous voir environnée!

Mon âme étoit si neuve, et j'avois un époux
Si traître, si galant, si perfide, si doux!
Il me cachoit si bien la vérité cruelle!
Dans l'âge où l'on croit tout, je le croyois fidèle.
L'erreur n'a pas duré, mes yeux se sont ouverts:
Et je n'ai plus senti que le poids de mes fers.
Muet à mes douleurs, il me laissoit mourante.
Le sort me l'a ravi : je lui serai constante.

ROSALIE.

Mon amie, on peut donc vivre sans aimer?

ORPHISE.

Non :
Mais il me reste au moins, dans ma condition,
De tendres souvenirs, et quelques douces larmes
Qui, malgré le veuvage, ont encore des charmes.
Et d'ailleurs l'amitié suffit à mon bonheur.
Celle que j'ai pour vous occupe tout mon cœur.
Dans le monde, où je vis, elle m'est salutaire.
Ne m'en sachez point gré : si vous m'étiez moins chère,
Je ne répondrois pas de garder mon serment.
Aussi je suis à vous jusqu'au dernier moment.

ROSALIE.

Vous ne pouvez m'aimer qu'autant que je vous aime:
Peut-être je pourrois me conduire de même.

ORPHISE.

Oh! non : vous n'avez pas payé jusqu'aujourd'hui
Le tribut à l'amour : je suis quitte avec lui.
Croyez-moi, Rosalie : un commerce paisible
Ne satisferoit point une âme aussi sensible.
Ne vous en plaignez pas. Je vous aimerois moins,
Si votre cœur pouvoit se passer de mes soins;

Si vous étiez, surtout, de ces femmes glacées,
Volages par caprice, et rarement fixées,
Qui, ne pouvant avoir que des goûts imparfaits,
Choisissent sans amour, et quittent sans regrets.
Cette fragilité n'est pas intéressante.
On juge à la rigueur une âme indifférente.
Je veux que mon amie ait toujours dans son cœur,
A tout évènement, l'excuse d'une erreur.
Je vous mets à votre aise avec cette indulgence.

ROSALIE.

Ah! vous me rassurez : je reprends l'espérance.
Eh bien! que faut-il faire?

ORPHISE.

Il faut attendre encor,
Et nous donner le temps d'assurer votre sort.
Peut-être ignorez-vous, ma chère Rosalie,
Le nouvel intérêt dont votre âme est remplie.
Il est des sentiments que l'on prend pour l'amour.
Le dépit, quelquefois, nous engage au retour.
On s'étourdit, on veut ne pas se rendre compte
D'un regret douloureux qu'avec peine on surmonte,
Et l'on trompe son cœur..... parlez-moi franchement:
Regrettez-vous encor votre premier amant?

ROSALIE.

Je ne crois pas.

ORPHISE.

Enfin, après deux mois d'absence,
Comment le voyez-vous?

ROSALIE.

Je ne sais : sa présence
Fait un effet sur moi, que j'expliquerois mal.
Il me gêne, et surtout auprès de son rival.

ORPHISE.

Je m'en suis aperçue.

ROSALIE.

On dit qu'il est à plaindre,
Et qu'il souffre encor plus en voulant se contraindre.

ORPHISE.

Oui, sa sœur le prétend.

ROSALIE.

J'ai cru le voir aussi :
Il faudroit lui cacher ce qui se passe ici.

ORPHISE.

Ah ! je ne le plains pas. L'insensé petit-maître,
D'avoir jusqu'à ce point osé vous méconnoître !
Heureusement pour nous, tous ces imitateurs,
Ces singes de la cour, dans leurs serviles mœurs,
N'étalent à nos yeux que la laideur du vice.
Leur médiocrité, soit raison, soit caprice,
Jusque dans leurs défauts inspire le mépris.
J'aimerois encor mieux notre brillant marquis.
S'il est perfide, au moins il ne l'est qu'avec grâce :
Ses vices sont couverts d'une aimable surface ;
Et l'on peut s'y tromper.

ROSALIE.

Sauvez-moi de l'erreur,
Chère amie, et lisez dans le fond de son cœur.

ORPHISE.

Oh ! je vous le promets. Il a bien de l'adresse :
Mais on peut, sans scrupule, égaler sa finesse.
La franchise avec lui ne serviroit à rien...
Vous ne concevez pas cet étrange moyen,
Qu'il faille se masquer pour connoître les hommes ;
Mais le monde est un jeu : dans le siècle où nous sommes

Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
Et ce n'est que l'esprit qui sauve la vertu.
Je l'aperçois : gardez de vous laisser surprendre.

ROSALIE.

J'aime mieux vous charger du soin de me défendre.
Que pourrois-je lui dire?

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ORPHISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah ! que je suis heureux !
Sans doute, en ce moment, votre cœur généreux
Me protégeoit, madame, et prenoit ma défense.
Combien un pur amour a sur nous de puissance !
Je déteste l'éclat de mes premiers succès.
J'aime enfin sans remords, sans crainte, sans regrets,
Ou si pour mon malheur je me trompois encore,
Loin de vouloir combattre une erreur que j'adore,
J'épaissirois le voile étendu sur mes yeux.
Oui : le charme nouveau que j'éprouve en ces lieux
M'avertit que je touche au bonheur de ma vie.
Je suis digne de vous, digne de Rosalie.
Votre active amitié doit être sans effroi.
Vous n'avez désormais à craindre que pour moi.

ORPHISE.

Le pauvre malheureux ! dans quel cas il s'engage !
Mais il faut avec moi prendre un autre langage.
Tenez, mon cher marquis : vous avez vingt-huit ans,
J'en ai vingt-quatre : ainsi les discours des enfants
Ne sont plus faits pour nous.

LE MARQUIS.

Oui : mais lorsque l'on aime,
On le devient. L'amour est peint sous cet emblème ;
Et j'éprouve aujourd'hui qu'il rétablit en nous
Cette candeur première et ces sentiments doux
Qui distinguent si bien l'âge de l'innocence.
Tout est nouveau pour moi : je crois à la constance,
A la fidélité, je renais par l'amour...
Pourquoi de mon bonheur diffère-t-on le jour ?
L'indulgence fait grâce aux torts de la jeunesse.
Je n'aurois jamais eu qu'une seule foiblesse,
Si j'avois bien choisi dès la première fois.
Eh ! qui peut soutenir l'erreur d'un mauvais choix ?
J'ai mieux aimé risquer de paroître infidèle :
Mais, retombant toujours dans une erreur nouvelle,
Entraîné, malgré moi, par un charme vainqueur,
Je n'ai fait que donner et reprendre mon cœur.
Est-il un sort plus dur pour un homme sensible ?

ORPHISE.

C'est pour vous délivrer de cet état horrible,
Que l'on veut vous donner tout le temps de choisir.
Nous redoutons en vous cette ardeur de jouir.
Pour faire un bon mari, vous aimez trop les femmes.

LE MARQUIS.

J'aime les femmes ! mais, accordez-vous, mesdames,
Pour que l'on vous épouse, il faut bien vous aimer,
Et d'ailleurs l'amour seul a droit de me charmer.
Il me traite bien mal : tous ses plaisirs me fuient ;
Mais l'amitié me glace, et les hommes m'ennuient.

ORPHISE.

Quoi ! d'être mon ami n'êtes-vous point jaloux ?

LE MARQUIS.

Ne me demandez pas ce que je sens pour vous.
Vous n'aurez de long-temps d'ami qui me ressemble.
Un commerce tranquille avec vous ! ah ! je tremble,
Quand je suis obligé d'implorer vos secours,
De vous ouvrir mon cœur, de vous voir tous les jours.
Il falloit m'épargner cette épreuve cruelle.
Quel supplice, grand Dieu ! Rosalie est bien belle,
Mais le piège est bien fin : et cette intention...
Vous riez?

ORPHISE.

J'attendois la déclaration.

LE MARQUIS, *vivement.*

Oh ! non : n'y comptez pas. Vous vous trompez, madame.
Vous n'êtes, à mes yeux, que la seconde femme
De l'univers.

ORPHISE.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Que je suis malheureux !
Trahi jusqu'aujourd'hui, trompé dans tous mes vœux,
Il m'a fallu souffrir et travailler sans cesse
Pour rencontrer un cœur digne de ma tendresse :
Je le cherchois en vain, ce cœur n'existoit pas,
J'aperçois Rosalie : après ces longs combats,
Je croyois respirer. Les vertus de son âge,
Son ingénuité rassuroient mon courage.
Que me sert de l'aimer, d'être de bonne foi !
Je ne puis lui parler : on l'éloigne de moi.
Il faut me replier et me mettre à la gêne
Pour prouver un amour qu'elle croiroit sans peine.

Hélas ! le seul aspect de mes vives douleurs
A celle qui les cause arracheroit des pleurs.

ORPHISE.

Je ne lui cache rien : ainsi soyez tranquille.

LE MARQUIS.

Mais que lui dites-vous ? il est bien difficile
De lui peindre l'ardeur dont je suis embrasé.

ORPHISE.

Cet emploi, jusqu'ici, m'a paru fort aisé.

LE MARQUIS.

Vous avez tant d'esprit, de grâce ! ah ! je vous prie,
Faites-lui bien sentir que je lui sacrifie
Tout au monde, la cour, mes plaisirs, mes amis.

ORPHISE.

Depuis deux heures, oui, vous nous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Ah ! je voudrois déja voir la fin de l'automne.

ORPHISE.

Rosalie en est sûre.

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes si bonne !
C'est à vous que je dois...

ORPHISE.

Elle sait même aussi
Que vos chevaux sont mis.

LE MARQUIS.

Dieu ! dans ce moment-ci
Je ne puis différer une importante affaire.
Il faut que ma présence y soit bien nécessaire
Pour aller perdre ainsi des moments précieux :
Mais je reviens après me fixer dans ces lieux.

Je ne vis point ailleurs : n'en doutez plus, madame.
Loin de vous opposer à ma naissante flamme,
Vous avez protégé cette innocente ardeur
Qui me rend tous les biens que regrettoit mon cœur.
Daignez, charmante femme, achever votre ouvrage;
Il est digne de vous de fixer un volage.
Que de tendres liens nous uniroient un jour!
Ce seroit l'amitié qui conduiroit l'amour.

ORPHISE.

Oh! nous savons très bien que vous êtes aimable:
Mais, si vous nous trompez, que vous êtes coupable!
A quel abus cruel votre esprit s'est livré!
Des procédés ingrats vous auront égaré:
Car vous êtes né franc; et même je suis sûre
Que votre âme d'abord étoit sensible et pure.
Vos discours auroient moins l'air de la vérité,
Si quelque souvenir ne vous étoit resté.
Ne vous en servez pas pour tromper Rosalie:
Des maux qu'on vous a faits doit-elle être punie?
Ce seroit une horreur trop digne de celui
Que, malgré ses noirceurs, je regrette aujourd'hui.

LE MARQUIS.

On vous a trahie!

ORPHISE.

Oui : le fait est incroyable.

LE MARQUIS.

Votre époux! se peut-il qu'un mari soit capable?...
Je conçois les soupçons que vous gardez sur moi.
Il avoit l'air si doux et de si bonne foi...

ORPHISE.

Il avoit avec vous beaucoup de ressemblance.

LE MARQUIS.

Ah ! ne conservez plus de doute qui m'offense.
J'adore Rosalie autant que vous l'aimez.
C'est moi qui remplirai les vœux que vous formez.
De mes premiers amours victime généreuse,
Je ne m'en vengerai qu'en la rendant heureuse.

ORPHISE.

Quelqu'un vient, c'est Mélise.

LE MARQUIS.

Ah ! changeons de discours.

ORPHISE.

Quand nous sommes ensemble, elle arrive toujours.

LE MARQUIS.

Demeurez : dans l'instant je vous en débarrasse.
(A part.)
Il faut que l'une ou l'autre abandonne la place.

SCÈNE III.

ORPHISE, LE MARQUIS, MÉLISE.

MÉLISE.

Vous me voyez, madame, un air triste aujourd'hui :
Mais mon frère m'afflige. Il est affreux pour lui
De perdre pour jamais la plus douce espérance,
Et de n'inspirer plus que de l'indifférence
Et même de la haîne en des lieux si chéris,
Qui devoient renfermer sa femme et ses amis.

LE MARQUIS.

Je connois un état bien plus insupportable.
C'est lorsque, transporté pour un objet aimable,
On ne peut se livrer, s'épancher à loisir ;
Et qu'un tiers importun nous ôte ce plaisir.

ORPHISE, *à part, au marquis.*

Mais songez donc...

LE MARQUIS, *de même.*

Je veux la rendre plus discrète.

MÉLISE, *de même.*

Comment, monsieur!

LE MARQUIS, *de même.*

Je veux qu'elle fasse retraite.

(*Haut.*)

Oui, c'est un sort cruel, et rien n'est plus affreux
Que de se voir ravir un seul moment heureux.
Le bonheur est si rare!

ORPHISE, *à part, au marquis.*

Encore? je vous laisse.

LE MARQUIS, *à Orphise, de même.*

De grâce...

MÉLISE, *de même, au marquis.*

Vous osez pousser la hardiesse!

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, MELISE.

LE MARQUIS.

Je reconnois mes torts, madame, pardonnez:
Mais.....

MÉLISE.

Je dois applaudir aux soins que vous prenez.
Votre discrétion est tout-à-fait honnête.
Que voulez-vous qu'on pense?

LE MARQUIS.

Oui: j'ai perdu la tête:
Mais croyez que ceci ne vous expose à rien.

Après le long ennui d'un fâcheux entretien,
Pouvois-je en vous voyant?...

MÉLISE.

Quelle est votre espérance ?
Et pourquoi me poursuivre avec cette constance ?
Vous savez que Damis a mon cœur et ma foi,
Et que bientôt l'hymen doit l'unir avec moi.
Puis-je rompre avec lui, n'ayant pas à m'en plaindre ?
Et qui sait avec vous ce que j'aurois à craindre ?
Soyons amis : ayez la générosité
De ne plus en vouloir à ma tranquillité ;
Pour acquérir des droits à ma reconnoissance,
Évitez-moi : prenez le parti de l'absence.

LE MARQUIS.

Madame, il est trop tard ; en allant par degrés,
Je pourrai faire un jour ce que vous désirez.
Mais remplissez d'abord les devoirs d'une amie :
Donnez-moi les moyens de supporter la vie ;
Et, surtout dans ces lieux où je puis espérer
De trouver mon bonheur et de vous rencontrer,
Faites-moi rechercher de ceux qui vous désirent :
Qu'ils puissent se méprendre aux charmes qui m'attirent.
Vous voyez que souvent, pour leur faire ma cour,
Je perds d'heureux instants dérobés à l'amour :
J'ai pu même oublier toutes leurs injustices.
Pour m'assurer le prix de tant de sacrifices,
Parlez en ma faveur ; et daignez, chaque jour,
De leur inimitié prévenir le retour.

MÉLISE.

Mais ne me forcez point à garder le silence.
Quand vous m'affligerez, ce sera ma vengeance.

LE MARQUIS.

Que vous êtes aimable et que mon sort est doux!
Combien notre amitié va faire de jaloux!
Ah! je suis dans l'ivresse... Et mon bonheur extrême...

(Il lui baise la main, et se jette à ses genoux.)

MÉLISE, *se détournant et cherchant à retirer sa main.*

Ah! marquis...

LE MARQUIS, *profitant de ce moment pour regarder à sa montre en tenant toujours la main de Mélise.*

Ciel!

MÉLISE.

Quoi donc?

LE MARQUIS, *s'échappant avec précipitation.*

Je me punis moi-même.
Pour la dernière fois faites grâce à l'amour...
Mais je ne réponds pas d'être absent tout le jour.

SCÈNE V.

MÉLISE, *seule.*

Quoi! pour un mot, combien il craint de me déplaire!
Je ne lui croyois pas cette réserve austère.
Mais dans les cœurs bien nés les premières erreurs
Tournent à leur profit, et les rendent meilleurs.
Celui qui des écueils a sauvé sa jeunesse,
Ignorant le danger, connoît peu sa foiblesse.
Le marquis est plus sûr; et je vois que son cœur...

SCÈNE VI.

MÉLISE, DARMANCE.

MÉLISE.

Mais quel nouveau chagrin, mon frère ?

DARMANCE.

Ah dieu ! ma sœur,
Pouvez-vous concevoir ce que je viens d'apprendre ?
Je suis désespéré : Damis m'a fait entendre
Que le marquis vouloit m'enlever pour jamais
L'espoir de regagner l'objet de mes regrets ;
Qu'il formoit le projet d'épouser Rosalie.

MÉLISE.

Qui ? lui ! non : le marquis n'eut jamais cette envie.
Je sais ce qui l'occupe.

DARMANCE.

Ah ! je suis rassuré.
Mais il m'a dit encor, de douleur pénétré :
(Car vous savez, ma sœur, qu il m'aime comme un frère)
« Mon ami, le cruel poursuit et désespère
« Un autre amant, qui n'est coupable d'aucun tort,
« Plus fidèle que vous, digne d'un meilleur sort... »
Le saviez-vous, ma sœur?

MÉLISE, *embarrassée.*

Comment? Damis soupçonne...

DARMANCE.

Pour moi, je m'en doutois... Quoi ! ceci vous étonne?...

MÉLISE, *avec inquiétude.*

Mon frère, vous croyez...

DARMANCE.

Sans doute : le marquis
Trompe dans ce moment deux femmes à Paris.

Heureusement pour moi personne ne l'ignore.
Le reste est moins connu; mais j'en sais plus encore,
Et je ne puis penser...

MÉLISE.

Oh! non, c'est une erreur
De croire qu'en ces lieux il ait placé son cœur.

SCÈNE VII.

MÉLISE, DAMIS, DARMANCE.

DARMANCE, *allant au devant de Damis.*

Vous vous trompiez, Damis, dans votre conjecture;
Le marquis aime ailleurs, et ma sœur en est sûre...

DAMIS, *à Mélise, avec un ton de reproche mêlé de douceur.*

Vous en êtes bien sûre...

MÉLISE, *dans un embarras extrême.*

Oui... Je ne puis songer
Qu'il trahisse mon frère et veuille l'affliger...
Étant le confident de ses peines secrètes...

DAMIS, *avec un peu d'aigreur.*

Je suis humilié de l'erreur où vous êtes.

MÉLISE.

Ce seroit une horreur : il faut s'en éclaircir.

DAMIS.

Je le ferai sans doute, et veux vous obéir.
Le marquis apprendra...

DARMANCE.

Non : ceci me regarde.
Je ne souffrirai point qu'un autre se hasarde.
Laissez-moi lui parler, mon frère.

MÉLISE, *embarrassée.*

Il est vrai... mais pourquoi le faire déclarer?

ORPHISE.

Pour lui fermer la bouche, et mieux nous assurer.

MÉLISE, *de même.*

J'entends... mais...

ORPHISE, *examinant bien Mélise.*

Cette femme a donc la fantaisie
De partager les soins qu'il rend à Rosalie?

MÉLISE, *avec vivacité et humeur.*

Non : car elle le craint et le hait à la mort.

ORPHISE, *à part.*

(Voyant arriver Zéronès.)

Ah! je sais son nom... Mais ce maudit homme encor
Vient ici nous poursuivre. Entrons là, je vous prie.

(Elles passent dans une chambre voisine.)

SCÈNE II.

ZÉRONÈS, *seul.*

TOUJOURS fuir à l'aspect de la philosophie!
Je ne sais que penser. Je crois, en vérité,
Que je dois m'en tenir à la neutralité.
C'est sous condition que les grands nous caressent...
Quand ils ont de l'esprit; mais après ils nous laissent.
Notre pure amitié n'honore que les sots.
Pourquoi m'embarrasser dans des projets nouveaux?

SCÈNE III.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS.

« Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
« Ma fortune va prendre une face nouvelle. »

ZÉRONÈS.

Riez, riez, allez : nos affaires vont bien.

LE MARQUIS.

Sûrement le bon-homme...

ZÉRONÈS.

Oh ! le père n'est rien,
Ni la fille non plus ; mais cette tendre amie...

LE MARQUIS.

Elle sert mes projets, et m'aime à la folie.

ZÉRONÈS.

Cette femme, monsieur, nous jouera quelque tour.

LE MARQUIS.

Point du tout : je vous dis qu'elle sert mon amour.

ZÉRONÈS.

Et moi, dans ce château, deux fois je l'ai surprise
Mystérieusement causant avec Mélise.

LE MARQUIS.

Mélise pour son frère imploroit son secours.

ZÉRONÈS.

Mais, lorsque j'arrivois, elles fuyoient toujours.
Sûrement on nous croit en bonne intelligence,
Et j'augure fort mal de cette méfiance.
Vous ne doutez de rien, monsieur : nous nous perdons.

LE MARQUIS.

Eh bien ! publiquement nous nous querellerons,
Et l'on ne croira plus à notre intelligence.

ZÉRONÈS.

Mais si Mélise enfin, par esprit de vengeance,
Sachant votre conduite, en informoit Orgon,
Par où finira-t-il?

LE MARQUIS.

Lui? par m'embrasser.

ZÉRONÈS.

Bon.

Et Damis, dont vos soins alarment la tendresse,
Qui, depuis quelques jours, plongé dans la tristesse,
Par ses sombres regards semble vous menacer,
Par où finira-t-il, monsieur?

LE MARQUIS.

Par m'embrasser.

ZÉRONÈS.

Eh bien! si vos projets, comme j'ai lieu de croire,
Ne réussissent point, vous n'aurez pas la gloire
D'être embrassé par moi.

LE MARQUIS.

Tout de même, docteur.

ZÉRONÈS.

J'enrage... Ce sera du moins à contre-cœur.

LE MARQUIS.

Du meilleur cœur du monde.

ZÉRONÈS.

Oh non! je vous assure...
Mais j'aperçois Damis. Voyez-vous sa figure,
Cet air sombre, farouche, et ces yeux égarés?
Ma foi, tirez-vous-en comme vous le pourrez.

SCÈNE IV.

DAMIS, LE MARQUIS.

DAMIS.

Souvent, pour m'obliger, me faisant des avances,
Je vous ai vu, monsieur, dans mille circonstances,
Prévenir mes désirs, seconder mes projets,
Et par votre crédit assurer leur succès.

LE MARQUIS.

Moi, je n'ai pour personne une amitié stérile.
Eh bien! dans ce moment puis-je vous être utile?
Je suis prêt.

DAMIS.

Je le crois, et j'en suis pénétré;
Mais, depuis quelque temps, mon cœur trop ulcéré
A droit de s'affranchir de sa reconnoissance;
Et je puis voir, au moins, avec indifférence
Vos nobles procédés, vos généreux secours,
Lorsque vous attaquez le bonheur de mes jours.
Je perds la confiance et le cœur de Mélise.
Vous savez que sa foi, que sa main m'est promise.
Insensible à l'amour, incertain dans vos goûts,
Choisissez des rivaux aussi légers que vous.
Pourquoi désespérer les cœurs les plus sensibles?
Adressez-vous plutôt...

LE MARQUIS.

A ces maris paisibles,
Glacés par l'habitude et chez eux étrangers,
Que ne troubleroient point mes désirs passagers?
Ma foi, mon cher Damis, arracher une femme
A l'ennuyeux époux qui gouverne son âme,

D'un partage honteux subir la dure loi,
N'est plus une entreprise assez digne de moi.
C'étoit là mon début, en sortant du collège.
Aujourd'hui, je jouis d'un autre privilège;
Et, mettant plus de prix aux succès de mes vœux,
Je ne veux pour rivaux que des amants heureux.

DAMIS.

Ainsi, sans respecter le choix d'un galant homme...

LE MARQUIS.

Du titre d'homme honnête en vain on se renomme.
Pour bannir un rival le seul titre aujourd'hui,
C'est d'être plus aimable ou plus adroit que lui.

DAMIS.

Cette ressource, ici, n'est pas en ma puissance;
Mais j'en ai qui pourront servir mon espérance.
Je désire, monsieur, ne pas les employer,
Et c'est dans cet esprit que je viens vous prier...

LE MARQUIS.

Prétendez-vous ici me faire des menaces?
Commençons par sortir, car je crains les préfaces.

DAMIS.

L'entretien finira comme vous le voudrez;
Mais j'ose me flatter que vous me répondrez.
Souffrez que j'interroge avant votre franchise.

LE MARQUIS.

Eh bien?

DAMIS.

De bonne foi, songez-vous à Mélise?
Moi, je crois qu'aux dépens de ma tranquillité,
Vous cachez un projet mûrement médité.

LE MARQUIS.

Eh! quel est ce projet?

DAMIS.

D'épouser Rosalie.

LE MARQUIS.

Si vous me soupçonnez une pareille envie,
Vous n'avez plus le droit de me rien reprocher,
Ni de me demander ce que je veux cacher.

DAMIS.

On peut être à la fois amoureux de Mélise,
Et pour les biens d'Orgon se sentir l'âme éprise.

LE MARQUIS.

Le démon des jaloux trouble votre raison.
Qui? moi! j'ai bien besoin de la fille d'Orgon
Pour réparer jamais les pertes que j'ai faites?
N'ai-je que ce moyen pour acquitter mes dettes?

DAMIS.

Mais quel motif enfin peut vous avoir permis
D'être le plus mortel de tous nos ennemis?

LE MARQUIS.

Votre ennemi mortel c'est votre jalousie;
Oui, Damis : c'est le seul qui trouble votre vie;
Et puisqu'en ce moment cette vivacité
Se radoucit un peu, par pure honnêteté,
Je veux vous secourir : il faut que de ma bouche
Vous soyez rassuré sur tout ce qui vous touche...
Mélise, croyez-moi, vous aime à la fureur.

DAMIS.

Moi?

LE MARQUIS.

Nul autre que vous ne règne sur son cœur.
Tout le monde le voit.

DAMIS.

Ah! je voudrois vous croire;

Mais depuis quelque temps, banni de sa mémoire,
Elle ne me voit plus avec les mêmes yeux,
Et j'ai l'air auprès d'elle étranger dans ces lieux.

LE MARQUIS.

Je le crois : votre air sombre alarme sa tendresse ;
Mais êtes-vous absent, jamais elle ne cesse
De nous parler de vous, et toujours des soupirs
Annoncent de son cœur les secrets déplaisirs.
Vous gênez son amour par votre méfiance.
Pour le faire éclater, reprenez l'espérance :
Changez votre maintien, ayez l'air d'un amant
Aimé, sûr de son fait, qui marche au dénoûment.

DAMIS.

Je conviens que j'ai pu négliger de lui plaire ;
Mais le chagrin aigrit, toute humeur s'en altère,
Et naturellement j'ai fort peu de gaîté.

LE MARQUIS.

Oui : votre caractère est la solidité ;
C'est celui d'un mari : mais vous désirez l'être.
Seulement il faudroit n'avoir pas l'air d'un maître,
Et vous l'avez un peu : car dès les premiers jours
Que je venois ici, votre ton, vos discours
Se ressentoient déja de cette négligence
Que l'hymen quelquefois nous inspire d'avance.
Nos dames n'aiment point ce ton de liberté
Qui, dédaignant les soins, vise à l'autorité.
Il faut autant de frais pour conserver les femmes
Qu'on en a prodigué pour attendrir leurs âmes.
La vôtre le mérite : elle a de la beauté,
De l'esprit, des talents, et cette aménité
Qui donne à la vertu le charme de la grâce.

Je ne vois point ailleurs d'objet qui la surpasse.
Allez, épousez-la : vous êtes trop heureux.

DAMIS.

Oui, je vois à présent que mes torts sont affreux.
Même de vos discours l'expression fidèle
Me fait voir mille attraits que j'ignorois en elle.
Combien la jalousie est un monstre odieux !

LE MARQUIS.

Ah ! lorsque son bandeau nous a couvert les yeux,
On ne voit plus l'amour suivi de l'espérance,
Ni, près de l'amitié, la douce confiance.

DAMIS.

Je ne vous cache point que mes soupçons jaloux
Avoient fort altéré mes sentiments pour vous;
Mais vous avez vous-même écarté ce nuage :
Il ne m'est plus permis d'insister davantage.
Seulement si Darmance...

LE MARQUIS.

Oubliez-moi tous deux :
Suivez tranquillement vos projets amoureux.
Que je désire ou non d'épouser Rosalie,
Sa main ne feroit pas le destin de ma vie;
Et quand je l'aimerois, je puis vous assurer
Que Darmance toujours auroit lieu d'espérer.
Je ne refuse point ce que le sort me donne;
Mais je trouve tout bon, je ne nuis à personne.
C'est aux femmes à voir nos vertus, nos défauts.
J'ai même quelquefois secondé mes rivaux.
On me prend quand on veut, on me quitte de même,
Et mes soupçons jamais n'ont troublé ce que j'aime.

DAMIS.

En vérité, vous seul avez de la raison.
Oublions, tous les deux, cette explication.

LE MARQUIS.

Volontiers.

DAMIS.

Quel plaisir je vais faire à Mélise!

LE MARQUIS.

Comment donc?

DAMIS.

Mes soupçons ont causé sa méprise.
J'ai cru pouvoir lui dire, avant notre entretien,
Que vos vœux s'adressoient à Rosalie.

LE MARQUIS.

Eh bien!
Elle étoit furieuse?

DAMIS.

Oh! dans une colère!...
Vous n'imaginez pas.

LE MARQUIS.

Elle adore son frère.
J'aime cet intérêt...

DAMIS.

Vous jugez qu'aisément
Je pourrai me charger du raccommodement.

LE MARQUIS.

Mais, je l'exige.

DAMIS.

Allons, embrassons-nous, de grâce,
Et que de notre esprit cet entretien s'efface.

LE MARQUIS, *embrassant Damis.*

Je ne m'en souviens plus. Je veux, mon cher Damis,
Être compté toujours au rang de vos amis.

(Damis sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *seul.*

D'HONNEUR, il a déja les vertus conjugales.
Si je parlois, Mélise auroit bien des rivales;
Mais ils sont assortis; il ne faut pas troubler
Tant de rapports si doux qui vont les rassembler.

SCÈNE VI.

MÉLISE, LE MARQUIS, ORPHISE.

(Elles arrivent par une autre porte que celle par où elles sont sorties.)

ORPHISE, *à Mélise, à part.*

IL est seul, approchons.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! voici l'alliance
Dont notre cher docteur s'est effrayé d'avance;
Observons leurs regards et leurs moindres discours.

ORPHISE.

Marquis, expliquez-vous, sans feinte, sans détours.
Notre abord vous surprend, ou, du moins, il me semble
Que vous n'aimez pas fort à nous trouver ensemble.
Mais un motif pressant vient de nous réunir,
Et vous serez forcé de nous entretenir.
Madame s'intéresse au bonheur d'une amie,
Et moi, vous le savez, au sort de Rosalie.

Qui trompez-vous des deux? Vous avez fait un choix,
Sans doute (on n'aime pas deux femmes à la fois.)
Ainsi déclarez-vous. Si l'une vous est chère,
Qu'attendez-vous de l'autre en cherchant à lui plaire?

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez?

ORPHISE.

Il faut...

LE MARQUIS.

Favorable rigueur!
Que d'un pesant fardeau vous délivrez mon cœur!
Madame s'intéresse au bonheur d'une amie?...
Je conçois ses frayeurs; et que la voir trahie
Seroit un accident bien fait pour la toucher.
Je souffre de l'aveu qu'elle veut m'arracher.
J'aurois moins d'embarras étant seul avec elle.
Mais enfin cette femme, objet de tout son zèle,
N'est point ici, je crois. Moi, j'y suis établi.
Par l'objet de mes vœux ce séjour embelli
Le fait connoître assez. C'est ici qu'il respire:
C'est ici que je vis sous son aimable empire...
Vous voyez ma franchise. Ordonnez de mon sort.

ORPHISE.

Oh! rien n'est plus facile; et nous serons d'accord...
Marquis, votre conduite est un peu trop masquée;
Et, par cette réponse avec art compliquée,
Vous annoncez à feindre une facilité
Qui ressemble beaucoup à la duplicité.
La franchise n'a point cette marche incertaine.
Son langage naïf persuade sans peine.
Le vôtre vous trahit.

MÉLISE.

En effet, que penser
D'un homme qui toujours est prêt à renoncer
A ce qu'il semble dire, à ce qu'il semble faire?
Car rien n'est positif; chez vous tout est mystère.

LE MARQUIS, *reprenant vivement.*

Oui : mais vous ignorez que les femmes toujours,
Plus qu'un rival jaloux, traversent nos amours.
Celle qui voit ailleurs s'adresser notre hommage,
Pense de bonne-foi recevoir un outrage;
Et, prompte à se venger, son orgueil se réduit
A troubler le bonheur de l'amant qui la fuit.
Tel est dans ce moment le sort qui me menace.
Une femme déja préparoit ma disgrâce;
Et je me vois forcé d'encenser ses attraits,
D'avoir l'air de l'aimer, pour détourner ses traits...
Ceci, pour me juger demande plus d'étude,
Et peut-être avez-vous besoin de solitude.
Adieu : quand vos avis seront conciliés,
Je viendrai recevoir mon arrêt à vos pieds.

SCÈNE VII.

ORPHISE, MÉLISE.

MÉLISE.

Ce portrait-là n'est pas celui de mon amie.

ORPHISE.

Y reconnoissez-vous ma chère Rosalie?

MÉLISE, *éclatant avec fureur*

Ah! cet homme est un monstre. Il est temps d'éclater.
Je vous le dois à tous; car je ne puis douter

Qu'Orgon n'ait le projet de lui donner sa fille.
Sauvons d'un séducteur une honnête famille.
J'ai des moyens tout prêts; et j'attends aujourd'hui
Des informations qu'on a prises sur lui.
D'une main respectable elles seront signées.
Peut-être en les lisant serons-nous indignées
D'avoir pu si long-temps croire à son repentir.
Votre cause est la mienne et doit nous réunir.

ORPHISE.

J'accepte vos secours avec reconnoissance...
Mais Orgon vient : madame, asez de diligence
Si vous ne voulez pas perdre votre bienfait.

MÉLISE.

Je vais écrire encor pour en hâter l'effet.

SCÈNE VIII.

ORPHISE, ORGON.

ORGON, *dans le fond du théâtre.*

J'APPORTE mon extrait et l'Encyclopédie...
Eh bien! où sont-ils donc?.. C'est vous, charmante amie!
Mais, dites-moi pourquoi Mélise est d'une humeur;...
Je ne puis concevoir ce qu'elle a dans le cœur.

ORPHISE.

Avant la fin du jour nous en verrons la suite.
J'ai su mettre à profit le trouble qui l'agite.

ORGON, *après avoir posé sur une table son manuscrit et le volume de l'Encyclopédie.*

Quoi! soupçonneriez-vous aussi nos deux amis?

ORPHISE.

Je ne dis rien encor : mais ils sont bien unis;
Et je vous avouerai que cette intelligence

Ne sauroit m'inspirer beaucoup de confiance.
Il faut bien qu'un manège, avec art concerté,
Ait troublé tout à coup votre société.
Pour moi, je ne crois pas sa marche naturelle.
Je vois Damis jaloux, et Darmance infidèle.
Chacun vise à son but. Examinez-les tous,
De vos meilleurs amis, personne n'est pour vous.
Mélise s'occupoit à rétablir son frère.
Le marquis a senti qu'il falloit la distraire:
Et, pour mieux l'endormir dans une douce erreur,
Il a pris le parti d'intéresser son cœur.
C'est ainsi que d'abord elle a pris sa défense.
Le moyen n'est pas franc : mais dans la circonstance,
Il ne m'instruit de rien, et pourroit s'excuser.
Moi-même, je me vois contrainte de ruser.
Dans des combinaisons si fort multipliées,
Se combattant sans cesse, et toujours variées,
La vérité se perd quand je crois la saisir.
Je n'ai que des soupçons, et ne puis m'éclaircir.

ORGON.

Eh bien! que feriez-vous? Dites avec franchise.

ORPHISE.

Si nous n'obtenons rien du dépit de Mélise,
Je voudrois m'épargner cet importun souci,
Écarter dès demain tout ce monde d'ici.
Votre fille chez vous voit un amant volage
Qu'elle aimoit, et celui qui venge son outrage;
C'est pour un jeune cœur un pénible embarras.
Elle peut s'y tromper. Sauvons-lui ces combats.
Nous aurons tout loisir d'examiner ensuite
Si l'on peut du marquis approuver la conduite,
Si Rosalie enfin l'aime ou croit l'aimer.

ORGON.

Quoi !
Vous voulez exiger que j'éloigne de moi
Les doux consolateurs, les soutiens de ma vie?

ORPHISE.

Vous voyez : je suis seule avec ma Rosalie :
Mais l'amitié me donne ici quelque pouvoir.
Je lui tiens lieu de mère, et j'en fais mon devoir...
Les voici... je vous laisse, et ma tendresse extrême
Va veiller sur son sort, en dépit de vous-même.

SCÈNE IX.

ORGON, LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

ORGON, *à part.*

Je demeure interdit.

LE MARQUIS.

Allons, voyons l'extrait.

ZÉRONÈS, *au marquis.*

Soyez persuadé que l'ouvrage est bien fait.

LE MARQUIS.

Mais j'en suis sûr.

ORGON, *à part.*

Pourtant ils sont fort raisonnables....

(Haut.)

Messieurs, pour un auteur vous êtes redoutables....
Et devant vous....

LE MARQUIS.

Aussi ce n'est point comme auteur
Que nous vous jugerons, mais comme un amateur.

ZÉRONÈS.

Comme un homme du monde.

ORGON, *à part.*

Ils s'entendent ensemble

(Haut.)

Oh ! j'éclaircirai bien... Mais, messieurs, il me semble
Qu'on ne m'a point trompé : je vous soupçonne fort
D'avoir quelques motifs pour être ainsi d'accord.

ZÉRONÈS, *bas, au marquis.*

Vous voyez.

LE MARQUIS, *de même, à Zéronès.*

Faisons-nous une bonne querelle.

ORGON.

De grâce, expliquez-moi cette amitié nouvelle.

ZÉRONÈS, *de même.*

Eh ! que nous dirons-nous?

LE MARQUIS, *de même.*

Parbleu, nos vérités...

(Haut, à Orgon.)

Qui peut vous faire croire à ces absurdités?
Moi l'ami de monsieur !

ORGON.

Eh bien?

LE MARQUIS.

En conscience,
Sans vous j'ignorerois jusqu'à son existence :
J'ai cru que je devois rechercher son appui,
J'en conviens ; mais c'est vous que je ménage en lui,
Et, d'après les conseils de notre cher Molière :
« Jusqu'au chien du logis je m'efforce de plaire. »

ORGON, *à part.*

Comment donc ! il le traite avecque du mépris !

ZÉRONÈS.

Prenez garde, monsieur, que le chien du logis
Pour vous et vos pareils ne devienne un Cerbère.

ORGON, *avec un étonnement mêlé de satisfaction.*

Oh! oh!

LE MARQUIS, *bas, à Zéronès.*

(Haut.)

Bien! Eh! quel mal pourriez-vous donc me faire?
Si je disois un mot, je vous ferois chasser.

ZÉRONÈS.

C'est moi, monsieur, c'est moi qui vais vous denoncer.

ORGON, *à part, avec contentement.*

Ils ne sont plus d'accord: oh! oui, la chose est claire.

LE MARQUIS.

Un parasite...

ORGON, *enchanté et de même aux répliques suivantes.*

(À part.)

Bon.

LE MARQUIS.

Sorti de la poussière,
D'un ami trop facile égarant les vieux ans,
Et pour le rendre heureux, vivant à ses dépens.

ORGON, *toujours à part.*

A merveille.

ZÉRONÈS, *au marquis.*

Apprenez que son âme énergique
Ne me soupçonne point de basse politique.
Il sait, grâce à mes soins, que celui qui reçoit
Accorde au bienfaiteur bien plus qu'il ne lui doit.

ORGON, *de même.*

Sans doute.

ZÉRONÈS.

Que j'acquiers des droits sur sa personne,
En daignant accepter les secours qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Au maintien de vos droits vous veillez nuit et jour.

ZÉRONÈS.

Je ne suis pas du moins parasite en amour.

LE MARQUIS.

Oh ! je vous en défie.

ZÉRONÈS.

Oui? la réplique est bonne.
Allez, monsieur, jamais je n'ai séduit personne.

ORGON, *se mettant entre eux deux.*

Arrêtez, mes amis : c'est assez me prouver
Que j'étois dans l'erreur. Voulez-vous me priver?...

LE MARQUIS, *à demi-voix, à Orgon.*

Non, non : sous le manteau de la philosophie
Il ose se donner pour homme de génie :
Mais l'âne se trahit sous la peau du lion.

ORGON, *avec un signe d'approbation qu'il répète à chaque réplique, comme pour les calmer.*

Je sais.

ZÉRONÈS, *de même que le marquis, et tirant Orgon par la manche.*

Méfiez-vous de son air de Caton.

LE MARQUIS, *de même.*

Je vois un charlatan.

ZÉRONÈS, *de même.*

Je vois un petit-maître.

LE MARQUIS, *de même.*

Bien vain, bien ignorant.

ZÉRONÈS, *de même.*

Bien parjure, bien traître.

ORGON.

Oui, je sais tout cela; je suis de votre avis:
Mais enfin j'ai besoin que vous soyez unis.
Oubliez tout, allons: trop de rapports vous lient.
Je veux...

ZÉRONÈS, *avec un air piqué.*

Ah!

ORGON.

Qu'est-ce?

ZÉRONÈS.

Il est des discours qui s'oublient:
Mais....

ORGON.

Bon! embrassons-nous, et laissons tout cela...
(Ici le marquis n'en peut plus de rire et se retient.)
Nous avons tort tous trois d'abord.

ZÉRONÈS.

En ce cas-là...

(Ils s'embrassent tous trois.)

(Pendant que le marquis embrasse Zéronès, Orgon prend son manuscrit sur la table et revient.)

ORGON.

Je vous apportois là l'extrait de notre histoire.
Il faut que sur un point vous aidiez ma mémoire,
C'est un fait important; mais il n'est pas prouvé,
Et je le cherche en vain. Je ne l'ai pas trouvé
Dans l'Encyclopédie.

LE MARQUIS

Oh! vous n'avez qu'à dire.
L'un de nous sûrement pourra vous en instruire.

ORGON, *montrant Zéronès avec admiration.*

Il ne le saura pas! C'est un homme...

LE MARQUIS.

Fort bien :

Mais notre histoire!

ORGON.

Bah!

LE MARQUIS, *à part, à Zéronès.*

Docteur, ne dis plus rien.

ORGON.

Pour lui c'est un brin d'herbe.

LE MARQUIS.

Ah! ah!

ORGON.

Cela nous passe.

A ses yeux, la patrie est un point dans l'espace.

ZÉRONÈS.

Tout au plus.

LE MARQUIS, *à part, à Zéronès.*

Tais-toi donc.

ORGON.

Heim, quand je vous le dis!

LE MARQUIS.

C'est que les grands objets absorbent les petits.
Monsieur s'est occupé sans doute de la sphère,
Des lois du mouvement, du monde planétaire;
Et, quand on a choisi ce genre de travail...

ZÉRONÈS.

Moi je ne connois point les choses de détail.

LE MARQUIS.

Des soleils, des détails?

ORGON.

Pour lui.

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! quel homme !
Que connoissez-vous donc?

ZÉRONÈS.

Le grand tout.

LE MARQUIS.

Il m'assomme.
Ce n'est point un mortel, je n'y conçois plus rien.
C'est un esprit céleste, un être aérien.
Du monde, avec un trait, il nous peint la structure.
Un seul de ses regards embrasse la nature.

ORGON.

Aussi pour débourrer mon esprit et mon cœur
Je voudrois un ami d'un ordre inférieur,
Qui pût dans les détails m'éclairer, me conduire.

ZÉRONÈS.

Il est certain que moi je ne puis me réduire...
Mais vous avez trouvé cet ami dans monsieur.

LE MARQUIS.

Oui : je n'ai point atteint ce degré de hauteur
D'où l'on ne voit plus rien...

ORGON.

Bon : je reprends courage.
(*Au marquis.*)
Ceci n'est qu'un extrait : venez voir mon ouvrage.
(*Il veut prendre son volume.*)

LE MARQUIS, *prenant le volume, et se retenant pour ne pas éclater.*

Donnez, de grâce...

(*Orgon sort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

ZÉRONÈS, *voyant le marquis rire aux éclats.*

Eh bien?

LE MARQUIS.

La mine du docteur!

ZÉRONÈS.

Oui : nous nous sommes dit... Il étouffe, d'honneur.

LE MARQUIS, *laissant tomber le livre à force de rire.*

Que la science est lourde!

ZÉRONÈS.

Allons, le livre à terre!

(*En le ramassant.*)

Il ne respecte rien.

LE MARQUIS.

Bon Dieu! la bonne affaire!

ZÉRONÈS.

Oh! le voilà bien fier et bien content de lui!

LE MARQUIS.

Moi je compte embrasser tout le monde aujourd'hui.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DAMIS, LE MARQUIS, DARMANCE.

LE MARQUIS.

Vous conviendrez, Damis, que tant d'indifférence
Devroit de notre ami rebuter la constance.
Orgon n'a pas daigné lui parler aujourd'hui;
Et Rosalie a l'air de se moquer de lui.
La vengeance est trop forte : une telle journée
Suffiroit pour payer les fautes d'une année.

DARMANCE.

Il est sûr que jamais on ne s'est vu traité
Avec tant de rigueur et tant de cruauté.
Non, je n'ai plus d'espoir : témoin de mes alarmes,
Aujourd'hui Rosalie a vu couler mes larmes;
Elle s'est éloignée en détournant les yeux.

DAMIS.

Ceci ne prouve pas qu'il lui soit odieux.

LE MARQUIS.

Mais vous me faites rire, et ce sang-froid m'étonne.
Est-ce qu'après deux mois une femme pardonne?
Il faut au moins deux ans..

DARMANCE.

Ah! si je le croyois,
J'apercevrois, au moins, un terme à mes regrets.

LE MARQUIS.

Tu peux pleurer deux ans : moi je te le conseille.
Tu lui feras plaisir d'abord : cette merveille
La flattera beaucoup, et je crois.... A propos,
Messieurs, ne suis-je point avec mes deux rivaux?
Moi qui fais prendre à l'un le parti de la fuite,
Et qui de l'autre ici veux régler la conduite.

DARMANCE, *lui prenant la main.*

Ah ! marquis.

DAMIS, *de même.*

Allons donc !

LE MARQUIS.

Vous étiez deux grands fous !...
J'entends quelqu'un, allons : viens, Darmance, avec nous
Promener ta douleur dans le parc, sous l'ombrage.
Le silence des bois, la fraîcheur d'un bocage,
Modèrent les transports des malheureux amants,
Et le chant des oiseaux adoucit leurs tourments.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE II.

ORPHISE, ROSALIE.

ROSALIE, *en larmes et fort agitée.*

Venez à mon secours, venez, ma tendre amie...
Si vous saviez !... mon père....

ORPHISE.

Eh bien, ma Rosalie?

ROSALIE.

Il vient de me traiter avec une rigueur !
Quel crime contre moi peut irriter son cœur ?

A l'entendre on croiroit que c'est mon inconstance
Qui seule a pu causer la fuite de Darmance;
Que j'ai moi-même ensuite attiré le marquis,
Et vous savez combien il en étoit épris?
Ce matin il l'aimoit : à présent il l'abhorre.
Qu'est-il donc arrivé? Que dois-je craindre encore?

ORPHISE.

Ne redoutez plus rien : échappée au danger,
Votre soin, mon amie, est de n'y plus songer :
De ne point regretter la grâce et l'artifice
Qui couvroit sous vos pas les bords du précipice.
Le marquis est un monstre, et tout est éclairci.

ROSALIE.

Ah! qu'il s'éloigne donc au plus vite d'ici!

ORPHISE.

Nous allons y pourvoir.

ROSALIE.

Dieu! que je suis à plaindre!

ORPHISE.

Pourquoi? c'est un bonheur que de ne plus rien craindre.

ROSALIE.

Mais mon père....

ORPHISE.

Aisément nous pourrons l'adoucir.
Je blâme le transport qui vient de le saisir;
Mais, prompt à s'irriter, il se calme de même.
Votre âme est déchirée : une douceur extrême
Peut seule la guérir. Il faut pour l'apaiser
Ne lui demander rien, la laisser reposer.
Trop de rigueur rendroit ses souffrances plus dures,
Et le remède même aigriroit ses blessures...

Cependant, je ne sais, je vois avec plaisir,
Ou du moins je crois voir que vous semblez souffrir
Cette seconde épreuve avec bien du courage.
La première chez vous a fait plus de ravage.

ROSALIE.

Il est vrai : tant de crainte alarmoit mon amour;
Sans jouir de mon cœur, je doutois, chaque jour,
Si le charme nouveau, dont j'étois poursuivie,
Me poussoit au bonheur, au malheur de ma vie.
Souvent je regrettois ces paisibles moments
Où se développoient mes premiers sentiments.
Hélas! quel plaisir pur et quelle confiance
M'enivroit à l'instant de m'unir à Darmance!
« [1] J'espérois, et mon cœur doucement tourmenté
« Se livroit à l'attrait qui l'avoit enchanté.
« O pressentiment doux! espérance flatteuse!
« Quels biens il m'a ravis! Que je suis malheureuse!

ORPHISE.

Eh quoi! de votre cœur ne sauriez-vous bannir
L'image de l'ingrat qui vous a pu trahir?
Darmance s'est formé sur un mauvais modèle.
Deviez-vous rencontrer un amant infidèle?
« Sans lui j'aurois été bien loin d'imaginer
« Qu'aimé de Rosalie on pût l'abandonner.
« C'est à vous conserver qu'on doit mettre sa gloire,
« Et cependant le traître a vanté sa victoire.

---

[1] *Note de l'auteur.* Les vers de cette scène, qui sont marqués par des guillemets, ont été passés à la représentation. Je les regrette parce qu'ils indiquent la véritable cause du désespoir de Rosalie dans ce moment.

« Il en a fait trophée. Ici même aujourd'hui,
« Je vois que le marquis s'est emparé de lui.
« Ils ne se quittent plus, et ces perfides âmes
« Préparent à coup sûr quelques nouvelles trames... »
Mais je vois que ces mots vous affligent encor :
Je vois couler vos pleurs...

ROSALIE, *fondant en larmes.*

Ah ! veillez sur mon sort.
Tous mes sens sont troublés, et ma raison s'égare.
Dans le désordre affreux qui de mon cœur s'empare,
J'ai peine à distinguer mon amitié pour vous.

ORPHISE.

Venez toujours à moi : tous mes vœux les plus doux
Sont de vous garantir des chagrins de la vie,
Des maux que j'ai soufferts ; je veux que mon amie
Les ignore toujours. Nous allons à l'instant
Éloigner pour jamais votre perfide amant.
Vous parviendrez alors à voir clair dans votre âme.
Ensuite...

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ORGON, ZÉRONÈS.

ORGON, *un papier à la main, et le parcourant des yeux.*

QUELLES mœurs ! quelle conduite infâme !

ZÉRONÈS.

C'est une horreur.

ORGON, *à Rosalie.*

Eh bien ! je vous retrouve encor ?
Allons, retirez-vous.

ROSALIE.

Mais, mon père...

ORGON.

J'ai tort.

Oh ! sans doute.

ORPHISE.

Monsieur...

ORGON.

Oh ! je sais que pour elle

(A Rosalie.)

Vous me sacrifieriez. C'est vous, mademoiselle,
Avec vos goûts brillants et vos airs de mépris,
Qui me rendez pourtant la fable de Paris.
Recueilli dans le port de la philosophie,
Sans vous j'allois jouir au déclin de ma vie :
Dégagé de tous soins, des erreurs détrompé,
En sage je vivrois de moi seul occupé ;
Et vous reculez tout. Allons, il faut vous rendre
Dès demain au couvent : là vous pourrez attendre,
Et je vais à mon gré vous choisir un époux
Qui me dispensera de répondre de vous.
Sinon, n'espérez plus me revoir de la vie.

ROSALIE.

S'il faut pour votre sort que je me sacrifie,
Mon père, soyez sûr...

ORGON.

Allons : point de raisons.

Retirez-vous, vous dis-je, et demain... nous verrons...

SCÈNE IV.

ORPHISE, ORGON, ZÉRONÈS.

ORPHISE.

Pourquoi l'accablez-vous d'une injuste colère?
Voulez-vous la réduire à redouter son père?

Dans ce moment, surtout, ne la repoussez pas,
Et servez-lui d'asile en lui tendant les bras.
Peut-être ce moment décide de sa vie.

ORGON.

Quoi! vous protègerez toujours cette étourdie?

ORPHISE, *à part.*

Ah! quelle horrible humeur!

ORGON.

Mais il faut prononcer
Sur ce monstre : je vais à l'instant le chasser.

ORPHISE, *le retenant.*

Non, non : chargez monsieur de terminer l'affaire,
Et ne vous montrez plus : je crains votre colère.

ZÉRONÈS, *à Orphise.*

Oh! si vous m'en chargez, je serai tolérant.
Je le congédierai philosophiquement.

ORPHISE.

Cet écrit suffira pour lui faire comprendre,
Sans un plus long détail, le parti qu'il doit prendre.

ORGON.

Oui, vous avez raison : car je pourrois fort bien
Me croire jeune encor.

ORPHISE.

L'éclat ne sert à rien.

ORGON, *relisant son papier.*

Attaquer en duel des pères de famille,
Des frères, des époux, qui défendoient leur fille,
Ou leur sœur, ou leur femme!

ZÉRONÈS.

Oui, oui : n'hésitez pas.

ORGON.

Pouvois-je soupçonner tous ses sanglants éclats,

Ses désordres affreux, ses mœurs, sa perfidie,
Qu'on appelle aujourd'hui de la galanterie?
Tout passe avec ce mot, et les vices du temps
Ne se distinguent plus avec leurs noms charmants.

ZÉRONÈS.

Allons, allons : il faut que je vous l'expédie.
Donnez-moi ce papier.

ORGON, *en tirant un autre de sa poche.*

En voici la copie.

ZÉRONÈS.

Oh! je suis enchanté.

ORGON.

Moi, je suis furieux.

ZÉRONÈS.

Le petit scélérat!

ORGON.

Quoi!

ZÉRONÈS.

C'est un malheureux.

ORGON.

Sans doute.

ZÉRONÈS.

A dix-huit ans!

ORGON.

Ce n'est point de Darmance
Que je vous parle ici, c'est du marquis, je pense.

ZÉRONÈS.

Ah!

ORGON.

Où donc êtes-vous?...

ORPHISE.

Mais il peut revenir,

Et d'ailleurs j'ai besoin de vous entretenir.
Sortons.

ORGON.

Pour me parler encor de Rosalie?
Non, je la punirai de sa c uetterie :
Vous ne m'en ferez point avoir le démenti :
Je ne veux plus la voir, et j'ai pris mon parti.

ORPHISE.

Oui, mais...

(Ils vont pour sortir.)

ORGON, *apercevant le marquis et revenant sur ses pas.*

Ciel!...

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'il est dur, pour une âme enflammée,
De renfermer le feu dont elle est consumée!
Enfin je vous revois et je puis m'épancher.
Je trouve réuni ce que j'ai de plus cher.
(Orphise et Orgon détournent la tête. Zéronès se détourne aussi avec affectation.)

ORGON, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

ORPHISE, *de même.*

Modérez-vous, de grâce :
Sortons.
(Ils sortent pendant que le marquis débite les vers suivants avec transport, sans prendre garde à rien.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS, *poursuivant.*

De quel tourment à quel calme je passe!
Voici donc ma retraite, et le dernier séjour
Que, depuis si long-temps, me destinoit l'amour.

ZÉRONÈS.

A qui donc chantez-vous, monsieur, cette ariette?

LE MARQUIS, *tout étonné.*

Comment!

ZÉRONÈS.

Ils sont sortis.

LE MARQUIS.

Mais,..

ZÉRONÈS.

Votre affaire est faite.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir... Quelqu'un m'auroit-il nui?

ZÉRONÈS.

Non : vous embrasserez tout le monde aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Mais quel motif encore?...

ZÉRONÈS.

En voici la copie.
Vous voulez voir plus loin que la philosophie :
Vous en êtes payé, lisez.

LE MARQUIS, *lisant.*

O ciel!... Ainsi
Quel est le résultat de cette affaire-ci?

ZÉRONÈS.

Qu'on vous met à la porte.

LE MARQUIS.

Ah! les méchantes femmes!

ZÉRONÈS.

Assurément, ce sont des prudes que ces dames.

LE MARQUIS, *souriant.*

Ma foi, dans ce recueil on n'a rien oublié,
Et mon historien m'a bien étudié...
C'est un tour de Mélise... Oui, je crois m'y connoître...
Allons, le moment presse : il faut un coup de maître.
Nous sommes perdus.

ZÉRONÈS.

Moi! parlez pour vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous me servir enfin?

ZÉRONÈS.

De tout mon cœur;
Mais...

LE MARQUIS.

Que fait Rosalie?

ZÉRONÈS.

Elle pleure chez elle.
Elle vient d'essuyer une vive querelle :
Son père la menace.

LE MARQUIS.

Oh! l'excellent moyen!
Ces pères, ces maris, comme ils vous servent bien!
Et son amie?

ZÉRONÈS.

Elle est avec Orgon : je pense
Qu'il est fort question de votre survivance.

LE MARQUIS.

A merveille. Mon cher, il faut que vous montiez
Chez Rosalie...

ZÉRONÈS.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Et que vous lui disiez...
Qu'on la demande ici, son père ou son amie.

ZÉRONÈS.

Ma foi...

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas que je me justifie?

ZÉRONÈS.

J'entends bien, mais c'est que...

LE MARQUIS.

Je ne dois plus la voir :
On m'a calomnié : je n'ai plus d'autre espoir.

ZÉRONÈS.

Moi, je dis...

LE MARQUIS.

Et d'ailleurs vous savez qu'elle m'aime?

ZÉRONÈS.

A peu près, sûrement.

LE MARQUIS.

Moi, je l'aime de même.
Après elle, c'est vous.

ZÉRONÈS.

A la bonne heure : allons.

LE MARQUIS.

Après notre entretien, revenez : nous verrons
Ensemble le parti que nous aurons à prendre.

Ce que j'éprouve ici n'est point un changement....
Nous n'avons pu jamais nous parler un moment...
Encor si votre amie avoit été la mienne!...
Mais ne souffrir jamais que je vous entretienne!

ROSALIE.

Ah! ne l'accusez pas, et surtout devant moi:
A sa tendre amitié je sais ce que je doi.

LE MARQUIS, *voyant que Rosalie reste, a l'air de revenir à lui par degrés.*

Aimez-la, j'y consens.... Je suis loin, Rosalie,
De vous en détourner.... Mais votre modestie
Vous trompe en ce moment, et vous vous aveuglez...
(Il se relève et prend ses forces insensiblement.)
Connoissez donc enfin tout ce que vous valez...
Jouissez de vous-même, et régnez sur votre âme...
De quoi vous ont servi les conseils d'une femme?...
Je craignois vos regards encor plus que les siens.
La nature a sur vous prodigué tous ses biens.
Vous êtes à mes yeux son plus parfait ouvrage.
Votre esprit déja mûr a devancé votre âge,
La raison le conduit; et vos rares vertus
Prennent de cet accord une force de plus.
Ce n'est que par l'amour le plus pur, le plus tendre,
Que l'on doit se flatter de pouvoir vous surprendre.
C'étoient là tous mes droits : sans un titre aussi doux,
Aurois-je osé jamais lever les yeux sur vous?

ROSALIE.

Cet éloge trompeur cache une perfidie.
Supprimez ces discours : croyez-moi.

LE MARQUIS.

Rosalie,
Je vais vous quitter.... Non, ce n'est plus votre amant,

Ce n'est qu'un tendre ami qui parle en ce moment.
Tout est fini pour moi, je n'ai rien à prétendre...
(Avec beaucoup d'apprêt et de mystère.)
Mais il est un secret que je dois vous apprendre...
Avant de m'éloigner si je n'ouvre vos yeux,
Je perds jusqu'à l'espoir d'être seul malheureux...
Vous vous troublez. Comment! voulez-vous que je fuie?
Ordonnez : à l'instant vous serez obéie.

ROSALIE.

Mais.... je ne conçois pas.

LE MARQUIS.

Dites-moi, sans courroux,
Croyez-vous à l'amour dont je brûle pour vous?

ROSALIE.

J'ai su que vous aviez des projets de vengeance;
Et que dans tous vos soins votre unique espérance
Étoit de me tromper.

LE MARQUIS, *vivement.*

Oh! j'en étois certain.
Mais quand je n'aurois eu que cet affreux dessein,
Dans des termes brûlants j'aurois avec adresse
Enveloppé l'erreur d'une fausse tendresse :
J'aurois toujours mêlé dans mon expression
Les vrais accents du cœur et de la passion...
A présent, dites-moi : quels discours votre amie
Vous a-t-elle rendus?... Répondez, je vous prie.

ROSALIE.

Je conviens avec vous qu'elle a, jusqu'à ce jour,
Sur un ton différent parlé de votre amour.

LE MARQUIS, *plus vivement.*

Déja sur cet article elle est donc infidèle!
Ne conviendrez-vous point aussi que la cruelle,

De nos premiers moments protégeant la douceur,
N'opposoit nul obstacle à ma naissante ardeur :
Mais que bientôt après arrachant l'un à l'autre,
Séparant sans pitié mon âme de la vôtre,
Je me suis vu forcé d'embrasser ses genoux,
Et d'y porter les pleurs que je versois pour vous?

ROSALIE, *avec une impatience mêlée d'amertume.*

Eh bien?

LE MARQUIS, *plus vivement.*

Vous l'avez vue, alarmant votre père,
Combattre les progrès de mes soins pour lui plaire,
Et vouloir de son cœur bannir les sentiments
Qui déja me mettoient au rang de ses enfants...

ROSALIE, *de même, avec une expression plus forte qui s'augmente dans les deux répliques suivantes.*

Mais enfin, ce secret...

LE MARQUIS, *avec repos et douceur.*

O douce confiance!
Trompeuse illusion de l'aimable innocence!
Vous ne m'entendez pas?... vous ne soupçonnez rien?

ROSALIE.

Non : parlez.

LE MARQUIS, *avec préparation.*

Sachez donc que votre amie...

ROSALIE.

Enfin?

LE MARQUIS.

Que la nécessité de lui parler sans cesse,
De la rendre témoin de ma vive tendresse,
D'implorer ses bontés, d'intéresser son cœur,
A trompé sa foiblesse et fait notre malheur...
Qu'elle est votre rivale.

ROSALIE, *avec saisissement.*

O lumière funeste !
Pourquoi m'arrachez-vous le seul bien qui me reste?
Mais moi, je pourrois croire une pareille horreur !
Non : de ce vil détour j'entrevois la noirceur;
Et vous savez trop bien que ma fidèle amie
Est l'unique soutien de mon cœur !

LE MARQUIS.

Rosalie,
Je vais vous quitter.... quoi ! dans ce dernier moment,
Rien ne peut vous tirer de votre aveuglement?
Vous attendez sans doute une preuve plus forte.
Il faut vous la donner : il m'en coûte, n'importe,
Je ne puis, à ce point, me voir humilié.
Votre sort en dépend : je suis justifié...
(Lui donnant le portrait d'Orphise qu'il a dérobé.)
Connoissez à quel titre et sur quelle assurance
Elle osoit se flatter de ma reconnoissance.

ROSALIE.

Son portrait ! se peut-il?... Oui : je le reconnois...
(Regardant le portrait et fondant en larmes.)
Hélas ! depuis long-temps tu me le destinois...
Je n'ai donc plus personne au monde...

LE MARQUIS.

Sa vengeance
De ses appas sur nous a puni l'impuissance.
Elle ajoute l'outrage au plus cruel refus...
Savez-vous par quel piège elle nous a perdus?...

ROSALIE.

Non : je veux l'ignorer.

LE MARQUIS, *reprenant avec impétuosité.*

Ah ! j'avois lieu de croire

Qu'elle vous cacheroit une trame si noire.
Enfin apprenez tout : voyant que mon amour
Trompoit son espérance et croissoit chaque jour,
Que je ne pouvois plus devenir sa conquête,
Voici les moyens doux et la ressource honnête
Dont elle s'est servie...
(*Il lui donne la copie des informations contre lui.*)

ROSALIE.

Eh quoi?

LE MARQUIS.

Prenez : lisez...
Un billet anonyme.

ROSALIE, *après un moment de silence et lisant.*

O ciel!

LE MARQUIS.

Vous frémissez.
J'aurois dû vous cacher ce trait abominable...
Eh bien! de ces horreurs me croyez-vous capable?

ROSALIE, *avec une méfiance mêlée de terreur.*

Ah! marquis.

LE MARQUIS.

Auriez-vous pu les imaginer?

ROSALIE, *de même.*

Ah! marquis.

LE MARQUIS.

Les avis que je vais vous donner
Sont encor plus cruels. Sachez que votre père,
Dont vous avez déja ressenti la colère,
Va demain au couvent vous traîner pour toujours,
Et laisser dans l'oubli consumer vos beaux jours :
Ou, s'il vous en retire, un choix honteux, bizarre,
Comblera les horreurs du sort qu'il vous prépare,

Tandis que, loin de vous, seul avec mon amour,
Privé de mes amis, m'exilant de la cour,
Où je vous ai promise, où, long-temps attendue,
On me reprocheroit de vous avoir perdue,
Honteux, désespéré, j'attendrai que la mort
Vienne enfin terminer ma douleur et mon sort.
De cet horrible écrit telle est la suite affreuse.

ROSALIE, *saisie d'effroi.*

Oui, je le sens : je suis à jamais malheureuse :
Mais, sans vous accuser, c'est à vous que je doi
Ce que je vais souffrir.

LE MARQUIS, *très vivement.*

Il est vrai, c'est à moi,
Mais j'y vois un remède et sûr et nécessaire.

ROSALIE.

Hélas! qui me rendra mon amie et mon père?

LE MARQUIS, *de même.*

Ma mère est à Paris, je vole à ses genoux.
C'est elle qui connoît l'amour que j'ai pour vous!
Je lui peindrai si bien votre injuste famille,
Qu'elle va dès l'instant vous adopter pour fille.
Je réponds de son zèle à servir notre espoir.
(*Avec préparation et baissant la voix.*)
Si vous y consentez, le temps presse... ce soir...
Pour vous mettre à l'abri du coup qui vous menace,
Elle viendra vous prendre... au bas de la terrasse...
A la chute du jour. Ma sœur suivra ses pas.
Moi, si vous l'ordonnez, je ne paroîtrai pas.

ROSALIE, *avec saisissement.*

Que me conseillez-vous?...

LE MARQUIS, *ne lui laissant pas le temps de respirer.*

Vous n'avez plus de père.

Il n'est que ce moyen qui puisse vous soustraire
A l'avenir affreux qui vous est préparé.
Rassurez-vous, demain tout sera réparé.
Ma mère vient ici conjurer votre père
De conclure un hymen devenu nécessaire
Pour éviter l'éclat, les faux bruits contre vous;
Et, dans le même jour, je deviens votre époux.

ROSALIE, *dans l'égarement de l'effroi et de la douleur.*

Hélas! pourquoi faut-il que vous m'ayez revue!
Je sens que je m'égare, et ma tête est perdue.
Un précipice affreux est ouvert sous mes pas.
Pardonnez-moi plutôt, et ne vous vengez pas.

LE MARQUIS.

C'est moi que vous craignez, quand un autre menace!

ROSALIE.

Je ne sais, je frémis : un froid mortel me glace.
(Elle veut sortir; le marquis s'y oppose.)
Ne me retenez plus.

LE MARQUIS.

Vous voulez me quitter
Sans rien promettre?

ROSALIE.

Non : cessez de m'arrêter,
Pour vous, pour votre honneur, si ce n'est pour moi-même.
Si vous m'aimez, on doit respecter ce qu'on aime.
Ah! je vous en conjure au nom de mes malheurs.
Je n'aurai pas du moins à rougir de mes pleurs.

LE MARQUIS.

Mais que redoutez-vous? ce que je vous propose
Assure votre sort, à rien ne vous expose.
Songez...

ROSALIE.

Non, par pitié, par grâce, laissez-moi
Voir et ce que je puis et ce que je me doi.
(*Avec amertume et terreur.*)
Hélas! si vous saviez le mal que vous me faites?

LE MARQUIS, *lui rendant sa liberté.*

Fille divine! eh bien! soyez ce que vous êtes,
(*Recourant après elle.*)
Ce que vous voulez être, allez. Au moins daignez
Me dire, en me quittant, que vous me pardonnez.
(*Il lui prend la main pour la retenir.*)

ROSALIE, *avec une impatience plus douloureuse que vive.*

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Vous le devez.

ROSALIE, *de même.*

Ah!

LE MARQUIS.

Ce mot vous étonne?
Dites : je vous pardonne.

ROSALIE, *avec un consentement forcé qui marque son désir de s'échapper.*

Eh bien! je vous pardonne.

LE MARQUIS, *insistant.*

Du fond du cœur?

ROSALIE, *de même.*

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

ROSALIE, *de même.*

Du fond du cœur.

LE MARQUIS, *très vivement.*

J'abandonne en vos mains ma vie et mon bonheur.
Quel que soit le parti que votre cœur préfère,
Au rendez-vous donné vous trouverez ma mère.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS, *seul.*

Elle ne m'aime pas : mais je ne crains plus rien ;
Et la tête est perdue : il ne faut plus...

ZÉRONÈS, *accourant.*

Eh bien?

LE MARQUIS.

Quoi! *j'ai vu, j'ai vaincu.*

ZÉRONÈS.

Vous êtes incroyable.

LE MARQUIS.

Allons, mettez-vous là : cherchez dans cette table
De l'encre, du papier.

ZÉRONÈS, *toujours dans l'étonnement.*

Vous avez donc pleuré,
Joué la passion, fait le désespéré?

LE MARQUIS.

Sans doute. Rosalie a l'amour pathétique;
Et, comme vous savez, cela se communique.

ZÉRONÈS.

Ma foi, si je l'entends!

(*Il prépare ce qu'il faut pour écrire.*)

LE MARQUIS.

Quoi! rien n'est plus aisé.
On s'échauffe avec peine auprès d'un cœur usé;

Mais, auprès d'une enfant encor naïve et pure,
On reviént, sans efforts, au ton de la nature :
Des doux accents de l'âme on se pénètre alors,
Et l'esprit quelquefois en saisit les accords.
Ah ! si, dans ces moments, les femmes plus rusées
Vouloient ne pas tenir leurs paupières baissées,
Et chercher dans nos yeux nos larmes, nos soupirs,
Qu'elles s'épargneroient de cruels repentirs !
C'est là tout le secret.

ZÉRONÈS.

Il seroit charitable
De leur en faire part : là, soyez raisonnable.

LE MARQUIS.

Ah ! quand je serai vieux, je les en instruirai.
Je tiendrai mon école, où je leur apprendrai
Les secrets de l'attaque, et ceux de la défense ;
Et... j'aurai bien mes droits à leur reconnoissance.

ZÉRONÈS.

Je suis prêt.

LE MARQUIS.

Écrivez... de la main gauche.

ZÉRONÈS, *étonné.*

Bon !

LE MARQUIS.

Point d'orthographe.

ZÉRONÈS, *de même.*

Ah ! ah ! point d'orthographe?

LE MARQUIS.

Non.

ZÉRONÈS, *enchanté.*

Tant mieux.

LE MARQUIS, *dictant sa lettre.*

« Venez, ma chère fille, venez vous jeter dans mes « bras. Votre situation est affreuse. Mon fils est dans un « état qui vous feroit pitié. Je tremble pour sa vie. Je n'ai « pas osé le mener avec moi, craignant des éclats funestes « qui pourroient hasarder votre réputation; mais je n'ai « pu refuser à ma fille le plaisir de venir embrasser sa « sœur: (car c'est ainsi qu'elle vous nomme déja.) Si vous « craignez de partir avec nous, venez du moins nous voir « un moment, et consulter ensemble sur les moyens les « plus honnêtes et les plus sûrs pour vous sauver: car « vous êtes perdue, ma chère fille. Venez donc, je vous « attends avec une impatience égale à vos malheurs. »

Bien, voilà tout.

ZÉRONÈS.

Ma foi, c'est un mystère...

LE MARQUIS.

Quoi! vous venez d'écrire un billet de ma mère.
Signez donc.

ZÉRONÈS.

Mais, monsieur, avec tout votre esprit,
Vous ne prouverez pas...

LE MARQUIS.

Elle l'auroit écrit:
C'est la même chose.

ZÉRONÈS.

Ah!

(Il signe.)

LE MARQUIS.

Dans une heure et demie,
Remettez ce billet vous-même à Rosalie;

Ensuite au bas du parc vous viendrez me trouver.
Vous en avez les clefs?

ZÉRONÈS.

Oui, mais c'est approuver...

LE MARQUIS.

Qu'apercevez-vous là qui ne puisse se faire?

ZÉRONÈS.

Oh ! dans un certain sens, non : j'entends bien l'affaire.
Mais encore une fois, le siècle est retardé,
Et...

LE MARQUIS.

C'est pour l'avancer.

ZÉRONÈS.

Moi, je suis décidé.
Je vois la chose en grand.

LE MARQUIS, *vivement*.

Bien : pendant mon absence
De tous les conjurés rompez l'intelligence.
Il faut les diviser pour en avoir raison.
Achevez de brouiller Darmance avec Orgon,
Le père avec la fille, et de mon ennemie
Surtout ayez grand soin d'éloigner Rosalie.
Enfin, mon cher docteur, vous vous souvenez bien
De nos conventions : je veux que dès demain
Vous habitiez chez moi. L'heure fuit, le temps vole.
Adieu : pour commencer à tenir ma parole,
Je vais tout ordonner pour votre appartement.

ZÉRONÈS, *seul*.

Allons : en vérité, c'est un homme charmant.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change et représente un jardin.

SCÈNE I.

ZÉRONÈS; LE MARQUIS, ***en surtout gris, l'épée sous le bras, et le chapeau sur la tête.***

LE MARQUIS.

Allons : il ne faut pas s'approcher davantage.
En trois sentiers ici la route se partage...
Où mène le premier?

ZÉRONÈS.

Au château.

LE MARQUIS.

Celui-ci?

ZÉRONÈS.

Par un plus long détour il y ramène aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

ZÉRONÈS.

Ma foi, monsieur, c'est déja trop d'audace.
Croyez-moi, retournons au bas de la terrasse,
Au lieu du rendez-vous enfin.

LE MARQUIS.

Quelle raison?

ZÉRONÈS.

Songez que nous voici tout près de la maison.

La nuit n'est point obscure : on nous verra sans doute.
Retournons...

LE MARQUIS.

Ignorant!... Le remords sur la route
Attendroit Rosalie, et bientôt...

ZÉRONÈS.

Mais comment
Vous disculper après de cet enlèvement?

LE MARQUIS.

Quoi! n'avez-vous pas vu ma sœur dans ma voiture?

ZÉRONÈS.

Oh! sans doute.

LE MARQUIS.

Et ma mère?

ZÉRONÈS.

Oui : leur ton, leur figure
L'annoncent tout-à-fait... Vous riez... mais ma foi...
Si..

LE MARQUIS.

Savez-vous le nom de ces deux dames?

ZÉRONÈS.

Moi?
Je ne veux point entrer, monsieur, dans cette affaire.

LE MARQUIS.

L'heure se passe... Eh bien! viendra-t-on?

ZÉRONÈS.

Je l'espère.

LE MARQUIS.

Rosalie a reçu le billet?

ZÉRONÈS.

Sûrement.
Du moins je l'ai glissé sous sa porte.

LE MARQUIS.

Comment?
Mais avez-vous bien dit qu'il étoit de ma mère?

ZÉRONÈS.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Orgon toujours est-il bien en colère?

ZÉRONÈS.

Oh! dans une fureur!... vous n'imaginez pas.
Il nous accuse tous dans ses fougueux éclats.
Il veut qu'à l'instant même on éloigne Darmance;
Que sa fille au couvent se rende en diligence:
Pour Orphise, elle pleure, elle est au désespoir.
Rosalie a toujours refusé de la voir;
Et, pendant votre absence, elle s'est enfermée.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ZÉRONÈS.

Sa tendre amie, inquiète, alarmée,
Près de sa porte enfin s'obstine à demeurer.
Elle ne répond rien et la laisse pleurer.

LE MARQUIS.

A merveille.

ZÉRONÈS.

Sans doute elle est déja sortie.

LE MARQUIS.

Pauvre enfant!... Je devrois la croire assez punie;
Et, content désormais d'avoir pu me venger,
Lui laisser seulement l'image du danger...
Ce seroit, je l'avoue, une action charmante...
Qui me rendroit beaucoup... Oui, ce calcul me tente.

ZÉRONÈS.

Eh bien! je suis charmé...

LE MARQUIS, *vivement.*

Mais, non : qui le croiroit?
Il faut franchir le pas : allons : mon seul regret,
(Si j'en ai) c'est de voir qu'un fâcheux hyménée
Va suivre tôt ou tard cette heureuse journée.

ZÉRONÈS.

Mais je l'espère bien.

LE MARQUIS.

Si j'en viens là jamais,
Rosalie à l'instant perdra tous ses attraits.

ZÉRONÈS.

Mais vous n'y pensez pas : comment! elle est si belle!

LE MARQUIS.

Oh! oui : dans un désert je lui serois fidèle...
Je ne sais cependant quel espoir me séduit.
Cette sombre clarté de l'astre de la nuit,
Ces bois, ce rendez-vous, le charme du mystère,
Embellit Rosalie et me la rend plus chère.
O moment de l'attente! instant délicieux,
Où l'amour tient encor son bandeau sur nos yeux,
Combien on vous regrette auprès de ce qu'on aime!
Ah! vous êtes pour moi la volupté suprême!
Mais plus heureux le sort de ces esprits bornés,
Qui de la vérité sont toujours étonnés,
Qu'aucun songe n'abuse avant la jouissance,
Et qui, dans les élans de leur froide espérance,
Sont encore au dessous de l'objet de leurs vœux!...
Docteur, vous devez être un mortel bien heureux?

ZÉRONÈS.

Je n'ai pas travaillé beaucoup cette partie.

ORPHISE, *derrière le théâtre.*

Rosalie.

LE MARQUIS.

Orphise !

ZÉRONÈS.

Ah !

ORPHISE, *s'avançant sur le théâtre échevelée et dans le désordre de la douleur. Mélise et Damis l'accompagnent.*

Ma chère Rosalie !

(Le marquis s'enfuit par une allée d'où il est sorti ; Zéronès par une allée opposée qui est censée conduire au château.)

SCÈNE II.

ORPHISE, MÉLISE, DAMIS.

ORPHISE.

Elle ne m'entend plus. C'en est donc fait, hélas !
Quelle est ma destinée ! Attachée à ses pas,
Tranquille dans le sein d'une amitié si tendre,
Des pièges de l'amour je croyois me défendre,
Et l'amitié me rend plus malheureuse encor.
Qu'êtes-vous devenu, mon appui, mon support?

DAMIS.

Ah ! madame, calmez cette frayeur mortelle,
Sans doute Rosalie est encore chez elle.
Revenez.

ORPHISE.

Non, Damis : muette à mes douleurs,
Quand vous m'avez surprise à sa porte, mes pleurs,
Mes sanglots l'appeloient, et ma cruelle amie...

MÉLISE.

O ciel ! si dans sa chambre elle est évanouie !
Après tant de chagrins peut-être...

ORPHISE.

Je frémis !
Précipitons nos pas. Revenez, mes amis...
Faisons tout pour la voir, et cachons à son père
Des soupçons qui pourroient réveiller sa colère.

(Ils sortent par la même coulisse que Zéronès.)

SCÈNE III.

ROSALIE, *arrivant sur les traces d'Orphise, de Mélise et de Damis.*

ORPHISE m'appeloit... J'ai cru l'entendre... hélas !
J'accourois, je venois me jeter dans ses bras,
Lui pardonner peut-être. Une frayeur soudaine
S'empare de mes sens... Me voilà seule... à peine
Puis-je me soutenir... Je perds tout en ce jour.
L'amitié m'a trompée aussi bien que l'amour.
Mon père me restoit, et j'ai perdu mon père...
Du marquis seulement la respectable mère
S'intéresse à mon sort, et vient à mon secours...
Elle est là qui m'attend... Ses conseils, ses discours
Peut-être adouciroient la douleur qui m'accable.
L'alarme est au château : je suis déja coupable.
Elle seule à présent peut me justifier.
Allons l'implorer.

(Elle fait quelques pas vers la coulisse par où le marquis étoit entré.)

(S'arrêtant.)

Ciel ! quel cri vient m'effrayer !

Je crois entendre encor la voix de mon amie :
Je l'entends m'appeler sa chère Rosalie.
Non : malgré la terreur d'un avenir affreux,
Je ne pourrai jamais m'arracher de ces lieux.
Toi qui me fus si cher dès ma plus tendre enfance,
Et qui m'aimas peut-être, ah! sans ton inconstance,
Je ne me verrois pas dans le doute où je suis.
Oui, c'est toi que je hais : oui, c'est toi que je fuis.
Mon père me menace, et j'aime encor mon père.
Orphise me trahit : elle m'est toujours chère...
J'entends du bruit... ô ciel! si c'étoit le marquis...

SCÈNE IV.

ROSALIE, DARMANCE, *arrivant sur les traces de Rosalie.*

DARMANCE, *à part.*

Ah! je respire enfin, c'est elle.

ROSALIE, *ne le reconnoissant point encore, et le prenant pour le marquis.*

Je frémis.

N'approchez pas.

DARMANCE.

Combien vous craignez ma présence!

Avec quelle rigueur!...

ROSALIE, *à part.*

Ah! grand Dieu! c'est Darmance.

DARMANCE.

Quoi? dans le seul moment où je puis vous parler!...

ROSALIE.

Ah! ne me quittez pas.

DARMANCE.

Vous me faites trembler.
Connoissant le sujet de vos vives alarmes,
J'épiois le moment de vous porter mes larmes :
Je vous ai vu descendre ; et, lisant dans vos yeux
Les signes trop certains d'un désespoir affreux,
J'ai suivi tous vos pas, plus troublé que vous-même.

ROSALIE.

Que vous fait ma douleur, mon désespoir extrême?
S'il a pu m'égarer, vous me justifiez.

DARMANCE.

Ah! c'est en criminel que je viens à vos pieds.
Ne me rappelez point mes torts ni mes outrages :
Ils vous donnent sur moi de trop grands avantages.

ROSALIE, *à part.*

Hélas!

DARMANCE.

Mais, quelle crainte et quelle sombre horreur
A depuis un moment accablé votre cœur?
Vous ne regrettez point ce perfide, ce traître
Qui nous a tous trompés, que vous-même peut-être...

ROSALIE.

Quoi! vous avez appris?...

DARMANCE.

Ce n'est que d'aujourd'hui
Que j'ai connu l'erreur qui m'attachoit à lui.
Quels regrets si ma sœur, par d'assurés indices,
N'eût trouvé le moyen de démasquer ses vices!

ROSALIE.

Comment? c'est votre sœur dont les secrets avis....

DARMANCE.

C'est elle qui vous sauve, et je m'en applaudis.

Sans elle du marquis vous étiez la victime :
Et moi, sans le savoir, complice de son crime,
A ses projets cruels j'étois associé.
O fatal ascendant d'une fausse amitié!
Hélas! si vous saviez avec quel artifice
Il a su me conduire au dernier sacrifice,
Étouffant mes remords et la voix de mon cœur.
Je paierai de mes jours cette funeste erreur :
Rien ne peut m'excuser : je vous ai fait outrage :
Mais au moins, en mourant, un secret témoignage
Pourra me consoler d'avoir trahi ma foi;
Mes fautes sont à lui, mes remords sont à moi...
A quel espoir encor me laissé-je surprendre!
De ses pièges trompeurs tout devoit me défendre.
Isolé dans le monde, il n'avoit point d'amis.
Partout il inspiroit la crainte ou le mépris.
Ses parents l'évitoient : sa sœur même l'abhorre.
Mais sa mère, plus tendre et plus à plaindre encore,
Détestant ses défauts sans pouvoir le haïr,
A pris depuis deux jours le parti de le fuir;
Et foible, languissante, une terre éloignée
Va fixer désormais sa triste destinée.

ROSALIE.

Que m'apprenez-vous?

DARMANCE.

Ciel! je vous vois fondre en pleurs.
(*A part.*)
Et tout mon cœur se brise. O mortelles douleurs!

ROSALIE, *à part.*

O regrets éternels!

DARMANCE.

Calmez-vous, Rosalie.
Il vous reste du moins une fidèle amie

Qui veille à votre sort, qui ne vit que pour vous.
Conjurant votre père, et presque à ses genoux,
Dans ce moment encor je viens de la surprendre.
Son active amitié s'occupe à vous défendre.
Si vous aviez pu voir avec quelle chaleur !

ROSALIE.

Hélas ! à chaque mot vous me percez le cœur...
Ramenez-moi, Darmance, aux genoux de mon père.

DARMANCE.

Vous ne pouvez avoir de reproche à vous faire.
D'où naissent vos regrets?

ROSALIE, *à part.*

Que me dit-il?

DARMANCE.

Parlez.

ROSALIE.

Je ne le puis.

DARMANCE.

Comment ! devant moi vous tremblez?

ROSALIE.

Fuyons : je crains encor les embûches d'un traître.

DARMANCE.

Ah ! ne le craignez plus : s'il osoit reparoître !..
Mais il est éloigné. Par ce coup imprévu
Qui rompt tous ses projets...

ROSALIE.

Hélas ! je l'ai revu.

DARMANCE.

Ciel !

ROSALIE, *très vivement.*

Ne m'accablez pas : notre cause est commune.
Nous gémissons tous deux sous la même infortune.

Si, lorsque vous étiez assuré d'être à moi,
Le monstre vous a fait violer votre foi,
Jugez de son pouvoir sur ce cœur sans défense,
Privé depuis long-temps de sa seule espérance.
Avec quel art cruel, dans ce dernier moment,
Il a su profiter de mon saisissement!
Sans vous, sur un billet que l'on vient de me rendre,
J'ai cru que près d'ici la mère la plus tendre
M'attendoit...

DARMANCE.

Se peut-il?

ROSALIE.

Oui, Darmance : et mon cœur
A pu croire un moment la voix de l'imposteur.
Dieu! quel foible secours garantit l'innocence!
De la séduction quelle est donc la puissance,
Si la crainte peut seule éloigner du devoir
Un cœur infortuné réduit au désespoir?
Où puis-je désormais traîner ma destinée?
A d'éternels remords je me vois condamnée.
Il faut que je rougisse et même devant vous.
Je n'ose de mon père embrasser les genoux.
Je crains de rencontrer les regards d'une amie.
Hélas! j'ai tout perdu...

DARMANCE, *après un moment de silence.*

Cependant, Rosalie,
A l'aspect de ces lieux si long-temps désirés,
L'intervalle cruel qui nous a séparés
Semble s'évanouir : je verse d'autres larmes,
Et ce séjour si cher reprend pour moi ses charmes.
Témoin de notre amour, de nos premiers serments,

Je sens qu'il me ramène à ces heureux moments
Dont le seul souvenir m'a fait souffrir la vie.

ROSALIE.

Que ces lieux sont changés, grand Dieu!

DARMANCE, *vivement.*

Non, Rosalie.
Non, si nous nous aimons encore.

ROSALIE.

Ah! pouvez-vous
Songer encore à moi?

DARMANCE.

Dieu! c'est à vos genoux
Que j'attends en tremblant mon arrêt ou ma grâce.
Par quel retour faut-il que je vous satisfasse?
Indigne de pardon, je bénirai mon sort,
Si pour moi la pitié peut vous parler encor.

ROSALIE.

Je suis la plus coupable. Il faut que je pardonne.

DARMANCE.

Oublions tous les deux...

ROSALIE, *apercevant de loin des flambeaux.*

Ciel! on vient: je frissonne.

SCÈNE V.

ROSALIE, DARMANCE, ORGON, DAMIS, ORPHISE, MÉLISE, ZÉRONÈS, VALETS *portant des flambeaux.*

ORGON, *n'apercevant point encore Rosalie, dans le fond du théâtre.*

Reviens, ma chère enfant...

DARMANCE.

Ah ! nous sommes perdus !
Votre père...

ROSALIE.

Mon père ! ah ! je ne le crains plus.
Jetons-nous à ses pieds.

DAMIS, *à Orphise, qui s'avance la première avec lui.*

C'est elle.

ROSALIE, *se jetant dans les bras d'Orphise.*

Ah !

ORPHISE, *la serrant dans ses bras.*

Rosalie...
Quel mal vous m'avez fait !.... Je vous vois, je l'oublie.

ROSALIE, *aux genoux d'Orgon; Darmance s'y jette aussi.*

J'ai retrouvé le bien qui manquoit à mon cœur.
O mon père ! achevez de me rendre au bonheur.
Hélas ! que je retrouve aussi votre tendresse !

DARMANCE.

Rosalie a daigné pardonner ma foiblesse.

ORGON.

Mais... Darmance en ce lieu ! comment? expliquez-moi...

ROSALIE.

Vous ne connoissez pas tout ce que je lui doi.

ORPHISE.

O ciel ! se pourroit-il que ce monstre exécrable !..

ROSALIE, *lui remettant la fausse lettre.*

Lisez ce billet.

ORGON, *lisant à côté d'Orphise.*

Quoi?

(*A Zéronès, après avoir lu.*)

Quel homme abominable !

Mais s'il étoit ici ?...

MÉLISE.

Non, je reçois l'avis
Que, depuis plusieurs jours, tous ses pas sont suivis.
On a su dévoiler son horrible conduite.
Rien ne peut le sauver que la plus prompte fuite.

ORGON.

Comme il nous a trompés ! Non, je n'en reviens pas.

ORPHISE, *à Rosalie.*

Et vous avez pu croire à cet écrit ?

ROSALIE.

Hélas !

ORPHISE.

Vous !

ROSALIE.

Darmance est venu pour m'empêcher d'y croire.

ORPHISE.

Vous n'avez pas voulu m'en accorder la gloire.

ROSALIE.

Ah ! mon cœur envers vous est bien plus criminel !

ORPHISE, *à Orgon.*

Je vous l'avois prédit. Eh bien ! père cruel,
Vous avois-je trompé ? Vous voyez votre ouvrage.
Quel parti prenez-vous ?

ORGON.

Le parti le plus sage :
De ne croire que vous, de vous abandonner
Le bonheur de ma fille, et de lui pardonner.

ZÉRONÈS, *à part.*

Ce malheureux marquis perd tout par son audace.
Je voudrois l'informer du coup qui le menace.

ORPHISE, *après avoir observé Darmance et Rosalie qui l'entourent en la suppliant.*

De la séduction qui peut se garantir?...
(Unissant leurs mains.)
Ne vous séparez plus, pour mieux vous secourir.
Que ce moment d'erreur vous guide et vous éclaire.

ORGON.

Bien : venez, mes enfants, consolez votre père.

LE MARQUIS, *reparoissant dans le fond du théâtre.*

Mais je ne conçois pas pourquoi...

ORGON.

Soyez heureux.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! fort bien.
(Il se tient caché derrière un arbre, observant ce qui se passe.)

ORGON.

Demain je comblerai vos vœux.
Pour moi, reconnoissant mes torts et ma foiblesse,
Je veux les réparer au sein de la sagesse,
(Montrant Zéronès.)
Et de ce digne ami.

ROSALIE.

Lui, mon père ! ah ! je doi
Détromper votre cœur quand il fait tout pour moi.
(Montrant Zéronès.)
C'est lui qui m'a remis la lettre.

ORGON, *furieux.*

Comment, traître !

ZÉRONÈS.

Mais, monsieur...

ORGON.

A mes yeux garde-toi de paroître.
Crains que je ne te livre à la rigueur des lois.
Ma colère du moins seroit juste une fois.
C'est vous seuls, mes enfants, qui charmerez ma vie.
Que mon amour pour vous soit ma philosophie.

(Ils sortent tous, excepté Zéronès.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS, *accourant et saisissant Zéronès.*

Je rends grâce à mon sort : il ne m'a rien ôté.
J'enlève la sagesse, au lieu de la beauté.

FIN DU SÉDUCTEUR.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE,

PAR COLLIN D'HARLEVILLE,

Représentée, pour la première fois, le 13 juin 1786.

« Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc;
« Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc. »

BOILEAU, Sat. 8.

NOTICE
SUR COLLIN D'HARLEVILLE.

Jean-François Collin d'Harleville naquit à Mévoisin, près Chartres, le 30 mai 1750. Son père, dont il étoit le huitième fils, l'envoya à Paris, où il acheva ses études. Il entra ensuite chez le procureur; mais la chicane ne convenant point à la douceur et à la franchise de son caractère, il y cultiva la poésie bien plus que la procédure, qu'il ne tarda pas à abandonner tout-à-fait.

La perte encore récente de cet estimable et fécond auteur sera très long-temps sensible aux amateurs du théâtre. Indépendamment des pièces qu'il a fait jouer sur la scène françoise, il en a composé plusieurs autres bien dignes d'y figurer, mais qui, n'ayant été représentées que sur le théâtre Louvois, ne seront pas, par cette raison, détaillées dans la présente notice.

Le premier ouvrage de Collin fut *l'Inconstant*, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 13 juin 1786. Cette pièce a depuis été réduite en trois actes par son auteur. C'est ainsi qu'on la donne aujourd'hui, et qu'il l'a fait imprimer dans la collection de ses ouvrages peu de temps avant sa mort.

Deux années après *l'Inconstant*, parut *l'Optimiste*, comédie en cinq actes, en vers, jouée pour la première fois le 22 février 1788. Cette pièce eut un très grand succès, et le public la voit toujours avec plaisir.

L'année suivante, le 20 février 1789, Collin donna *les Châteaux en Espagne*, comédie en cinq actes, en vers. Les trois premiers actes furent très applaudis; les

deux autres n'ayant pas été accueillis favorablement, l'auteur les refit en entier. Sa pièce reparut le 10 mai suivant, et obtint le plus grand succès.

M. de Crac dans son petit Castel, comédie en un acte, en vers, donnée, pour la première fois, le 14 mars 1791, fut bien accueillie, et est restée au théâtre.

Le Vieux Célibataire, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 24 février 1792, obtint le plus brillant succès. Cette pièce est généralement regardée comme le meilleur ouvrage de son auteur.

Rose et Picard, ou *la Suite de l'Optimiste*, petite comédie en un acte, est une pièce de circonstance qui fut jouée, pour la première fois, le 16 juin 1794. Elle obtint un succès d'estime.

L'année 1796 vit paroître deux comédies en cinq actes, en vers, de Collin, les dernières qu'il aît fait jouer au Théâtre François; l'une, *les Artistes*, donnée, pour la première fois, le 9 novembre, ne réussit point. Réduite à quatre actes, elle fut mieux accueillie le 15 du même mois. L'autre, intitulée *Être et Paroître*, tomba à la première représentation, qui eut lieu le 22 du même mois. L'auteur la retira le lendemain.

Les Mœurs du jour, ou *l'École des Jeunes Femmes*, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 26 juillet 1800, fut jouée seize fois avec un grand succès.

Le Veuf Amoureux, ou *la Véritable Amie*, comédie en trois actes, en vers, donnée le 30 mai 1803, fut mal accueillie, et n'a point reparu.

Collin fut nommé membre de l'Institut lors de la formation de cette société. Cet estimable auteur n'a jamais joui d'une bonne santé. Il finit sa douloureuse carrière à Paris le 24 février 1806, des suites d'une maladie de poitrine.

PERSONNAGES.

FLORIMOND, l'Inconstant.
ÉLIANTE, jeune veuve angloise.
M. DOLBAN, oncle de Florimond.
LISETTE, suivante d'Éliante.
CRISPIN, valet-de-chambre de Florimond.
M. PADRIGE, l'hôte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni, appelé l'*Hôtel de Brest.*

L'INCONSTANT,

COMÉDIE.[1]

Le théâtre, pendant toute la pièce, représente un salon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FLORIMOND, *en uniforme*, CRISPIN.

FLORIMOND.

Je te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la première fois, il me semble la voir.

CRISPIN.

Je le crois. Mais, monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest, comme un éclair, à Paris nous amène?

FLORIMOND.

D'honneur! jamais Paris ne me parut si beau.
Quelle variété! c'est un mouvant tableau.
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

[1] Cette pièce fut d'abord jouée en cinq actes.

CRISPIN.

Il est vrai. Mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison?

FLORIMOND.

La garnison, Crispin? Je quitte le service.

CRISPIN.

Vous quittez?... Quoi, monsieur, par un nouveau caprice?

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire en effet votre persévérance:
Un mois dans un état! quelle rare constance!
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages.
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir:
Le matin on s'ennuie, et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a surtout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvois jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus du même habit,
Qui, semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Étoient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot, à la fois, fait hausser mille bras;
Un autre mot les fait retomber tous en bas:
Le même mouvement vous fait, à gauche, à droite,
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN.

Cependant...

FLORIMOND.

Je pourrai changer d'habillement,
Et ne te mettrai plus...

CRISPIN.

Je vous plaignois, vraiment.
(Touchant l'habit de son maître.)
Pauvre disgracié! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états! je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord...

FLORIMOND.

Oh! tu feras ce compte une autre fois.

CRISPIN.

Soit. Sommes-nous ici pour long-temps?

FLORIMOND.

Pour la vie.

CRISPIN.

Quoi! Brest?...

FLORIMOND.

D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.

CRISPIN.

Et votre mariage?

FLORIMOND.

Eh bien! il reste là.

CRISPIN.

Mais Léonor?

FLORIMOND.

Ma foi, l'épouse qui voudra.

CRISPIN.

J'ignore, en vérité, si je dors, si je veille :
Vous la quittez, monsieur, le contrat fait, la veille?

FLORIMOND.

Falloit-il, par hasard, attendre au lendemain?

CRISPIN.

Là... sérieusement, vous refusez sa main?

FLORIMOND.

Pour le persuader, il faudra que je jure!

CRISPIN.

Ah! pouvez-vous lui faire une pareille injure?
Car que lui manque-t-il? Elle est jeune, d'abord.

FLORIMOND.

Trop jeune.

CRISPIN.

Bon, monsieur!

FLORIMOND.

C'est une enfant.

CRISPIN.

D'accord,
Mais une aimable enfant : elle est belle, bien faite...

FLORIMOND.

Je sais fort bien qu'elle est d'une beauté parfaite;
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut :
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

CRISPIN.

C'est différent. J'aimois cette humeur enjouée
Qui ne la quittoit pas de toute la journée.

FLORIMOND.

Je veux qu'on boude aussi par fois.

CRISPIN.

Sans contredit.

FLORIMOND.

Trop de gaîté, vois-tu, me lasse et m'étourdit :
Qui rit à tout propos, ne peut que me déplaire.

CRISPIN.

Sans doute, Léonor n'étoit point votre affaire.
Un enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais !
Bon ! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous monsieur le capitaine ?

FLORIMOND.

Qu'il en dise, parbleu, tout ce qu'il lui plaira :
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui ? moi ? bon dieu ! j'aurois le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin, qui chaque jour s'enivre,
Qui fume à chaque instant, et tous les soirs d'hiver,
Voudroit m'entretenir de ses combats de mer ?...
Laissons là pour jamais et le père et la fille.

CRISPIN.

Parlons donc de Justine. Est-elle assez gentille ?
Des défauts, elle en a ; mais elle a mille appas :
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas :
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guère.
Enfin, elle n'a point de vieux marin pour père.
Pauvre Justine ! hélas ! je lui donnai ma foi :
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi ?

FLORIMOND.

Elle est déja peut-être amoureuse d'un autre.

CRISPIN.

Nos deux cœurs sont, monsieur, bien différents du vôtre.
D'avoir perdu Crispin, jamais cette enfant-là,
C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.

CRISPIN.

Pourtant, ma chambre est un peu haute.

FLORIMOND.

Je me trouvé fort bien.

M. PADRIGE.

Je vous suis obligé!
Il le faut avouer, je n'ai rien négligé
Pour réunir ici l'utile et l'agréable;
Et vous voyez...

CRISPIN.

Au fait : avez-vous bonne table?

M. PADRIGE, *à Florimond.*

Sans vanité, monsieur, je puis dire, entre nous,
Que je n'ai guère ici que des gens tels que vous.

CRISPIN, *s'inclinant.*

Ah!...

M. PADRIGE.

Des Bretons, surtout. C'est Brest qui m'a vu naître,
Et, dieu merci, Padrige a l'honneur d'y connoître
Assez de monde : aussi l'on s'y fait une loi,
Quand on vient à Paris, de descendre chez moi;
Et c'est du nom de Brest que mon hôtel se nomme.

CRISPIN.

Ce bon monsieur Padrige a l'air d'un galant homme.

M. PADRIGE.

Monsieur... vient donc de Brest?

FLORIMOND.

Oui.

M. PADRIGE.

J'ai, dans ce moment,
Une dame qui vient de Brest aussi.

FLORIMOND.

Comment?...

M. PADRIGE.

Une Angloise.

FLORIMOND.

Une Angloise?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur, très jolie,
Pour tout dire, en un mot, une dame accomplie,
Femme de qualité, qui voyage par goût,
Veuve depuis trois ans; Lisette m'a dit tout.

CRISPIN.

Lisette! Cette Angloise a donc une suivante?

M. PADRIGE.

Eh! oui; je l'ai donnée à madame...

CRISPIN.

Et charmante,
Sans doute?

M. PADRIGE.

On ne peut plus.

CRISPIN.

Je vois ce qui m'attend:
Cette Lisette-là va me rendre inconstant.

FLORIMOND.

Eh! mais.... à tous ces traits je crois la reconnoître:
Car ... Depuis quinze jours elle est ici peut-être?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur.

FLORIMOND.

M'y voilà: c'est elle assurément,
C'est Éliante même.

M. PADRIGE.

Eh ! monsieur, justement.

FLORIMOND.

Éliante en ces lieux ! Rencontre inespérée !
Conduisez-moi chez elle.

M. PADRIGE.

Elle n'est pas rentrée ;
Mais bientôt...

FLORIMOND.

Ah ! bon Dieu ! laissez-nous ; il suffit :
Je l'attends.

(M. Padrige sort.)

SCÈNE III.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

J'OSE à peine en croire son récit.
Rencontrer en ces lieux l'adorable Éliante !
Mais ne trouves-tu pas l'aventure charmante ?

CRISPIN.

Pardon : de vos transports je suis un peu surpris.
Il est bien vrai qu'à Brest vous étiez fort épris
D'une dame Éliante ; et je sais que la dame
N'étoit pas insensible à votre tendre flamme :
Mais enfin, quinze jours au moins sont révolus,
Depuis que j'ai cru voir que vous ne l'aimiez plus.

FLORIMOND.

Il est trop vrai : l'amour, surtout dans sa naissance,
Ne tient guères, chez moi, contre une longue absence.
Une affaire l'appelle à Paris : elle part.
Je tiens bon... quatre jours, mais enfin le hasard

M'offre au marin; bientôt il m'aime à la folie,
Me veut pour gendre : au fond, Léonor est jolie...
Que te dirai-je, moi? Je la vis, je lui plus :
Éliante étoit loin, et je n'y songeai plus...
Je la retrouve enfin, grâce au sort qui me guide.

CRISPIN.

Votre cœur n'aime pas à rester long-temps vide.

FLORIMOND.

Ni moi long-temps en place. Elle est sortie; alors,
Je ne l'attendrai point.

CRISPIN.

Je le crois bien.

FLORIMOND.

Je sors.
Je vais courir un peu : demeure, toi

(Il sort.)

CRISPIN, *seul.*

Quel maître!
Le vif-argent n'est pas... Mais que vois-je paroître?
Seroit-ce...

SCÈNE IV.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *à part.*

Elle a vraiment un fort joli minois.
La peste!

LISETTE, *de loin, à part aussi.*

Ce garçon m'observe en tapinois.
Au fait, il n'est pas mal.

CRISPIN, *haut.*

De l'aimable Éliante
Ai-je l'honneur de voir l'adorable suivante?

LISETTE.

Elle-même, monsieur.

CRISPIN, *à part.*

Justine n'est pas mieux.

LISETTE.

Monsieur... cet officier qui descend en ces lieux,
Seroit-il votre maître?

CRISPIN.

Oui, beauté sans pareille!
Mais le mot de *monsieur* a blessé mon oreille.
Appelez-moi Crispin, car je suis sans façon.
On vous nomme Lisette?

LISETTE.

Oui.

CRISPIN.

Dieu! le joli nom!
(A part.)
Justine n'avoit pas cette friponne mine.

LISETTE.

Vous marmottez souvent certain nom de Justine.

CRISPIN, *embarrassé.*

Oh! rien... C'est un enfant que je connus jadis...
La maîtresse de l'un de mes meilleurs amis...
Et qui vous ressembloit; Justine étoit jolie...
Aussi ce drôle-là l'aimoit à la folie.
Mais, de grâce, laissons Justine de côté;
Parlons de vous.

LISETTE.

Eh bien?

CRISPIN.

Lisette, en vérité,

J'ai couru le pays, j'ai vu bien des soubrettes,
Gentilles à ravir, et surtout les Lisettes;
Mais je n'ai point encor rencontré de minois
Qui me plussent autant que celui que je vois.

LISETTE.

Fort bien!

CRISPIN.

Vraiment, j'admire une telle rencontre;
Que le premier objet... que le hasard me montre...
Soit un objet... ma foi, je rends grâce au hasard.

(A part.)

Justine, en vérité, je suis un grand pendard.

LISETTE.

Monsieur plaisante?

CRISPIN.

Point. C'est la vérité même:
Moi, j'y vais rondement, en trois mots, je vous aime.
Vous riez, c'est bon signe: oh! j'ai jugé d'abord
Que Lisette et Crispin seroient bientôt d'accord.

LISETTE.

Mais je ne conçois pas cette flamme subite:
Je n'aurois jamais cru qu'on pût aimer si vite.

CRISPIN.

Moi, j'en suis peu surpris; car enfin, sans orgueil,
Aux filles j'ai toujours plu du premier coup-d'œil.

LISETTE.

Peste!

CRISPIN.

J'entends mon maître.

SCÈNE V.

CRISPIN, LISETTE, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Ah! madame Éliante

Est-elle de retour?

CRISPIN.

Non : voici sa suivante

Qui me disoit...

LISETTE.

Madame avant peu va rentrer,

Je le suppose.

FLORIMOND.

O dieu! Mais quand puis-je espérer?...

LISETTE.

Avant une heure, au plus.

FLORIMOND.

Eh! n'est-ce rien qu'une heure?

Une heure sans la voir! il faudra que j'en meure.
En vérité, je suis d'un malheur achevé.
J'ai passé chez mon oncle et ne l'ai point trouvé.
J'ai vite écrit deux mots et laissé mon adresse;
Puis, je suis accouru pour revoir ta maîtresse :
Eh bien! il faut une heure attendre son retour.

LISETTE.

En attendant, monsieur, songez à votre amour.

(Elle le salue, sourit à Crispin, et sort.)

SCÈNE VI.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

Peste des importuns ! Ce chevalier d'Arlière
Me force à l'écouter, la tête à la portière.
A quatre pas de là, c'est un autre embarras ;
Et deux cochers mutins, avec leurs longs débats,
M'arrêtent un quart-d'heure au détour d'une rue.
Oh quel fracas ! bon dieu ! quelle affreuse cohue !
Comment peut-on se plaire en ce maudit Paris ?
C'est un enfer.

CRISPIN.

Tantôt c'étoit un paradis.
« L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
« De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle : »
C'étoient vos termes.

FLORIMOND.

Oui, d'abord cela séduit,
J'en conviens : mais au fond, de la foule et du bruit,
Voilà Paris. Ses jeux et ses vaines délices
N'offrent qu'illusions et que beautés factices :
Ses plaisirs sont amers, son éclat emprunté ;
Et, sous l'extérieur de la variété,
Il cache tout l'ennui d'une vie uniforme.

CRISPIN.

Uniforme, monsieur ? Ah ! quel blasphème énorme !
Un jour est-il ici semblable à l'autre jour ?
Ce sont nouveaux plaisirs qui règnent tour à tour.

FLORIMOND.

Je le veux : mais au fond, ils composent à peine
Une semaine au plus ; eh bien ! chaque semaine

De celles qui suivront est le parfait tableau :
De semaine en semaine, il n'est rien de nouveau.
Alternativement bal, concert, tragédie,
Wauxhall, Italiens, opéra, comédie...
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord;
Mais la seconde fois, il ennuie à la mort.

CRISPIN.

C'est dommage. J'entends, de journée en journée,
Vous voudriez du neuf pendant toute une année.
Eh! que la vie, ici, soit uniforme ou non,
Qu'importe? il ne faut pas disputer sur le nom.
Si l'uniformité de plaisirs est semée,
Cette uniformité mérite d'être aimée.
On dort, on boit, on mange; on mange, on boit, on dort:
De ce régime, moi, je m'accommode fort.

FLORIMOND.

Tais-toi : qu'attends-tu là?

CRISPIN.

Vos ordres.

FLORIMOND.

Je t'ordonne
De n'être pas toujours auprès de ma personne.

CRISPIN.

C'est différent.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FLORIMOND, *seul.*

Toujours un valet près de soi,
Qui semble dire : « allons, monsieur, commandez-moi. »
Du matin jusqu'au soir.... quelle pénible tâche!
Il faut, quoi qu'on en ait, commander sans relâche.

Quand j'y songe, morbleu! je ne puis sans courroux
Voir que ces coquins-là soient plus heureux que nous.
(Il s'assied et rêve.)
Ce Crispin me déplaît. Monsieur fait le capable :
Vos ordres!... Il commence à m'être insupportable.
Depuis un mois pourtant, ce visage est chez moi :
Je n'en gardai jamais aussi long-temps....; ma foi,
Il est bien temps qu'enfin de lui je me défasse.
(Il se lève et appelle.)
Crispin?... O le sot nom!

SCÈNE VIII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.
Monsieur?

FLORIMOND, *à part.*
La sotte face!
(Haut.)
De tes gages, Crispin, dis-moi ce qu'il t'est dû.

CRISPIN.
Ah! monsieur...

FLORIMOND.
Parle donc.

CRISPIN.
Monsieur!...

FLORIMOND.
Parleras-tu?

CRISPIN.
(A part.) *(Haut.)*
Ne faisons pas l'enfant. Ce n'est qu'une pistole.

CRISPIN.

Depuis un mois à peine elle vous est connue.

FLORIMOND.

C'est beaucoup trop : je veux un visage nouveau.

CRISPIN.

Mais qu'il soit vieux ou neuf, qu'il soit maussade ou beau :
Qu'importe, enfin, pourvu qu'un valet soit fidèle,
Et qu'il serve son maître avec esprit et zèle?
Sans me vanter, monsieur, je vous sers à ravir.

FLORIMOND.

Je n'aime point non plus ta façon de servir.

CRISPIN.

Qu'a-t-elle, s'il vous plaît?...

FLORIMOND.

Elle est trop uniforme :
J'aime qu'à mon humeur un valet se conforme.
Toi, tu me sers toujours avec le même soin;
Toujours auprès de moi je te trouve au besoin;
Jamais...

(Pendant ce discours, Crispin a pris une plume et du papier, et a l'air d'écrire sur son genou.)

Que fais-tu là?

CRISPIN.

J'écris ce que vous dites.
Vous me traitez, monsieur, par delà mes mérites,
Et je n'ai pas besoin d'autre certificat;
Signez.

(Il lui présente la plume et le papier.)

FLORIMOND.

Oh! c'en est trop. Sais-tu bien, maître fat,
Qu'à la fin...

CRISPIN.

Serviteur.

(*À part, en s'en allant.*)

Trouvons un stratagème
Pour le servir encore en dépit de lui-même.

SCÈNE IX.

FLORIMOND, *seul.*

On a bien de la peine à chasser un valet.
Ce maraud de Crispin, au fond, n'est point si laid.
Mais j'étois las de voir son grotesque uniforme,
Ses bottines, sa cape et sa ceinture énorme.
Elle ne revient point : allons, je vais courir,
Voir mes amis. Valmont le premier vient s'offrir;
Oui...

SCÈNE X.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

Te voilà!...

FLORIMOND.

Mon oncle!... Ah! permettez, de grâce...
Cher oncle! après un mois, c'est donc vous que j'embrasse!

M. DOLBAN.

Je devois, avant tout, te quereller bien fort,
Et n'ai pu m'empêcher de t'embrasser d'abord;
Mais je ne laisse pas d'être fort en colère.

FLORIMOND.

En quoi donc, par hasard, ai-je pu vous déplaire?

M. DOLBAN.

En quoi? belle demande! Avoir un oncle ici,
Et descendre plutôt dans un hôtel garni!
A cette indifférence aurois-je dû m'attendre?

FLORIMOND.

Je vous suis obligé d'un reproche si tendre:
Mais cela ne doit pas du tout vous chagriner.
Mon cher oncle, entre nous, j'ai craint de vous gêner;
Et puis, je ne suis pas loin de votre demeure,
Et je pourrai vous voir chaque jour à toute heure.

M. DOLBAN.

Tu sais toujours donner aux choses un bon tour,
Car, dans ta lettre aussi, tu mets sous un beau jour
Ton histoire de Brest et ton double caprice.
Jamais, au bout d'un mois, quitta-t-on le service?

FLORIMOND.

Le service, en un mot, n'est point du tout mon fait.

M. DOLBAN.

Va, tu n'es fait pour rien, je te le dis tout net.

FLORIMOND.

En quoi voyez-vous donc?...

M. DOLBAN.

En toute ta conduite,
En tes écarts passés, en ta dernière fuite;
Et pour trancher ici d'inutiles discours,
Tu n'es qu'un inconstant, tu le seras toujours.

FLORIMOND.

Inconstant! Oh! voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès:
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

M. DOLBAN.

Cette précaution est tout-à-fait nouvelle!
En as-tu moins, sans cesse, erré de belle en belle?
Depuis la robe, enfin, que bientôt tu quittas,
T'en a-t-on moins vu prendre et rejeter d'états?
Tour à tour la finance, et l'église et l'épée...
Que sais-je? La moitié m'en est même échappée:
Vingt états de la sorte ont été parcourus;
Si bien qu'un an encore, et je ne t'en vois plus.

FLORIMOND.

C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connoître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé:
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état: j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudroit-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder, par indolence, un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi, quand on peut être mieux?

M. DOLBAN.

Tu crois donc rencontrer un bonheur sans mélange?
Hélas! le plus souvent, que gagne-t-on au change?
La triste expérience avant peu nous apprend
Que ce nouvel état n'est qu'un mal différent...
Que dis-je? Au lieu du bien après quoi l'on soupire,
Souvent d'un moindre mal on tombe dans un pire...
Aussi, sans espérer d'en trouver de meilleurs,
Tu quittes un état, pourquoi? pour être ailleurs.

FLORIMOND.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
N'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant;
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose!
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté :
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts; il échappe; il faut qu'il se promène :
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il seroit bien étrange
Qu'il fût seul immobile; autour de lui, tout change :
La terre se dépouille, et bientôt reverdit;
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit.
Que dis-je? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

M. DOLBAN.

De la frivolité digne panégyriste!

FLORIMOND.

N'êtes-vous point vous-même un censeur un peu triste?

M. DOLBAN.

D'un oncle, d'un ami je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, sans t'en apercevoir.
Espères-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde,
Effleurer chaque état, qui changes pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux qu'un simple passager?

Digne emploi des talents qu'en toi le ciel fit naître!
Avec tant de moyens de te faire connoître,
Tu seras donc connu par ta légèreté!
Ah! si tu ne fais rien pour la société,
A l'estime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble, et vois à quel sort tu dois enfin t'attendre.
A force de courir, toujours plus loin du but,
Et bientôt de l'état méprisable rebut,
Désœuvré, las de tout, comme à tout inhabile,
De tes concitoyens spectateur inutile,
Tu sentiras l'ennui miner tes tristes jours,
Si l'affreux désespoir n'en abrège le cours.

FLORIMOND.

Courage, livrez-vous à vos sombres présages;
Étalez à plaisir les plus noires images;
Pourquoi? parce qu'on est un tant soit peu léger.
(Après un moment de silence.)
Quoi qu'il en soit, je crois que je m'en vais changer.

M. DOLBAN.

Bon!

FLORIMOND.

Sérieusement, je ne suis plus le même.

M. DOLBAN.

Depuis combien de temps déja?

FLORIMOND.

Depuis que j'aime.

M. DOLBAN, *en souriant.*

Ah! fort bien.

FLORIMOND.

N'allez pas prendre ici mes discours
Pour le frivole aveu de volages amours.

Il est passé, le temps des folles amourettes :
Un feu réel succède à ces vaines bluettes.
J'aime, vous dis-je, enfin pour la première fois.

M. DOLBAN.

Du ton dont tu le dis, en effet, je le crois.
Quelle est donc la personne?

FLORIMOND.

Elle a nom Éliante.
C'est une veuve angloise, une femme charmante :
Je ne vous parle pas de sa rare beauté,
Encor moins de ses biens et de sa qualité,
Quoiqu'elle soit pourtant et noble, et riche, et belle.
Mais, je vous l'avouerai, ce que j'admire en elle,
Ce sont des qualités d'un bien plus digne prix.
Pour les frivolités c'est ce noble mépris,
C'est ce rare talent, le grand art de se taire,
Sa fierté même; enfin c'est tout son caractère.

M. DOLBAN.

Comment peux-tu si bien la connoître en un jour?

FLORIMOND.

Mais elle a fait à Brest un assez long séjour.
Quelque temps, il est vrai, je la perdis de vue;
Mais j'en fais en ce lieu la rencontre imprévue;
Et mon cœur, dégagé de cette Léonor,
La trouve ici plus belle et plus aimable encor.

M. DOLBAN.

Elle est riche?

FLORIMOND.

Très riche.

M. DOLBAN.

Et de haute naissance?

FLORIMOND.

Oh! très haute.

M. DOLBAN.

En effet, une telle alliance
Me semble.... Écoute : il faut ne rien faire à demi.
L'ambassadeur de Londre est mon meilleur ami;
Je vais le consulter : et si le témoignage
Qu'il rendra d'Éliante est à son avantage,
Je reviens à l'instant, et demande sa main.

FLORIMOND.

Oui, mon oncle, et plutôt aujourd'hui que demain.

M. DOLBAN.

Tu vas m'attendre?

FLORIMOND.

Non : je vais rendre visite
À mon ami Valmont; mais je reviens bien vite.

M. DOLBAN, *d'un ton sentencieux.*

Je l'avois toujours dit : son cœur se fixera.
Attendons; tôt ou tard son heure arrivera.
Et s'il trouve une femme...

FLORIMOND, *très vivement, et en reconduisant son oncle.*

Allons, elle est trouvée,
Mon cher oncle, et mon heure est enfin arrivée.
(M. Dolban sort.)

SCÈNE XI.

FLORIMOND, *seul.*

En rencontre, aujourd'hui, je suis vraiment heureux.
Pas encor de retour!... Mais quel désert affreux!

Cet hôtel est peuplé de gens peu sédentaires,
Qui, du matin au soir, courent à leurs affaires.
Dans une garnison, sans sortir de chez moi,
J'avois à qui parler... Qu'est-ce que j'aperçoi?
Des livres!... Je n'ai plus besoin de compagnie :
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.
Est-il rien, en effet, de si délicieux?
Cela tient lieu d'amis, souvent cela vaut mieux.
Que je vais m'amuser!...

(Il prend un livre, et regarde sur le dos.)

Ah! ah! c'est *La Bruyère.*

J'en fais beaucoup de cas : lisons un caractère.

(Il lit à l'ouverture du livre.)

« Un homme inégal n'est pas un seul homme; ce sont « plusieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il a de nou- « veaux goûts et de manières différentes. Il est à chaque « moment ce qu'il n'étoit point; et il va être bientôt ce « qu'il n'a jamais été. Il se succède à lui-même [1]. »

Où donc a-t-il trouvé ce caractère-là?
Jeux d'esprit; tout le livre est fait comme cela.
On le vante pourtant. Voyons quelque autre chose :
Aussi-bien je suis las de lire de la prose.
Les vers, tout à la fois, charment l'œil et l'esprit;
Par sa diversité la rime réjouit.
Voyons s'il est ici quelque poëte à lire.

(Il prend un autre livre.)

Boileau!... Bon! celui-là. J'aime fort la satire.

(Il lit de même à l'ouverture du livre.)

« Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
« Il condamne au matin ses sentiments du soir :

---

[1] Chapitre IX. *De l'Homme.*

« Importun à tout autre, à soi-même incommode,
« Il change, à tout moment, d'esprit comme de mode :
« Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc,
« Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc[1]. »

(Il jette le livre sur la table.)

L'insolent ! C'est assez ; et puis, dans un auteur,
La satire, à coup sûr, décèle un mauvais cœur :
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'escrime.
La peste soit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son double son,
M'apporte, à point nommé, le mortel unisson !
Mais d'un autre côté, la prose est insipide...
Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide :
Car enfin, feuilletez tous les livres divers,
Vous trouverez partout de la prose ou des vers.

(Il s'assied, tout accablé.)

Tout à la fois conspire à m'échauffer la bile...
Mais quelle solitude !... Aussi, dans cette ville
Je n'avois qu'un valet pour me désennuyer,
Et je m'avise encor de le congédier !...
Mais j'entends... oui...

SCÈNE XII.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

FLORIMOND, *courant vers Éliante.*

C'est vous, ô ma chère Éliante !
Pardonnez aux transports d'une âme impatiente,
Madame.

---

[1] Satire VIII.

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai? Florimond en ces lieux!
A peine, en ce moment, j'ose en croire mes yeux,
Quoique l'hôte, en montant, m'ait d'abord prévenue.
De grâce, dites-moi quelle affaire imprévue...

FLORIMOND.

Aucune : ou si l'amour doit ainsi se nommer,
Je n'en ai qu'une seule, et c'est de vous aimer.

ÉLIANTE.

Mais, ma demeure, enfin, qui vous a pu l'apprendre?

FLORIMOND.

Eh! madame, mon cœur pouvoit-il s'y méprendre?
Le sort en cet hôtel ne m'eût pas amené,
Qu'avant la fin du jour je l'aurois deviné.

ÉLIANTE.

Avec mes questions, je vais être indiscrète :
Mais, encore une seule, et je suis satisfaite.
Comment avez-vous pu quitter la garnison?

FLORIMOND.

En quittant le service.

ÉLIANTE.

Ah!... pour quelle raison?

FLORIMOND.

Eh mais!... c'est que d'abord le service m'ennuie;
Et puis, je ne veux plus de chaîne qui me lie...
Hors la vôtre : comblez mes souhaits les plus doux;
Je suis tout à l'amour, madame, et tout à vous.
Oui, sous vos seules lois je fais gloire de vivre :
Vous voyagez; partout je suis prêt à vous suivre :
Vous retournez à Londre, et j'en suis citoyen.
Votre pays, madame, est désormais le mien.

ÉLIANTE.

Je ressens tout le prix d'un pareil sacrifice...
Pardon; j'ai cru vous voir très content du service.

FLORIMOND.

Ah! vous étiez à Brest alors, et je m'y plus :
Mais l'ennui règne aux lieux que vous n'habitez plus.

ÉLIANTE.

Et moi, de cet ennui m'avez-vous crue exempte?
Aurois-je été de Brest aussi long-temps absente,
Si l'affaire qui seule ici me fit venir,
Quinze jours, malgré moi, n'eût su m'y retenir.
Ils m'ont paru bien longs! et distraite, isolée,
Au milieu de Paris j'étois comme exilée.

FLORIMOND.

Qu'entends-je! vous m'auriez quelquefois regretté?
Je ne méritois pas cet excès de bonté.

ÉLIANTE.

Mais vous faisiez de même : au moins j'aime à le croire.
Je me disois « Je suis présente à sa mémoire!
« Sans doute il songe à moi comme je songe à lui. »
Cette douce pensée allégeoit mon ennui.

FLORIMOND, *à part.*

Chaque mot qu'elle dit ne sert qu'à me confondre.
(Haut, et avec beaucoup d'embarras.)
Ah! quel monstre, en effet, pourroit ne pas répondre...
A ces doux sentiments?... Oui, madame... en ce jour...
Je jure qu'à jamais le plus tendre retour...

ÉLIANTE.

Eh! que me font, monsieur, tous les serments du monde?
Sur de meilleurs garants ma tendresse se fonde :
J'en crois votre âme franche, exempte de détours,
Qui toujours se peignit en vos moindres discours...

FLORIMOND, *toujours avec embarras.*

C'en est trop... Vous jugez de mon cœur par le vôtre...
Moi, je ne prétends pas être plus franc qu'un autre...
Mais jamais de tromper je ne me fis un jeu,
Madame; et quand ma bouche exprime un tendre aveu,
C'est que j'aime en effet, et de toute mon âme.

ÉLIANTE.

Ah! je vous crois sans peine.

SCÈNE XIII.

FLORIMOND, ÉLIANTE, PADRIGE.

PADRIGE, *une serviette à la main.*

On a servi, madame.

ÉLIANTE, *à Florimond.*

Vous dînez avec moi?

FLORIMOND.

Vous me faites honneur.
Oui, de vous rencontrer puisque j'ai le bonheur,
Je tiens quitte Paris des beautés qu'il rassemble,
Et vous me tenez lieu de tout Paris ensemble.

(Il donne la main à Éliante, et sort avec elle.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE, *seule.*

COMME, depuis tantôt, son front s'est éclairci !
Et comme de sa voix le son s'est adouci !
J'avois cru jusqu'ici son chagrin incurable :
Mais monsieur Florimond est un homme admirable.
Hai... Son valet Crispin me revient fort aussi.
S'il pouvoit deviner que je suis seule ici?
On vient... Ce n'est pas lui.

(Elle veut sortir.)

SCÈNE II.

LISETTE, PADRIGE.

PADRIGE, *la retenant.*

MA belle demoiselle,
Écoutez donc un peu : savez-vous la nouvelle?
Crispin est renvoyé.

LISETTE.

Bon!

PADRIGE.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Eh bien!
Voyez si dans la vie on peut compter sur rien!
Le trait est-il piquant?

PADRIGE.

Rassurez-vous, de grâce;
Crispin saura trouver sans peine une autre place.

LISETTE.

Mais moi, je le trouvois fort bien dans celle-ci.
Et savez-vous pourquoi monsieur le chasse ainsi?

PADRIGE.

Ma foi, non.

LISETTE.

Ce sera pour quelque bagatelle;
Car je répondrois bien que Crispin est fidèle.
Les maîtres, sans mentir, sont étrangement faits!
Ils sont pleins de défauts, et nous veulent parfaits.

PADRIGE.

Vous prenez bien à cœur...

LISETTE, *avec dépit.*

Non, c'est que de la sorte
Je n'aime pas qu'on mette un laquais à la porte.
Il cherchera long-temps un aussi bon valet.

PADRIGE.

Mais je le crois trouvé! je connois un sujet
Qui vaudra le Crispin.

LISETTE.

Allons, je le désire.

PADRIGE.

J'aperçois Florimond.

LISETTE.

Et moi je me retire.
Car je suis en colère, et je m'emporterois.

(Elle sort.)

PADRIGE.

(Seul.)

Adieu donc. Ce Crispin lui cause des regrets :
Mais bon ! son successeur consolera la belle.

SCÈNE III.

PADRIGE, FLORIMOND.

PADRIGE.

MONSIEUR, je viens vous faire une offre.

FLORIMOND.

Ah ! quelle est-elle ?

PADRIGE.

Vous êtes sans laquais, m'a-t-on dit.

FLORIMOND.

Il est vrai.

Je m'en aperçois bien ; et j'ai fait un essai...,
De m'habiller tout seul ; tant mieux ; car mon système
Est qu'on seroit heureux de se servir soi-même.
Cependant, vous venez...?

PADRIGE.

Du[illegible]-je être importun,
Si monsieur désiroit un laquais, j'en sais un...

FLORIMOND.

Importun ? Au contraire, et votre offre m'oblige.
Donnez ; de votre main, mon cher monsieur Padrige,
Je le reçois d'avance.

PADRIGE.

Ah !... j'ai bien votre fait.

FLORIMOND.

Bon.

PADRIGE.

Un garçon docile, intelligent, discret,
Honnête homme, surtout.

FLORIMOND.

Eh! voilà mon affaire.

PADRIGE.

Je le crois. Si pourtant il n'eût pas su vous plaire,
J'en avois un autre.

FLORIMOND.

Ah!... Cet autre, quel est-il?

PADRIGE.

C'est un laquais charmant, du plus joli babil.

FLORIMOND.

Fort bien.

PADRIGE.

De la toilette il connoît les finesses;
Il n'a servi qu'abbés, que petites maîtresses:
Il est élégant, souple, et prompt comme l'éclair.

FLORIMOND.

J'aime mieux celui-ci.

PADRIGE, *à part.*

Courage.

FLORIMOND.

Allez, mon cher.

PADRIGE.

J'aurois pu vous parler d'un autre domestique;
Mais j'ai craint que monsieur n'aimât point la musique.

FLORIMOND.

Si fait. Cet autre donc est un musicien?

PADRIGE.

Oui, fort habile: il est un peu fou...

FLORIMOND.

Ce n'est rien.

PADRIGE.

Sans doute. Comme un maître, il pince la guitare,
Sait jouer de la flûte.

FLORIMOND.

Eh ! c'est un homme rare.

PADRIGE.

Ce n'est pas tout ; il a le plus joli gosier ;
Sa voix aux instruments saura se marier.

FLORIMOND.

Bravo ! voilà mon homme : allons vite, qu'il vienne.

PADRIGE.

Mais êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'il vous convienne ?
Car le dernier toujours est celui qui vous plaît.

FLORIMOND.

Oh ! non, je m'y tiendrai.

PADRIGE, *à part, voyant venir Crispin.*

Diable ! un autre paroît.

SCÈNE IV.

FLORIMOND, PADRIGE, CRISPIN, *en habit de baigneur.*

CRISPIN, *à part, de loin.*

Ferme, Crispin : monsieur te reprendra peut-être.

FLORIMOND.

Qu'est-ce ?

CRISPIN, *avec l'accent gascon.*

C'est moi, monseu.

FLORIMOND.

Que cherchez-vous ?

CRISPIN.

Un maître.

FLORIMOND.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ce garçon-là me plaît. Padrige, laissez-nous.

PADRIGE, *bas, à Crispin.*

Monsieur aime à changer.

CRISPIN, *bas aussi.*

Jé lé sais mieux qué vous.

PADRIGE, *à Florimond.*

Et ce laquais, faut-il...?

FLORIMOND.

Non, ce n'est pas la peine.

PADRIGE, *à part, en s'en allant.*

Tant mieux : il n'auroit pas achevé la semaine.

SCÈNE V.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

On te nomme?

CRISPIN, *toujours avec l'accent gascon.*

La Flur, pour vous servir.

FLORIMOND.

La Fleur!

J'aime ce nom.

CRISPIN.

Monseu mé fait beaucoup d'honneur.

FLORIMOND.

D'où sors-tu donc?

CRISPIN.

De chez un ancien militaire.

FLORIMOND.

Quel homme?

CRISPIN.

Eh mais, il est d'un fort bon caractère:
Parfois un peu bizarre, à ne vous point mentir;
Mais, tout coup vaille, encor je voudrois le servir.

FLORIMOND.

Pourquoi l'as-tu quitté?

CRISPIN.

C'est bien lui qui mé quitte.

FLORIMOND.

Et pour quelle raison?

CRISPIN.

Il né me l'a pas dite,
Monseu.

FLORIMOND.

Ton air, je crois, ne m'est pas inconnu.

CRISPIN.

Mais... Quéque part aussi... je crois vous avoir vu.

FLORIMOND.

Eh mais.

CRISPIN, *à part.*

Nous y voilà.

FLORIMOND.

N'est-ce pas toi?

CRISPIN.

Peut-être.

FLORIMOND.

Mais oui, c'est toi, Crispin.

CRISPIN, *reprenant sa voix naturelle.*

Non pas, mon ancien maître;

FLORIMOND.

Tu ris, mais j'étois fait pour y passer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie!
Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs;
Mille jeux innocents partagent tes loisirs.
Tu vois mourir le jour, et renaître l'aurore;
Ton œil, à chaque pas, voit la nature éclore;
Ta femme est belle, sage, et tes enfants nombreux...
Non, ce n'est plus qu'aux champs que l'on peut être heureux.

CRISPIN.

Au moins, n'espérez pas que Lafleur vous imite:
Le diable étoit plus vieux quand il se fit ermite.
Et puis, vous connoissez le bon monsieur Dolban:
Donnera-t-il les mains à votre nouveau plan,
Lui qui, pour l'autre hymen (car c'est vous qui le dites)
S'occupe, en ce moment, à faire des visites?

FLORIMOND.

Eh! que m'importe? aussi pourquoi se presser tant?
Voyez, ne pouvoit-il différer d'un instant?
Voilà comme est mon oncle; il prend tout à la lettre:
Jamais au lendemain on ne l'a vu remettre.
Et puis il aime fort ces commissions-là,
Négociation, demande, *et cætera;*
Il croit en ce moment conduire une ambassade.
Mais il pourroit venir; et de peur d'incartade,
Je sors, moi... mais on vient, et c'est peut-être lui.

CRISPIN.

C'est madame Éliante.

FLORIMOND.

Autre surcroît d'ennui.

(*Il prête l'oreille.*)

C'est elle-même. Dieu! quel pénible martyre!

Comment l'aborderai-je, et que vais-je lui dire?
(Il rêve un moment.)
Je lui vais dire, moi, la chose comme elle est;
Que je ne l'aime plus, et qu'une autre me plaît:
Je crois qu'il est affreux de tromper une femme.
(A Crispin.)
Laisse-nous.

(Crispin sort.)

SCÈNE VI.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

ÉLIANTE, *en voyant Florimond.*

Ah! monsieur...

FLORIMOND, *avec beaucoup d'embarras.*

Pardon... il faut, madame...
(A part.)
Je ne puis plus long-temps... Mais non. Un tel aveu
Seroit trop dur: il faut le préparer un peu;
(Haut.)
J'y vais songer. Madame... excusez ma conduite...
De tout, dans un moment, vous allez être instruite.
(Il sort très précipitamment.)

SCÈNE VII.

ÉLIANTE *seule.*

Qu'entend-il par ces mots et par ce brusque adieu?
On diroit qu'il a peine à me faire un aveu...
Dieu! si cet embarras, cette fuite si prompte,
D'un fatal abandon cachoit toute la honte?...

Si c'étoit!... on le dit inconstant et léger...
Je n'aurois inspiré qu'un amour passager!
Seroit-il vrai?... Mais quoi, peut-être je m'abuse:
Peut-être, sans sujet, d'avance je l'accuse.
Florimond, après tout, peut bien être distrait...
Que sais-je? il est très vif; et j'ai vraiment regret
D'avoir formé trop vite un soupçon téméraire
Sur un cœur que je crois généreux et sincère.
Attendons jusqu'au bout; ne précipitons rien:
S'il me trahit, hélas! je le saurai trop bien.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

J'ai l'honneur de parler à madame Éliante?

ÉLIANTE.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

Librement à vous je me présente,
Madame.... Mais je suis Dolban, ambassadeur
Deux fois, à Pétersbourg, à Madrid.

ÉLIANTE.

Ah! monsieur,
Votre nom m'est connu.

M. DOLBAN.

J'ai cru que sans scrupule
Je pouvois supprimer tout fade préambule.
Je m'explique en deux mots: Florimond, mon neveu,
Brûle de voir l'hymen couronner son beau feu.
S'il est digne à vos yeux d'une faveur si grande,
J'ose en venir pour lui faire ici la demande.

ÉLIANTE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Je respire : voilà tout son secret. Monsieur,
La demande pour moi n'a rien que de flatteur;
Et d'un début si franc, bien loin d'être surprise,
Je m'en vais y répondre avec même franchise.
Monsieur votre neveu, dès que je le connus,
M'inspira de l'estime.... et s'il faut dire plus,
Il m'inspira bientôt un sentiment plus tendre.
C'est bien assez, je crois, monsieur, vous faire entendre
Quel prix j'attache aux soins qu'il me rend aujourd'hui.

M. DOLBAN.

Que de grâces je dois vous rendre ici pour lui!

ÉLIANTE.

Un peu trop librement peut-être je m'exprime.

M. DOLBAN.

Cela ne fait pour vous qu'augmenter mon estime,
Madame; ce ton-là fut toujours de mon goût.

ÉLIANTE.

En ce cas, permettez que, franche jusqu'au bout,
D'une crainte que j'ai je vous fasse l'arbitre :
Estimable d'ailleurs, et même à plus d'un titre,
Généreux, plein d'honneur.... monsieur votre neveu
Passe pour inconstant.... et je le crains un peu.

M. DOLBAN.

Rassurez-vous, madame : on peut bien à cet âge
Être vif et léger, et même un peu volage :
Mais, fût-il inconstant, c'est un léger défaut,
Dont près de vous, sans doute, il guériroit bientôt.
Car votre ambassadeur, qu'en ce moment je quitte,
M'a peint en peu de mots votre rare mérite...

Pardon..... daignerez-vous me marquer l'heureux jour
Où Florimond verra couronner son amour?

ÉLIANTE.

Monsieur...

M. DOLBAN.

Mais c'est à lui de vous presser lui-même;
Un tel soin le regarde, il est jeune, il vous aime,
Et sur son éloquence on peut se reposer.

ÉLIANTE.

A la vôtre, monsieur, que peut-on refuser?
Mais souffrez qu'à présent chez moi je me retire;
Ce que je vous ai dit, vous pouvez le lui dire.
(M. Dolban la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE IX.

M. DOLBAN, *seul.*

Cette femme est aimable, oui, très aimable... au fond
Je porte, je l'avoue, envie à Florimond.
Allons voir les parents, avertir le notaire;
En un mot, brusquement terminons cette affaire.
L'homme est vif, sémillant, difficile à saisir:
D'échapper, cette fois, qu'il n'ait pas le loisir.

SCÈNE X.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

M. DOLBAN, *de loin, à part.*

Mais le voici, je vais faire un homme bien aise.
(Haut.)
Eh bien! l'ambassadeur connoît fort notre Angloise.

FLORIMOND.

Vraiment?

M. DOLBAN.

Il m'en a fait un éloge complet.
Moi-même je l'ai vue, et la trouve en effet
Telle que tous les deux vous me l'aviez dépeinte.
Je déclare tes feux; elle y répond sans feinte:
Je demande sa main, et sa main est à toi.
Maintenant, Florimond, es-tu content de moi?

FLORIMOND, *avec embarras.*

Mon oncle... assurément... Je ne saurois vous rendre...
Je suis confus des soins que vous voulez bien prendre.

M. DOLBAN.

Mon ami, je les prends avec un vrai plaisir:
Je suis tout délassé, quand j'ai pu réussir.
Je vais disposer tout pour la cérémonie,
Et veux que dans trois jours l'affaire soit finie.

FLORIMOND.

Dans trois jours?

M. DOLBAN.

Oui, mon cher: j'espère, dans trois jours,
Par un heureux hymen couronner tes amours.

FLORIMOND.

Mon oncle... vous allez un peu vite peut-être;
A peine, en vérité, peut-on se reconnoître.

M. DOLBAN.

Comment?.. Tu trouves donc que trois jours sont trop peu?

FLORIMOND.

Je trouve que l'hymen n'est point du tout un jeu,
Et qu'on ne sauroit trop y réfléchir d'avance.

M. DOLBAN.

Toi-même me pressois de faire diligence.

FLORIMOND.

Je suis mortifié de ces démarches vaines...

M. DOLBAN.

Tu pourrois d'un seul mot payer toutes mes peines.
Dis seulement, dis-moi que tu l'épouseras.

FLORIMOND.

Je ne puis, en honneur.

M. DOLBAN.

Tu ne le veux donc pas?

FLORIMOND.

Mais quel acharnement, mon oncle, est donc le vôtre?
Puis-je, aimant une femme, en épouser une autre?

M. DOLBAN.

Comment...?

FLORIMOND.

Oui, pour trancher d'inutiles discours,
J'aime une autre, vous dis-je, et l'aimerai toujours.

M. DOLBAN.

Je ne m'attendois pas à ce trait, je l'avoue :
Aimer une autre! ainsi de son oncle on se joue!
Quoi, pendant que je fais des démarches pour toi,
Tu cours aux pieds d'une autre, et lui promets ta foi!
Mais à mon tour aussi je m'en vais te confondre :
Pour la dernière fois, il s'agit de répondre...
Ne crois pas qu'à ton gré je consente à fléchir.
Je veux bien te donner du temps pour réfléchir.
Florimond, dans une heure il faut me satisfaire,
Ou... tu verras alors ce que je saurai faire.

SCÈNE XI.

FLORIMOND, *seul.*

Eh mais! de ce ton-là je suis un peu surpris.
Que me veut-il enfin? je ne suis point son fils.
On se fait un devoir d'obéir à son père :
On cède avec plaisir aux ordres d'une mère :
Pour les oncles! ma foi, l'on ne dépend pas d'eux.
(Il regarde à sa montre.)
Mais Valmont et sa sœur sont sortis tous les deux.
Qu'ai-je à faire? Voyons : j'aime la vie active.
(Il rêve.)
Ah! bon! Lafleur!... Lafleur! Mais voyez s'il arrive!
On ne sauroit jouir de ce maudit valet.
Lafleur!... Il ne vient plus que quand cela lui plaît.
Il me l'avoit bien dit... Ce coquin-là se forme...
Cela gêne pourtant. Je vais voir... pour la forme,
L'Opéra, les François et les Italiens :
Je ne fais qu'y paroître, et bientôt je reviens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Un si prompt changement a lieu de me surprendre,
Madame, pardonnez... Mais ne pourrois-je apprendre
La cause du chagrin, du trouble où je vous voi?

ÉLIANTE, *une lettre à la main, très émue.*

Je ne veux plus jamais croire à la bonne foi.

LISETTE.

Vous avez lu vingt fois et relu cette lettre
Qu'à l'instant en vos mains l'hôte vient de remettre :
C'est elle qui, sans doute, a causé tout le mal.

ÉLIANTE.

Il est trop vrai, Lisette; et ce courrier fatal
M'apprend de Florimond l'action la plus noire.
A Brest, au premier jour, aurois-tu pu le croire?
Il va se marier, et le contrat est fait.

LISETTE.

Qu'entends-je? Un trait pareil est bien noir en effet.

ÉLIANTE.

Essuya-t-on jamais un plus sensible outrage?
Oui, j'en pleure à la fois et de honte, et de rage.

LISETTE.

Madame, trêve, en grâce, à ce trouble mortel.

ÉLIANTE.

Je ne puis un moment rester en cet hôtel.
Hélas! moi, je croyois que cette impatience...
Eh! qui n'eût, à ma place, eu même confiance?
Qui n'auroit cru de même à cette vive ardeur,
A ces transports brûlants?... Je vantois sa candeur!

LISETTE.

Madame, tout cela me paroît impossible.

ÉLIANTE.

Ce qui porte à mon cœur le coup le plus sensible,
Lisette, ce n'est pas son infidélité;
C'est sa noirceur profonde, oui, c'est sa fausseté.
Il pouvoit m'oublier, il en étoit le maître;
Mais de m'en imposer qui le forçoit?... le traître!
« Non, jamais de tromper je ne me fis un jeu
« (Disoit-il); quand ma bouche exprime un tendre aveu,
« C'est que j'aime en effet. »

LISETTE.

Nous avoir abusées!
Voyez pourtant à quoi nous sommes exposées!
Mais c'est peut-être un bruit que l'on a répandu:
Pourquoi le condamner sans l'avoir entendu?

ÉLIANTE.

Oui, tu m'y fais songer. J'ai tort : hélas! peut-être
C'est sur de faux rapports que je le crus un traître.
Attendons, en effet. Justement le voici :
Laisse-nous : avant peu, j'aurai tout éclairci.

(Lisette sort.)

SCÈNE II.

ÉLIANTE, FLORIMOND.

FLORIMOND, *à part, de loin, en apercevant Éliante.*
Encor!

ÉLIANTE.
Soulagez-moi d'une peine cruelle,
Monsieur.

FLORIMOND.
(À part.)
Qui? moi, madame? Ah! bon dieu! sauroit-elle
Que la sœur de Valmont?...

ÉLIANTE.
A l'instant je reçoi
Un avis, mais auquel je n'ose ajouter foi.

FLORIMOND, *à part.*
Allons, elle sait tout.

ÉLIANTE.
Une action si noire
Est indigne de vous, je ne dois point y croire.
On dit, monsieur...

FLORIMOND.
Eh bien! je la nierois à tort,
Madame; on vous a fait un fidèle rapport.

ÉLIANTE.
Qu'entends-je?

FLORIMOND.
Il est trop vrai. Je confesse à ma honte
Une infidélité si coupable et si prompte.

ÉLIANTE.
Eh quoi! monsieur... j'en crois à peine un tel aveu.
Quoi, vous?... c'est donc ainsi que l'on se fait un jeu?...

FLORIMOND.

Madame, j'avouerai que je suis bien coupable.
Oui, je sens qu'à vos yeux je suis inexcusable;
Aussi je suis bien loin de me justifier.
Un autre, dans ma place, auroit tout su nier:
Un autre eût fait mentir ses yeux et son visage;
Mais je ne fis jamais ce vil apprentissage.
Je suis léger, volage, et j'ai bien des défauts;
Mais du moins je n'ai pas un cœur perfide et faux.

ÉLIANTE.

Ce langage m'étonne, il faut que je le dise.
Il vous sied bien, monsieur, de jouer la franchise,
A vous qui me cachant un indigne secret...!

FLORIMOND.

Ah! si je me suis tû, ce n'étoit qu'à regret.
Vous dûtes voir combien une telle contrainte
Coûtoit à ma franchise, et que la seule crainte
Retenoit mon secret, tout près de m'échapper.
Mais se taire, après tout, ce n'étoit pas tromper.

ÉLIANTE.

Vous soutenez fort bien ce noble caractère.
Comme si vous n'aviez fait ici que vous taire!
De grâce, dites-moi, quel fut votre dessein,
Quand votre oncle pour vous vint demander ma main?
Répondez...

FLORIMOND.

A cela je répondrai, madame,
Que mon oncle ignoroit cette subite flamme.

ÉLIANTE.

Allons, fort bien. Mais vous, monsieur, vous le saviez,
Quand ici même, ici, vous sûtes à mes pieds
Prodiguer les serments d'une amour éternelle.

FLORIMOND.

Moi, madame? depuis ma passion nouvelle,
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

ÉLIANTE.

J'admire un tel sang-froid. Quoi! monsieur, en ce jour,
Plus tendre que jamais, plein d'une ardeur extrême,
Vous n'êtes pas venu me dire, *je vous aime?*

FLORIMOND.

Sans doute, je le dis, madame, j'en convien,
Et quand je le disois, mon cœur le sentoit bien.

ÉLIANTE, *à part.*

O ciel! à sa franchise aurois-je fait injure?
(Haut.)
Expliquons-nous ici, monsieur, je vous conjure.
M'auroit-on abusée en voulant m'informer
Des nœuds que votre main étoit près de former?

FLORIMOND.

Non, madame

ÉLIANTE.

C'est donc vous qui m'avez trompée?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

A présent, me voilà retombée
Dans mon incertitude et mes premiers combats.
Eh quoi! monsieur, tantôt vous ne me trompiez pas?

FLORIMOND.

Non; je suis infidèle, et ne suis point un traître.

ÉLIANTE.

Point traître, dites-vous? Et n'est-ce donc pas l'être,
Que de venir ici m'engager votre foi,
Quand vous êtes, à Brest, près d'épouser?

FLORIMOND.

Qui? moi?
Je n'épouse personne à Brest, je vous le jure.

ÉLIANTE.

Monsieur, c'est trop long-temps soutenir l'imposture.
Il n'est pas vrai qu'à Brest vous êtes sur le point
D'épouser Léonor?....

FLORIMOND.

Je ne l'épouse point.

ÉLIANTE.

C'en est trop.

FLORIMOND.

Jusqu'au bout, écoutez-moi, de grâce;
Il s'en est peu fallu que je ne l'épousasse.
Pardonnez... envers vous je ressens tous mes torts;
Mais enfin, revenu de mes premiers transports,
J'ai couru jusqu'ici pour fuir ce mariage.
Je vous ai fait tantôt honneur de ce voyage,
Et je n'ai qu'en cela blessé la vérité :
Encore pour le faire il m'en a bien coûté.
Mais tout le reste est vrai : mon ardeur se réveille,
Dès qu'ici votre nom vient frapper mon oreille;
Et c'est de bonne foi, madame, qu'en ce jour
Je jurois à vos pieds un éternel amour.

ÉLIANTE.

(*A part.*)
Ah! je respire... Et moi, trop prompte, je l'accable!...
(*Haut.*)
Ainsi de fausseté vous n'étiez point coupable?

FLORIMOND.

Madame, sans cela, je le suis bien assez.

ÉLIANTE.

Ne parlons plus de torts ; ils sont tous effacés.

FLORIMOND.

Tantôt à ce pardon j'aurois osé prétendre,
Mais...

ÉLIANTE.

Eh bien ?

FLORIMOND.

Maintenant...

ÉLIANTE.

Je ne puis vous entendre.
Expliquez-vous.

FLORIMOND.

Hélas ! si je m'explique mieux,
Madame, je m'en vais vous paroître odieux.

ÉLIANTE.

Votre aveu, me dût-il porter un coup bien rude,
Je le préfère encore à cette incertitude.
Parlez, monsieur, parlez.

FLORIMOND.

Eh bien ! puisqu'il le faut,
C'est qu'...en vous attendant chez mon ami... tantôt...
J'ai trouvé... Mais pourquoi vous perdois-je de vue ?
D'une charmante sœur la visite imprévue...
Je ne saurois poursuivre, embarrassé, confus...

ÉLIANTE.

J'entends ; épargnez-moi ces discours superflus.

FLORIMOND.

Un tel aveu, sans doute, a droit de vous déplaire.

ÉLIANTE.

Il ne mérite pas seulement ma colère ;
Adieu.

SCÈNE III.

FLORIMOND, *seul*.

Je m'attendois à ce parfait dédain...
Il ne lui sied pas mal, et ce dépit soudain
Donne un air plus piquant à toute sa personne,
Elle paroît très fière... et même je soupçonne...
Ah! la sœur de Valmont vaut encor mieux pourtant:
Peut-on, quand on la voit, n'être pas inconstant?
(Il voit M. Dolban.)
Allons la voir. Mon oncle! oh! qu'il m'impatiente!

SCÈNE IV.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

L'heure est passée : eh bien! sur l'hymen d'Éliante
As-tu changé d'avis?

FLORIMOND, *fièrement*.

Je n'en change jamais.

M. DOLBAN.

Tu ne l'épouses point?

FLORIMOND.

Non, je vous le promets.

M. DOLBAN.

Pour la troisième fois, pesez votre réponse :
Renoncez-vous enfin à sa main?

FLORIMOND.

J'y renonce.

M. DOLBAN.

C'est votre dernier mot?

FLORIMOND.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

En ce cas,
Je vais prendre un parti que tu ne prévois pas.
Je n'ai que cinquante ans, je suis libre, je l'aime;
Je me propose, moi.

FLORIMOND.

Vous, mon oncle?

M. DOLBAN.

Moi-même.
Sottement, pour toi seul, j'étois resté garçon :
J'étois trop bon, vraiment.

FLORIMOND, *reprenant un air détaché.*

Oui, vous avez raison,
Mon oncle; dans la vie, il faut se satisfaire.

M. DOLBAN.

Elle aura tout mon bien, je n'en fais point mystère.

FLORIMOND.

Chacun peut, à son gré, disposer de son bien.
Tout le vôtre est à vous, et je n'y prétends rien.

M. DOLBAN.

Nous verrons si toujours cela te fera rire.
Je n'ose encor la voir, mais je lui vais écrire.

(*Il veut sortir.*)

FLORIMOND.

Ne sortez point; ici vous avez ce qu'il faut :
La lettre et la réponse arriveront plus tôt.
De grâce, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise.
(*Pendant que son oncle écrit, il se parle à lui-même.*)
Qu'il se hâte, morbleu! d'épouser son Angloise,

Et me laisse en repos. Les moments sont si chers!
Voilà, je gage, au moins deux heures que je perds.
Je brûle de revoir la beauté que j'adore;
Car je l'ai vue à peine, et ne sais pas encore
Comment elle se nomme; en un mot, je ne sais
Rien, sinon que je l'aime, et qu'elle a mille attraits.

(Il se retourne vers son oncle et le regarde.)

(Haut.)

Il prend la chose au vif. En ce tendre langage,
Vous n'aviez pas écrit depuis long-temps, je gage?

M. DOLBAN, *pliant sa lettre.*

Pas tant que toi.

FLORIMOND.

Je crois que vous me peignez mal.
Il faut se défier toujours de son rival.

M. DOLBAN.

C'est fait.

FLORIMOND, *appelant.*

Crispin!... Lafleur!

SCÈNE V.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur.

FLORIMOND.

Prends cette lettre;
A madame Éliante, allons, cours la remettre.

CRISPIN.

J'y vais, monsieur.

M. DOLBAN.

Reviens, et je t'attends ici.
(Crispin entre chez Éliante.)

SCÈNE VI.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Mon oncle jusqu'au bout soutiendra le défi.

M. DOLBAN.

Oh ! ne crois pas que moi sitôt je me démente :
Trop heureux d'obtenir une femme charmante,
De joindre à ce bonheur le plaisir, non moins doux,
De punir un ingrat, un...

FLORIMOND.

Calmez ce courroux.
On n'a plus rien à dire, alors que l'on se venge.
Bien loin de m'en vouloir, parce qu'ici je change,
Sachez-m'en gré plutôt ; et convenez enfin,
Que c'est à mon refus que vous devez sa main.

M. DOLBAN.

Ha!... Tel qui feint de rire, enrage au fond de l'âme.

FLORIMOND.

Certes, ce n'est pas moi, je n'aime plus la dame,
Vous l'adorez ; eh bien ! tout s'arrange ici-bas :
Vous l'épousez, et moi, je ne l'épouse pas.

SCÈNE VII.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN *une lettre à la main.*

FLORIMOND, *à Crispin.*

DÉJA?

CRISPIN.

Comme j'entrois, madame alloit écrire.
(A M. Dolban, en lui remettant la lettre.)
Puis vous n'en aurez pas, je crois, beaucoup à lire.

(*À Florimond.*)

Eh mais, je ne sais pas ce que madame avoit :
Je l'observois, monsieur, pendant qu'elle écrivoit...

FLORIMOND.

Sors.

SCÈNE VIII.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND, *à M. Dolban, qui lit.*

Eh bien? quoi! l'effet trompe-t-il votre attente?
Elle ne veut pas même, hélas! être ma tante.

M. DOLBAN.

Apprenez à quel point vous êtes odieux;
Le seul nom de votre oncle est un tort à ses yeux.
Mariez-vous ou non, il ne m'importe guères:
Je ne me mêle plus de toutes vos affaires.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FLORIMOND, *seul.*

Tant mieux. Voyez un peu quel bruit ces oncles font!

SCÈNE X.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND, *à Crispin, qui lui remet une lettre.*

Ah! ah! de quelle part?

CRISPIN.

De chez monsieur Valmont.

FLORIMOND.

Donne, mon cher Lafleur. Ouvrons vite : sans doute,
Il me marque le jour où l'on se met en route.
Attends.

(Il lit tout haut.)

« Pardon, mon cher ami, si je ne vais pas te rendre ta « visite. Je ne le puis aujourd'hui, ayant une affaire « pressée à terminer avant mon départ. Car, toutes ré- « flexions faites, nous partons demain matin, si tu le veux « bien. Aie soin de te tenir tout prêt...

Je le serai. Lafleur, va promptement
Préparer tout : allons, ne perds pas un moment.

CRISPIN.

Tout sera prêt, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FLORIMOND, *seul.*

Oh ! la bonne nouvelle !
A demain, c'est demain que je pars avec elle.
Poursuivons.

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle pa- « roît t'estimer beaucoup...

De nouveau lisons ces mots charmants :

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle pa- « roît t'estimer beaucoup...

Ah ! j'espère inspirer de plus doux sentiments.

« J'ai même voulu te ménager un plaisir de plus, et j'ai « engagé son mari à nous accompagner...

Son mari!.. que dit-il?.. sa sœur est mariée?
Par nul engagement je ne la crus liée...
Relisons.

« Et j'ai engagé son mari à nous accompagner : c'est un « homme charmant... »

Mon malheur n'est que trop assuré.
D'un chimérique espoir je me suis donc leurré?
(Il tombe accablé sur son fauteuil, et reste quelque temps ainsi.)
Je suis bien malheureux! il n'étoit qu'une femme
Que je pusse chérir... là.. de toute mon âme :
Elle seule, en dépit de tous mes préjugés,
M'eût fait aimer l'hymen. Eh bien! morbleu! jugez
Si jamais infortune approcha de la mienne?
D'un mois peut-être il faut qu'un autre me prévienne.

SCÈNE XII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

MONSIEUR, combien faut-il que je mette d'habits?

FLORIMOND.

Aucun. Je ne pars plus.

CRISPIN.

Quoi?

FLORIMOND.

J'ai changé d'avis :
Je reste.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous n'êtes point malade?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN, *à part.*

C'est, je gage, encore ici quelque boutade.
(Haut.)
Comment, vous n'allez point visiter ce château?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN.

C'est pourtant dommage : on dit qu'il est si beau.

FLORIMOND.

Quelque château bien vieux, avec un parc bien triste :
Veux-tu que j'aille là m'établir botaniste,
Et goûter le plaisir unique et sans pareil
D'assister, chaque jour, au lever du soleil?

CRISPIN.

Vous faisiez cependant une belle peinture
Des touchantes beautés de la simple nature.

FLORIMOND.

Qui, moi?

CRISPIN.

Je m'en souviens. De plus, contre Paris,
Dieu sait comme tantôt vous jetiez les hauts cris!
Si vous fuyez la ville, et craignez la campagne,
Où faut-il donc, monsieur, que je vous accompagne?

FLORIMOND.

Je ne demande pas ton sentiment, bavard.

CRISPIN.

Mais il faut bien pourtant demeurer quelque part.

FLORIMOND.

Que t'importe?

CRISPIN.

Du moins, nous souperons?

FLORIMOND.

Paix, je pense;
Il me vient un projet d'une grande importance,
Et qui me rit.

CRISPIN.

Quoi donc?

FLORIMOND.

Je me fais voyageur.

CRISPIN.

Superbe état pour vous, mon cher maître!

FLORIMOND.

Ah! Lafleur,
Quel plaisir, quel délice en voyageant l'on goûte!
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route.
Chaque pas vous présente un spectacle inconnu.
On ne revoit jamais ce qu'on a déja vu.
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne;
Le matin c'est la ville, et le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part:
Un lieu vous plaît, on reste; il vous déplaît, on part.

CRISPIN.

Et l'amour?

FLORIMOND.

Plus d'amour, plus de brûlantes flammes.

CRISPIN.

Quoi, tout de bon, monsieur, vous renoncez aux femmes?

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçois, quand mon cœur enchanté
Adoroit constamment une seule beauté;
Quand mes yeux, éblouis par un charme funeste,
Fixés sur une seule, oublioient tout le reste:

Car je faisois alors injure au sexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc, je restitue aux belles
Un cœur qui trop long-temps fut aveugle pour elles.
Entr'elles, désormais, je vais le partager,
Le donner, le reprendre, et jamais l'engager.
J'offensois cent beautés, quand je n'en aimois qu'une :
J'en veux adorer mille, et n'en aimer aucune....
Quel jour est-ce ?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon. Jour de bal; j'y cours.
C'est là le rendez-vous des jeux et des amours :
C'est là que je vais voir, parés de tous leurs charmes,
Tant d'objets enchanteurs, de beautés sous les armes.
Je ne pouvois choisir plus belle occasion,
Pour faire au sexe entier ma réparation.

FIN DE L'INCONSTANT.

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT,

COMÉDIE,

PAR COLLIN D'HARLEVIILLE,

Représentée, pour la première fois, le 22 février 1788.

Tâchons de l'empêcher. Observons... Cependant
Le mariage peut se faire en attendant.
Comment le retarder? Il faudra que j'y songe :
Un prétexte... ma sœur... bon! le premier mensonge
Suffira...

SCÈNE II.

MADAME DE ROSELLE, ROSE.

MADAME DE ROSELLE.

Bonjour, Rose. Où portez-vous vos pas?

ROSE.

Ah! madame, pardon; je ne vous voyois pas.
J'ai poussé jusqu'au bout de la grande avenue;
Et puis, sans y songer, je suis ici venue.
Je vais...

(Elle veut se retirer.)

MADAME DE ROSELLE.

Vous me fuyez? causons.

ROSE.

Avec plaisir :
Car, moi, j'aime à causer; d'ailleurs, j'ai du loisir :
Mademoiselle écrit.

MADAME DE ROSELLE.

Elle est déja levée?

ROSE.

Bon! jamais le soleil au lit ne l'a trouvée :
Elle n'en dort pas mieux.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a donc mal dormi?

ROSE.

Très-mal : je l'entendois; elle a pleuré, gémi.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a du chagrin?

ROSE, *soupirant*.

Oui.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante aussi la gronde!...

ROSE.

Elle est grondée ainsi depuis qu'elle est au monde.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, ma tante souvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien:
Pour sa fille surtout sa tendresse est extrême.

MADAME DE ROSELLE.

Elle aime aussi mon oncle, et le gronde de même.

ROSE.

Tenez, je sais fort bien la cause de son mal:
C'est qu'elle n'aime point monsieur de Morinval;
Car, lorsqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme...

MADAME DE ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord; mais boudeur et chagrin:
On ne lui voit jamais un air ouvert, serein.
Pour moi, son seul aspect m'inspire la tristesse:
Il se peint tout en noir, excepté ma maîtresse;
Et puis, il n'est point jeune, et ma maîtresse l'est.

MADAME DE ROSELLE.

Il n'est pas vieux non plus.

ROSE.

Ah! pardon, s'il vous plaît.

Il a bien cinquante ans, elle n'en a que seize :
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaise?
Pour moi, je ne sais pas quand je me marierai ;
Mais je répondrois bien que je n'épouserai
Qu'un jeune homme : du moins, quand on est du même âge,
On fait jusques au bout ensemble le voyage.

MADAME DE ROSELLE.

Monsieur Belfort paroît aimable?

ROSE.

Oh ! oui.

MADAME DE ROSELLE.

Sait-on,
Dites-moi, ce que c'est que ce jeune homme?

ROSE.

Non.
Car monsieur l'a reçu sur sa seule figure.

MADAME DE ROSELLE.

Par quel hasard?

ROSE.

Un soir, la nuit étoit obscure,
Un jeune homme demande un asile : on l'admet...
C'étoit monsieur Belfort. Il entre ; l'on soupoit :
On l'invite. Il paroît spirituel, honnête.
Le lendemain, il veut repartir ; on l'arrête :
Il pleuvoit. Cependant comme il pleuvoit toujours,
Monsieur, qui le retint ainsi pendant huit jours,
Goûtoit de plus en plus son ton, son caractère.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas besoin de secrétaire,
En cette qualité monsieur l'a retenu.

MADAME DE ROSELLE.

Bon ! et depuis ce temps n'est-il pas mieux connu?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont assez fait connoître.

MADAME DE ROSELLE.

Il a plus d'un emploi, car il tient lieu de maître
A ma cousine.

ROSE.

Eh! oui : comme il parloit un soir
D'anglois, mademoiselle a voulu le savoir.
« Donnez-en des leçons, » dit monsieur : il en donne.

MADAME DE ROSELLE.

Avec succès, dit-on?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame; elle savoit sa grammaire en huit jours.

MADAME DE ROSELLE.

En huit jours! Êtes-vous toujours là?

ROSE.

Moi? toujours.

MADAME DE ROSELLE.

Belfort paroît donner ces leçons avec zèle.

ROSE.

Tout-à-fait; il chérit beaucoup mademoiselle.

MADAME DE ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas?

ROSE.

Oh! beaucoup : en effet, qui ne l'aimeroit pas?
Mademoiselle et moi, même esprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'estime.
Si vous saviez combien il est honnête, doux!...

MADAME DE ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triste et rêveur de ma jeune cousine?

ROSE.

Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine.
On lit dans ses regards une tendre pitié :
Un frère pour sa sœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte,
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit ; c'est monsieur.

SCÈNE III.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! ma nièce, c'est toi.
La rencontre vraiment est heureuse.

MADAME DE ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie.

M. DE PLINVILLE.

Pour en avoir, madame, il suffit qu'on vous voie.
(*A Rose.*)
Bonjour, Rose.

ROSE.

Monsieur...

M. DE PLINVILLE.

Mais comme elle embellit !
Du matin jusqu'au soir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monsieur me dit toujours quelque chose d'honnête.

M. DE PLINVILLE.

Nous aurons du plaisir, j'espère, à notre fête.
J'ai dans l'idée ;... oh ! oui : j'ai fait, ma chère enfant,
Un rêve !... car je suis heureux, même en dormant.

MADAME DE ROSELLE.

Oh! je le crois.

ROSE.

Monsieur, contez-nous donc, de grâce...

M. DE PLINVILLE.

Il n'en reste au réveil qu'une légère trace,
Et j'aurois maintenant peine à le ressaisir :
Je me souviens du moins qu'il m'a fait grand plaisir,
Et cela me suffit; car, lorsque je me lève,
Je suis heureux encor, mais ce n'est plus en rêve.

MADAME DE ROSELLE.

Vous rêvez bien encor, mais c'est tout éveillé.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai : que de fois je me suis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!
Là, seul, dans une vague et douce rêverie,
Je suis... ce que je veux, grand roi, simple berger...
Que sais-je, moi? Quelqu'un vient-il me déranger?
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

MADAME DE ROSELLE.

Le sort d'un roi n'est pas plus heureux que le vôtre.
Je suis contente aussi : pour la première fois
J'ai vu l'aurore.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. DE PLINVILLE.

En effet, on n'est pas plus matinal que Rose.

MADAME DE ROSELLE.

Savez-vous que l'aurore est une belle chose?

M. DE PLINVILLE.

Oh ! oui, surtout ici, surtout au mois de mai.
C'est bien le plus beau mois de l'année.

MADAME DE ROSELLE.

Il est vrai.

ROSE.

C'est un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime.
Mais en janvier, monsieur, vous disiez tout de même.

M. DE PLINVILLE.

J'avouerai, mon enfant, que toutes les saisons
Me plaisent tour à tour, par diverses raisons :
Janvier a ses beautés, et la neige est superbe.

MADAME DE ROSELLE.

Il est plus doux pourtant de voir renaître l'herbe,
Et les fleurs...

M. DE PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On respire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée?
Que nous allons avoir une belle journée !
Il semble, en vérité, que le ciel prenne soin
D'envoyer du beau temps lorsque j'en ai besoin.

MADAME DE ROSELLE.

Tout exprès !

M. DE PLINVILLE.

Pouvions-nous enfin, pour notre pêche,
Choisir une journée et plus douce et plus fraîche?

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! non. J'aime beaucoup à voyager sur l'eau.

M. DE PLINVILLE.

Oui? tant mieux !... Tu verras le plus joli bateau !

ROSE.

Ah ! charmant.

M. DE PLINVILLE, *à Rose.*

Angélique est sans doute habillée?

ROSE.

Pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! du moins est-elle réveillée?

ROSE.

Oh ! oui, monsieur : je vais l'habiller à l'instant.
Ne partez pas sans nous.

M. DE PLINVILLE.

Non, non ; l'on vous attend.
Hâtez-vous.

ROSE, *en s'en allant.*

Je voudrois être déja partie.
Une pêche ! un bateau !... la charmante partie !

SCÈNE IV.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE *la suit des yeux.*

Heureux âge ! à seize ans, on n'a point de souci ;
Tout plaît.

MADAME DE ROSELLE.

Mais ma cousine est pourtant jeune aussi.
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine?

M. DE PLINVILLE.

Quoi ! le chagrin, dis-tu? Seroit-elle chagrine?

MADAME DE ROSELLE.

Vous ne remarquez pas?

M. DE PLINVILLE.

Non.

MADAME DE ROSELLE.

Pourtant, on voit bien
Qu'elle rêve...

M. DE PLINVILLE.

En effet. Mais, bon! cela n'est rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, sans doute;
Et puis, elle est modeste : on sait ce qu'il en coûte...
Mais dès que Morinval aura reçu sa main,
Tu verras : je voudrois que ce fût dès demain.

MADAME DE ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. DE PLINVILLE.

Et pourquoi?

MADAME DE ROSELLE.

De ma sœur je reçois une lettre;
A la noce, dit-elle, elle veut se trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'est-elle pas venue?

MADAME DE ROSELLE.

Elle hésitoit toujours : sa lenteur est connue.
Moi je l'ai devancée.

M. DE PLINVILLE.

A ravir.

MADAME DE ROSELLE.

Ce délai
N'est rien : qu'est-ce, après tout, que huit jours?

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai.

Trop heureux de revoir madame de Mirbelle !
Nous allons tous les deux disputer de plus belle.
Je la connois ; aussi je vais me préparer.

MADAME DE ROSELLE, *à part.*

Cela nous donnera le temps de respirer.

M. DE PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais, on vient.

MADAME DE ROSELLE.

Comment donc, ma tante est déja prête?

M. DE PLINVILLE.

Oh ! ma femme est toujours exacte aux rendez-vous.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE *l'embrasse.*

Bonjour, ma chère amie.

MADAME DE PLINVILLE.

Ah ! ah ! monsieur, c'est vous?
Bonjour, ma nièce. Non, je crois que de la vie,
Maîtresse de maison ne fut plus mal servie.
En voilà déja trois qu'il m'a fallu gronder.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme est vigilante ; elle sait commander.

MADAME DE PLINVILLE.

J'en ai besoin, monsieur, car vous n'y songez guère.

M. DE PLINVILLE.

Puisque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

MADAME DE PLINVILLE.

Il faut bien faire tout, si vous ne faites rien.

M. DE PLINVILLE.

Bonne réplique! Allons, point de souci.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien!

Et vous croyez, monsieur, qu'avec ce beau système,
Les choses vont ici se faire d'elles-même.

M. DE PLINVILLE.

Il me semble pourtant qu'elles ne vont pas mal!
Nous rirons ce matin, Dieu sait! Si Morinval
Et ma fille venoient, on se mettroit en route.

MADAME DE PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. DE PLINVILLE.

On ne part pas?

MADAME DE PLINVILLE.

Sans doute.

La partie est remise.

MADAME DE ROSELLE.

Est remise!... Comment?...

Vous riez?

MADAME DE PLINVILLE.

Oui; je suis en belle humeur, vraiment!

M. DE PLINVILLE.

Mais encor, dites-moi quelle raison soudaine?...

MADAME DE PLINVILLE.

Cette raison, monsieur, c'est que j'ai la migraine.

MADAME DE ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal à propos.

MADAME DE PLINVILLE, *à madame Roselle.*

Aussi, dès le matin il trouble mon repos:
Il fait un bruit!...

M. DE PLINVILLE.

Qui? moi?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE *accourt.*

Monsieur, mademoiselle
Va venir à l'instant.

MADAME DE PLINVILLE.

On n'a pas besoin d'elle.

ROSE.

Comment?...

MADAME DE ROSELLE.

On ne part point.

ROSE.

Et le joli bateau?
Où déjeunera-t-on, en ce cas?

MADAME DE PLINVILLE.

Au château.
(A madame de Roselle.)
Venez-vous? il s'agit d'une affaire importante :
Je reçois de Paris des étoffes...

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante...,
Vous avez plus de goût...

MADAME DE PLINVILLE.

Le mien est peu commun;
D'accord; mais deux avis valent toujours mieux qu'un.
Ma fille là-dessus est d'une insouciance!...
Je suis prête vingt fois à perdre patience.

M. DE PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

MADAME DE ROSELLE.

Il me semble, entre nous,
Qu'au fond l'essentiel est le choix d'un époux.

MADAME DE PLINVILLE.

J'en conviens : mais ce choix est une affaire faite;
Et de ce côté-là ma fille est satisfaite.
Venez donc.

M. DE PLINVILLE.

Un moment.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh! oui, pour babiller
Restez ici, monsieur; nous allons travailler.

MADAME DE ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

(*En riant.*) (*A Rose.*)
AH! la flotte! il est gai. Te voilà toute sotte!

ROSE.

J'en pleureroia.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a de fâcheux instants...
Heureusement cela ne dure pas long-temps.

ROSE.

Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde;
Mais c'est la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près, pourquoi ne part-on pas, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a la migraine; et l'on n'est pas d'humeur,
Quand on souffre... D'ailleurs le temps, je crois, se brouille.
Regarde.

ROSE.

Vous riez si bien, lorsqu'on se mouille!
L'autre jour encore...

M. DE PLINVILLE.

Oui; mais un temps pluvieux
Nuiroit à ma santé.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me semble, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille;
Je me sens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai... vous avez été bien malade.

M. DE PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez?

M. DE PLINVILLE.

Non; mais, vois-tu, chère Rose,
D'honneur! je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étois dans un profond et morne accablement,
Mais qui ne me faisoit souffrir aucunement.

ROSE.

Ah! ah!

M. DE PLINVILLE.

Notre machine alors est engourdie,
Et c'est un vrai sommeil que cette maladie.
Mais, en revanche aussi, que le réveil est doux !
Nous renaissons alors, et le monde avec nous.
Vous vivez par instinct ; moi je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste ;
Et ma foiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé :
La santé peut paroître, à la longue, un peu fade ;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrois qu'à ton tour tu pusses l'être aussi,
Et tu verrois toi-même...

ROSE.

Ah ! monsieur, grand merci :
Tomber malade, moi !

M. DE PLINVILLE.

Ce seroit bien dommage.

ROSE.

Et puis si je mourois ?...

M. DE PLINVILLE.

Bon ! meurt-on à ton âge ?
Tu me vois !...

ROSE.

Vous vivez, nous sommes tous contents :
Mais, monsieur, je m'arrête en ce lieu trop long-temps.
Je m'en vais, de ce pas, trouver mademoiselle :
Car le moins que je puis, je me sépare d'elle.

M. DE PLINVILLE.

C'est bien fait.

(Rose sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE PLINVILLE, *seul.*

CETTE Rose est une aimable enfant.
Elle aime sa maîtresse, oh ! mais si tendrement !
Dès sa première enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendroit plutôt pour une sœur chérie.
Eh bien ! pour un peu d'or, voyez quelle douceur !
A ma fille je donne une amie, une sœur :
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette Providence,
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent :
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent ;
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

SCÈNE IX.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD.

BIEN arrangé pour vous ; mais moi j'en ai souffert.
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert ?

M. DE PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paye.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aye
De quoi payer ?

M. DE PLINVILLE.

Eh ! mais, pouvions-nous être tous
Riches ?

PICARD.

Je pouvois, moi, l'être aussi-bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas, enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrois, en ce cas,
Être fait au service.

PICARD.

Eh! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte;
Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi je suis valet:
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh!...

M. DE PLINVILLE.

L'on te considère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.

PICARD.

Et je sers tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Eh! cela n'y fait rien:
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule?

PICARD.

On vous vole à l'envi;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi?

M. DE PLINVILLE, *riant.*

En vérité?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde;
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne savois pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battroit enfin; vous diriez, *grand merci.*

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire?

PICARD, *en s'en allant.*

Oui, je suis fort plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire?

PICARD, *enroué à force de s'être échauffé.*

Eh! je sors.

M. DE PLINVILLE.

Où vas-tu?

PICARD.

Du matin jusqu'au soir,
Ne faut-il pas courir? je ne saurois m'asseoir:
Madame, à tous moments, m'envoie à ce village;
Et... pour je ne sais quoi: dès le matin, j'enrage.

M. DE PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos!
Va, mon ami! pour eux, ils restent en repos.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE, *seul.*

Picard est un peu brusque, il faut que j'en convienne.
Chacun a son humeur, après tout : c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur.
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.
Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre ;
Et cependant au mot si je voulois le prendre,
Je l'attraperois bien : car, j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri de toute ma maison.

(Il s'arrête un moment, comme pour se recueillir.

Quand j'y songe, je suis bien heureux ! je suis homme
Européen, François, Tourangeau, gentilhomme :
Je pouvois naître Turc, Limousin, paysan.
Je ne suis magistrat, guerrier ni courtisan ;
Non : mais je suis seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville est le plus beau du monde.
Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un père : il n'est autour de moi
Pas un seul pauvre, oh ! non ; mes voisins me chérissent
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur ;
Trop ni trop peu d'esprit, et surtout un bon cœur.
Je suis heureux époux, et père de famille.
Je n'ai point de garçons : mais aussi quelle fille !
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés.
Je te rends grâce, ô ciel ! tous mes vœux sont comblés.

SCÈNE XI.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mon ami.

M. DE MORINVAL.

Bonjour, je vous salue.

M. DE PLINVILLE.

Vous venez à propos : je passois en revue
Tous mes sujets de joie...

M. DE MORINVAL.

Et moi, tous mes chagrins.

M. DE PLINVILLE.

Je songeois comme ici mes jours sont purs, sereins.

M. DE MORINVAL.

Que ne puis-je me croire heureux comme vous faites!

M. DE PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL.

Heureux, moi? sans sujet mes parents m'ont haï;
Par des gens que j'aimois, je me suis vu trahi.

M. DE PLINVILLE.

Oubliez-les; songez à l'ami qui vous reste.

M. DE MORINVAL.

Puis-je oublier encor cet accident funeste,
Qui me priva d'un frère, hélas! que j'adorois?

M. DE PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL.

Puis, quatre mois après,
Je devins veuf. Dès-lors isolé, sans famille...

M. DE PLINVILLE.

Vous lui plaisez;
Vous avez son estime : eh bien ! vous l'épousez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille,
Et nous ne ferons plus qu'une seule famille.
Déja depuis long-temps nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis.
Vous me grondez toujours, et toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naissance, bien, santé :
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaîté;
Mais c'est un beau secret que vous allez apprendre :
On doit devenir gai, quand on devient mon gendre.
(Il prend Morinval sous le bras, et sort avec lui.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. BELFORT, *seul.*

QUE mon sort est cruel ! Que de maux j'ai soufferts !
L'avenir m'en prépare encor de plus amers.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.
Ah ! je devrois quitter ce dangereux asile ;
Je le veux, et pourtant j'y reste malgré moi.
(Il rêve.)

SCÈNE II.

MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT [1].

MADAME DE ROSELLE, *de loin, à part.*
IL doit être en ces lieux. Oui, c'est lui que je voi ;
Profitons du moment. Avec un peu d'adresse,
De ses secrets bientôt je me rendrai maîtresse.
A son âge on est franc, facile à pénétrer.
(Haut, à Belfort.)
Ah ! je n'espérois pas ici vous rencontrer,
Monsieur Belfort.

M. BELFORT.
Madame !...

MADAME DE ROSELLE.
Excusez, je vous prie ;
Je trouble quelque douce et tendre rêverie.

---

[1] Cette scène est de mon ami Andrieux. (*Note de l'auteur.*)

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup, en daignant la troubler.

MADAME DE ROSELLE.

Moi je serai fort aise aussi de vous parler.
Soyez persuadé qu'à vous je m'intéresse :
Je vous crois l'âme honnête et pleine de noblesse.
Vous avez de l'esprit.

M. BELFORT.

Ah ! madame.

MADAME DE ROSELLE.

Je veux
Que nous fassions ici connoissance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel discours et me flatte et m'oblige.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, je veux tout-à-fait vous connoître, vous dis-je.
Vous pouvez me parler sans nul déguisement.
Que faites-vous ici? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi? j'y suis secrétaire, et fort content de l'être.

MADAME DE ROSELLE.

Voilà tout?

M. BELFORT.

Voilà tout.

MADAME DE ROSELLE.

Vous êtes bien le maître
De ne pas m'avouer, monsieur, tous vos secrets :
Mais, tenez, je les sais, ou du moins à peu près.

M. BELFORT.

Que savez-vous?

MADAME DE ROSELLE.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être secrétaire.

M. BELFORT.

Sur quoi le jugez-vous?

MADAME DE ROSELLE.

C'est que j'ai de bons yeux,
Le talent d'observer, et l'esprit curieux.
Un geste, un seul regard en dit plus qu'on ne pense.
Et puis, quelqu'un peut-être a votre confidence :
On auroit pu savoir par des gens bien instruits...

M. BELFORT.

Oh! non : je réponds bien qu'on ignore où je suis.
Mon père, dans le monde, est le seul qui le sache.

MADAME DE ROSELLE.

Oui? j'avois donc raison. Ici monsieur se cache :
Vous allez admirer ma pénétration.
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. BELFORT.

Qui peut vous avoir dit?... quelle surprise extrême!

MADAME DE ROSELLE.

Faut-il vous raconter votre histoire à vous-même?
Votre nom de Belfort est un nom supposé.

M. BELFORT.

Vous le savez?

MADAME DE ROSELLE.

Ici, vous êtes déguisé.

M. BELFORT.

Déguisé? point du tout.

MADAME DE ROSELLE.

Par quelle fantaisie
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie?

M. BELFORT.

Mais, par nécessité.

MADAME DE ROSELLE.

Vous plaisantez, comment?
Votre père a du bien?

M. BELFORT.

Oh! non, certainement.
Il en avoit jadis; mais un revers funeste...

MADAME DE ROSELLE.

Allons : dispensez-moi de vous conter le reste.
Vous voyez que je sais votre histoire assez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous savez très peu de chose, ou rien.

MADAME DE ROSELLE.

Oui-dà! vous me piquez. Eh bien! voulez-vous faire
Entre nous un accòrd qui ne peut vous déplaire?
Je vais vous dire encor quelque chose en secret.
Si je me trompe, à vous permis d'être discret.
Vous ne m'avouerez rien. Mais si, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure;
Alors, promettez-moi de ne me rien cacher.
Il faut y consentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien! j'en cours le risque, et j'y consens, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Voici donc mon secret : c'est qu'au fond de votre âme
Vous aimez ma cousine, et que vous combattez
En vain un sentiment...

M. BELFORT.

Ah! madame, arrêtez :
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulois le cacher à moi-même?

MADAME DE ROSELLE.

C'est donc là le moyen de vous faire parler?
J'en étois sûre.

M. BELFORT.

Ah Dieu! vous me faites trembler.
Ce secret qu'en mon cœur vous venez de surprendre,
Gardez-le-moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame; vos bontés ont su m'encourager.
Vous lirez dans mon cœur, et vous m'allez juger.
Vos conseils guideront mon inexpérience,
Ne vous offensez pas de tant de confiance.

MADAME DE ROSELLE.

M'en offenser, monsieur, moi qui veux l'obtenir?
Non; en me l'accordant, vous me ferez plaisir.
Mais quoi! si vous voulez qu'en ceci je vous serve,
Il faudra me parler franchement, sans réserve.
On vous nomme?

M. BELFORT.

Dormeuil.

MADAME DE ROSELLE.

Dormeuil! Eh! mais je crois
Que nous avons beaucoup de Dormeuil en Artois.

M. BELFORT.

J'en suis.

MADAME DE ROSELLE.

Bon! en ce cas je connois votre père,
Je l'ai vu fort souvent. C'est un bon militaire,
Fort estimé, rempli de courage et d'honneur:
Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur;
Et cette passion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout-à-fait sa fortune.

M. BELFORT.

Il est vrai : vous savez d'où vient tout mon malheur.
Un père que j'adore, en est le seul auteur.
Je sais qu'il m'aime, au fond, et je lui rends justice.
Il m'avoit, jeune encor, fait entrer au service :
Mais, privé de secours, y pouvois-je rester ?
Manquant de tout, madame, il m'a fallu quitter.
J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma misère,
Déguiser ma naissance et le nom de mon père.
Je vins ici : mon cœur y perdit son repos ;
Et c'est là le dernier, le plus grand de mes maux.

MADAME DE ROSELLE.

A ma jeune cousine avez-vous fait connoître
Votre amour ?

M. BELFORT.

Ah ! jamais. Moi, le laisser paroître !
Hasarder un aveu ! j'étois loin d'y penser.
A la fuir dès long-temps j'aurois dû me forcer.
Souvent j'allois partir ; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle : au moins j'ai su me taire ;
Trop heureux de songer, quand je vois sa froideur,
Que je n'ai pas troublé sa paix et son bonheur !
Mais on vient : c'est monsieur. Il faut que je l'évite,
Il pourroit voir mon trouble.

MADAME DE ROSELLE.

Eh quoi ! partir si vite ?
(Il va pour sortir.)

SCÈNE III.

M. BELFORT, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE, *à M. Belfort.*

Bon! vous vous retirez en me voyant? pourquoi?
Eh mais, ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir je viens, je me promène;
Vers ce lieu-ci, surtout, un penchant me ramène.

MADAME DE ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire, et pourtant très voisin du château.

M. DE PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous et votre élève étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, monsieur, très souvent.

M. DE PLINVILLE.

Et vous avez raison.
Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon.
(A madame de Roselle.)
Angélique est savante : elle lit les poëtes.
(A M. Belfort.)
Moi je l'ai toujours dit : jeune comme vous l'êtes,
On enseigne bien mieux : rien n'est plus naturel.
Vous êtes, sans mentir, un bienheureux mortel!
Vous avez pour élève une jeune personne,
J'ose le dire, aimable, aussi belle que bonne.
Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays!...
Je vous traite aussi bien qu'on traiteroit un fils.

Il est aisé de voir que ma femme vous aime.
Chacun en fait autant; et ma fille elle-même,
Quand on parle de vous...

M. BELFORT, *très ému.*

Elle me fait honneur,
Monsieur..., assurément... je sens tout mon bonheur.
Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire,

M. DE PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

MADAME DE ROSELLE, *à part.*

Ah! mon cher oncle, moi je l'entends mieux que vous.

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE.

Intéressant jeune homme! il s'éloigne de nous,
Tout pénétré de joie et de reconnoissance.
Je suis charmé d'avoir fait cette connoissance.

MADAME DE ROSELLE.

De sa réception on m'a fait le récit;
Il est plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Toujours cela me réussit.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste;
Et je ne pense pas que depuis que j'existe...

MADAME DE ROSELLE.

Vous prîtes cependant un laquais l'an passé.
Pour vol, presqu'aussitôt, ma tante l'a chassé.
Vous aimiez, m'a-t-on dit, sa physionomie.

M. DE PLINVILLE.

Oh! l'on peut se tromper une fois en sa vie.

Mais tu vois sur Belfort si je me suis trompé!
Dès le premier abord sa candeur m'a frappé.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la première vue,
Son air modeste et franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois. Il suffit de le voir.

MADAME DE ROSELLE.

Mais, entre nous, pourtant, j'aurois voulu savoir...

M. DE PLINVILLE.

Savoir? quoi?

MADAME DE ROSELLE.

M'informer...

M. DE PLINVILLE.

Si Belfort est honnête?
Me préserve le ciel d'une pareille enquête!
Loin de moi les soupçons et les certificats :
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie est dans la confiance.
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience :
Chaque jour je l'éprouve au sujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens se connoissent d'abord.
Un certain... ou plutôt, veux-tu que je te dise?
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui, tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchants, de fripons;
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux; mais ils sont aisés à reconnoître :
Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Être une fois trompé, que de craindre toujours.

MADAME DE ROSELLE.

Eh ! qui de vous tromper pourroit être capable ?
Vous êtes pour cela trop bon et trop aimable.
Je me sens attendrie ; il semble, auprès de vous,
Que je respire un air et plus calme et plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE *regarde.*

C'est ma chère Angélique.

MADAME DE ROSELLE.

Voyez, n'est-elle pas sombre, mélancolique ?

M. DE PLINVILLE.

Non. Ma fille toujours a l'esprit occupé.
Elle pense à l'anglois, ou je suis bien trompé.

MADAME DE ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE.

Oui, sa démarche est sage.
Quelle aimable candeur brille sur son visage !

MADAME DE ROSELLE.

Elle ne nous voit pas.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! ce bois est charmant.
Nous allons, nous venons, sans nous voir seulement.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

(*Angélique vient sur le théâtre, et rêve, sans voir son père ni sa cousine.*)

M. DE PLINVILLE *s'avance doucement derrière elle.*

Angélique! Angélique!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père! ah! madame!

M. DE PLINVILLE.

Ce cri-là m'est allé jusques au fond de l'âme.

MADAME DE ROSELLE.

Bonjour, mon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Bonjour. Quel teint frais et vermeil!

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très léger sommeil.

M. DE PLINVILLE.

Léger, mais calme et doux, celui de l'innocence.
C'est aussi le sommeil de la convalescence.
Mais je suis un peu las : depuis le déjeuné,
Je cours. Asseyons-nous.

(*Il s'assied.*)

SCÈNE VI.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE, MADAME DE PLINVILLE.

MADAME DE PLINVILLE.

Je l'avois deviné.
Ce bosquet deviendra salon de compagnie.
Et moi, je reste seule : avec moi l'on s'ennuie.

MADAME DE ROSELLE.

A la campagne on peut quelquefois se quitter.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers.

M. DE PLINVILLE.

J'y vais. J'aurois été bien aise
De rester : mais, pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux.

MADAME DE PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

M. DE PLINVILLE.

Voyez le grand dommage!
Cela les désennuie : ils font assez d'ouvrage.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais allez donc, enfin.

M. DE PLINVILLE.

Eh! calme-toi, bon Dieu!
Ce ton-là, tu le sais, m'épouvante fort peu :
Si je cède souvent, va, ce n'est pas, ma chère,
Que je te craigne; oh non! c'est que j'aime à te plaire.

MADAME DE ROSELLE.

Eh ! nous le savons bien.

(Il s'en va, se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa nièce et à sa fille, et sort gaîment.)

SCÈNE VII.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

MADAME DE PLINVILLE.

C'EST un cœur excellent :
Mais, si quelqu'un ici n'avoit pas le talent...

MADAME DE ROSELLE.

Vous l'avez ; car à tout ma tante sait suffire.
C'est un coup-d'œil ! un tact !... Pour moi, je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle. Il est si gai !

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien :
Mais cette gaîté-là, pourtant, n'est bonne à rien.

MADAME DE ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

MADAME DE PLINVILLE.

Le beau mérite !
Cette indulgence enfin, sa vertu favorite,
Fait que tout va de mal en pis dans sa maison :
Trouver tout bien, ainsi, sans rime ni raison,
C'est ne penser qu'à soi.

MADAME DE ROSELLE.

Bon !

MADAME DE PLINVILLE.

Un tel Optimisme,
A parler franchement, ressemble à l'égoïsme.

MADAME DE ROSELLE.

Égoïsme? mon oncle un égoïste, ô ciel!
Il a, je vous l'avoue, un heureux naturel :
Mais s'il prend très souvent ses maux en patience,
Même gaîment, a-t-il la même insouciance,
Quand il s'agit des maux et des revers d'autrui?
Quel est le pauvre enfin qui n'ait un père en lui?
Je conçois, en effet, que mon oncle, à la ronde
Faisant autant d'heureux, croie heureux tout le monde.
(*Regardant Angélique avec intérêt.*)
Il peut bien se tromper sur le choix des moyens
D'assurer son bonheur, et le bonheur des siens :
Mais son intention est toujours droite et pure;
Et je souhaiterois à tel qui le censure,
Et la même franchise et la même bonté.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh! mais quelle chaleur! il semble en vérité!...

MADAME DE ROSELLE.

Que du nom d'*Optimiste* en riant on le nomme;
Mais qu'on dise que c'est un honnête, un digne homme.

MADAME DE PLINVILLE.

Qui vous dit le contraire?

ANGÉLIQUE.

Oh! personne; mais quoi!
L'entendre ainsi louer est un plaisir pour moi,
Je ne m'en défends pas.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien, mademoiselle;
Mais la leçon d'anglois quand commencera-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je croyois rencontrer monsieur Belfort ici.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien ! de son côté, Belfort vous cherche aussi.

ANGÉLIQUE, *voulant sortir.*

Je vais...

MADAME DE PLINVILLE.

Où? le chercher au bout de l'avenue?
Perdez tout votre temps en allée et venue.
Je retourne au château ; je vais vous l'envoyer.
Attendez-le, et songez à bien étudier ;
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être :
Il faudra bien qu'alors vous vous passiez de maître.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE ROSELLE, ANGÉLIQUE.

MADAME DE ROSELLE.

Je vous possède donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler, ni vous voir seulement.
Il semble, en vérité, que vous fuyez ma vue :
C'est cependant pour vous qu'ici je suis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empressement mon cœur est pénétré.

MADAME DE ROSELLE.

En ce cas, prouvez-moi que vous m'en savez gré.
De ma jeune cousine on me vantoit sans cesse
L'enjouement, la beauté, la grâce, la finesse.
Je trouve bien l'esprit, la grâce, les appas ;
Mais, quant à l'enjouement, je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le dise,
Plus agréablement je fus d'abord surprise ;
Car tout ce que je vois est encore au dessus...

Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent,
Mais tôt ou tard allume un feu plus violent...
Nous avons vu cela, monsieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'assez belles peintures:
Mademoiselle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je crois, la leçon : le temps fuit.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien! notre écolière est-elle un peu savante?

M. BELFORT.

Tout-à-fait.

MADAME DE ROSELLE, *sans trop d'affectation.*

La lecture étoit intéressante.
Vous êtes attendrie, et votre maître aussi.
Ce Milton quelquefois est touchant. Mais voici
Rose...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROSE.

(Nota. *Que dans la scène précédente on a dû obscurcir le théâtre, pour annoncer l'orage.*)

ROSE.

Eh! mais, venez donc. Il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage?

ROSE.

Oui. Voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet, je n'avois pas fait attention...

MADAME DE ROSELLE, *finement, mais toujours sans affectation.*

Il est vrai, quelquefois la conversation
Nous occupe si fort!

ROSE.

Allons-nous-en bien vite.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a raison.

ROSE.

N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'aperçois monsieur, ah! j'ai moins de frayeur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. DE PLINVILLE.

M. BELFORT.

Le ciel est tout en feu.

M. DE PLINVILLE.

Quel spectacle enchanteur!...
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aise.

MADAME DE ROSELLE.

Mais comment se peut-il que ce tableau vous plaise?

ROSE.

Ah! monsieur, sauvons-nous.

M. DE PLINVILLE.

Allons, Rose, du cœur.
Auprès de moi jamais peux-tu craindre un malheur?
(*Un coup de tonnerre épouvantable.*)

TOUTES LES FEMMES.

Ah dieu!

M. BELFORT.

Quel bruit affreux!

M. DE PLINVILLE.

Le beau coup! il m'enflamme,
Vers la divinité cela m'élève l'âme.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, il est tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE.

Non, non.
Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages:
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

MADAME DE ROSELLE.

C'est vraiment un pays rare que celui-ci.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL.

Voyons, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre est tombé...

M. DE PLINVILLE.

Bon! où donc?

M. DE MORINVAL.

Sur la grange.
Elle est en feu.

M. BELFORT.

J'y cours.

(Il sort.)

M. DE PLINVILLE.

Je respire.

M. DE MORINVAL.

Qu'entends-je!

Vous vous réjouirez encor de ce fléau?

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? il pouvoit tomber sur le château [1].

(Ils sortent tous.)

---

[1] Quoique ce trait ait toujours paru faire plaisir, je n'en ai jamais été très content. Je regrette de n'avoir pas connu plutôt l'excellent roman de Goldsmith (le Ministre de Wakefield). J'aurois pu faire usage d'un passage où il est question aussi d'incendie, mais où l'Optimiste Primerose est bien supérieur au mien. Il craint quelque temps pour ses enfants, s'agite, se dévoue, les sauve enfin; et, voyant d'un côté sa femme et ses enfants hors de danger, et de l'autre sa maison en proie aux flammes, il s'écrie: « Tu peux brûler, ô ma maison! j'ai sauvé les meubles « les plus précieux. » Qui ne sent l'énorme différence qu'il y a entre ce trait sublime, et une saillie qui fait rire seulement? (*Note de l'auteur.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Le soleil reparoît. L'herbe est déja plus verte :
Chaque fleur se ranime, et la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'est-il pas vrai qu'on sent...
Un calme... une fraîcheur... un charme ravissant?
Car il en est de nous ainsi que d'une plante.
Oh ! que voilà, ma chère, une pluie excellente !
Nous avions grand besoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange est détruite.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai, mais aussi
J'ai sauvé l'écurie : elle étoit presque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avois plus d'une preuve
De son bon cœur ; mais quoi ! c'est un brave, vraiment.
As-tu vu comme il s'est exposé hardiment?

ROSE.

Je le crois bien. Aussi s'est-il blessé.

M. DE PLINVILLE.

Quoi, Rose?

ROSE.

Il s'est brûlé la main.

M. DE PLINVILLE.

Je sais, c'est peu de chose.

ROSE.

Peu de chose?

M. DE PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'étoit rien.

ROSE.

Il me l'a dit aussi; mais moi, je voyois bien
Qu'il souffroit, et beaucoup; car, à cette nouvelle,
J'étois vite accourue avec mademoiselle.
Nous le voyons auprès de monsieur Morinval.
Il ne s'occupoit pas seulement de son mal.
« Sur votre main, monsieur (lui dis-je), il faudroit mettre
« Quelque chose : je vais, si vous voulez permettre...
« Bien obligé (dit-il), il n'en est pas besoin.
« Oh! (dis-je) avec plaisir je vais prendre ce soin. »
Il me donne sa main; ma maîtresse déchire
Un mouchoir en tremblant : lui, paroissoit sourire,
Regardoit, tour à tour, mademoiselle et moi :
J'en suis encore émue, et je ne sais pourquoi.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'enchantes : l'aimable et douce créature!

ROSE.

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
Dans La Fontaine, hier, je lisois ce vers-là.

M. DE PLINVILLE.

Vous lisez La Fontaine?

ROSE.

Eh oui! je sais déja
Douze fables au moins : cela s'apprend sans peine.
J'ai mon livre à la main, lorsque je me promène.

M. DE PLINVILLE.

Bien.

ROSE.

C'est monsieur Belfort qui m'en a fait présent.
Il me fait réciter : il est si complaisant !

M. DE PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique est charmée ?...

ROSE.

Oh ! oui. C'est bien dommage : on est accoutumée...
Ce mariage-là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant ? il faut se marier.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE, ROSE.

MADAME DE PLINVILLE.

A quoi s'amuse-t-elle ? à babiller ?

ROSE.

J'arrive.

MADAME DE PLINVILLE.

Partez, allez ranger. Surtout, soyez moins vive.

ROSE.

Pardon.

MADAME DE PLINVILLE.

Qu'attendez-vous ? partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.
Mademoiselle, au moins, ne me gronde jamais.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Je suis vraiment fâché, quand je vois qu'on la gronde;
Car je l'aime beaucoup.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous aimez tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Rien n'est plus naturel. Eh bien! parlons du feu.
Il est éteint.

MADAME DE PLINVILLE.

Enfin!

M. DE PLINVILLE.

En peu de temps, parbleu!
On s'en est rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené...

MADAME DE PLINVILLE.

Riez.

M. DE PLINVILLE.

Voulez-vous que je pleure?

MADAME DE PLINVILLE.

Je sais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. DE PLINVILLE.

Eh! tant mieux.

MADAME DE PLINVILLE.

A lui voir ce visage serein,
On croiroit qu'il s'agit de la grange d'un autre.

M. DE PLINVILLE.

J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.

Voilà la flamme éteinte, et vous croyez tout dit.
Quel homme !
(Elle sort en haussant les épaules.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Son humeur vraiment me divertit.
Dans un ménage il faut de petites querelles.
Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter?

M. DE PLINVILLE.

J'en ai bien du regret;
Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour et nuit j'en gémis en secret.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois aisément : je connois ta tendresse.

ANGÉLIQUE, *serrant affectueusement la main de son père.*

Mon père !...

M. DE PLINVILLE.

Aimable enfant ! Comme elle me caresse !
Délicieux transport ! Ah ! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous?

M. DE PLINVILLE.

Si je t'aime? eh ! tu n'en doutes pas.
Je donnerois pour toi mon bien, mon sang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Eh bien...

M. DE PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon père, auprès de vous que je vive toujours.

M. DE PLINVILLE.

Oui, j'aurois avec toi voulu finir mes jours.
Tu sèmerois de fleurs la fin de ma carrière :
Je sourirois encore, à mon heure dernière.
Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous serons voisins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE PLINVILLE.

Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton père est tendre,
Qu'il est fait pour t'aimer, et digne de t'entendre.
Tu soupires?

ANGÉLIQUE.

Hélas! si vous saviez... combien...
Morinval!...

M. DE PLINVILLE.

Est aimé? va, va, je le sais bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL, M. BELFORT.

(Celui-ci a la main enveloppée d'un ruban noir.)

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mes amis.

(A Morinval, d'un air mystérieux.)

Mais, quels progrès vous faites!

M. DE MORINVAL.

Comment? que dites-vous?

M. DE PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes!

M. DE MORINVAL.

Ce n'est pas mon défaut, cependant... Vous riez?

M. DE PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez;
Et l'on vient de me faire un aveu...

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon père?...

M. DE PLINVILLE.

Non, tu voudrois en vain me prier de me taire.
Après tout, Morinval est ton futur époux.
Belfort est notre ami : nous le chérissons tous.
Sans doute il est charmé que Morinval te plaise.
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. BELFORT, *d'un air contraint.*

Qui? moi? j'en suis fort aise.

M. DE PLINVILLE.

Sachez donc...

ANGÉLIQUE.

C'en est trop. Je ne puis...

M. DE PLINVILLE.

Il suffit.

Je me tais; mais je crois en avoir assez dit.

M. DE MORINVAL.

Mon bonheur est trop grand, pour qu'ici je le croie.
Je n'ose me livrer à l'excès de ma joie.

M. DE PLINVILLE.

Allons, doutez encor! Mais quel homme! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.

Et vous, mon cher Belfort, comment va la blessure?

M. BELFORT, *avec un chagrin concentré.*

Ah! je n'y songeois pas, monsieur, je vous assure.

M. DE PLINVILLE.

Je n'oublierai jamais ce généreux secours.

M. BELFORT.

Monsieur, sans nul regret j'aurois donné mes jours.
Puis... ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

M. DE PLINVILLE.

C'est dommage, mon cher, qu'elles soient douloureuses.

M. BELFORT.

Celle-ci doit, du moins, avant peu se guérir :
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à souffrir!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

Il paroît abattu.

M. DE PLINVILLE.

Cette mélancolie
Lui sied : elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous sommes sans témoins; et tu peux librement
Faire à ce bon ami l'aveu...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉPINE *d'un air niais.*

LÉPINE.

MADEMOISELLE,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais! que lui veut-elle?

LÉPINE.

Moi, je ne sais, monsieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi : seulement, on me dit *va*, je vais.

M. DE PLINVILLE.

Ce Lépine est naïf.

LÉPINE.

Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je suis une bête;
Car madame et monsieur sont rarement d'accord;
Moi, je suis de l'avis de monsieur : ai-je tort?

M. DE PLINVILLE.

Non, ce que tu dis là prouveroit le contraire.
(Lépine sort.)

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

ENFIN vous êtes sûr que vous avez su plaire;
Vous allez, je l'espère, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL.

Oui, si l'on pouvoit l'être.

M. DE PLINVILLE.

Ah! le trait est plaisant.
Si l'on pouvoit!... comment, vous en doutez encore?

M. DE MORINVAL.

Toujours.

M. DE PLINVILLE.

Mais vous aimez ma fille?

M. DE MORINVAL.

Je l'adore.

M. DE PLINVILLE.

Angélique, à son tour, vous aime?

M. DE MORINVAL.

Je le croi.

M. DE PLINVILLE.

Vous allez recevoir et sa main et sa foi :
Que vous faut-il de plus?

M. DE MORINVAL, *vivement.*

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément parce qu'on se marie?

M. DE PLINVILLE.

Ah! mon ami, l'hymen...

M. DE MORINVAL.

L'hymen a ses douceurs,
Je le sais; sur la vie il sème quelques fleurs.
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE.

Eh! voyez-en plutôt les plaisirs et les charmes;
Voyez ces chers enfants, gages de votre amour...

M. DE MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE.

Les voilà malheureux même avant que de naître!

M. DE MORINVAL.

Je le fus, je le suis : pourroient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs.
L'homme, dès en naissant, crie et verse des pleurs.

M. DE PLINVILLE.

Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte.

M. DE MORINVAL.

De mille infirmités son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif en un berceau,
Il souffre...

M. DE PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. DE MORINVAL.

Tôt ou tard un poison dans les veines circule,
Qui défigure ou tue...

M. DE PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL.

En a-t-on moins le mal?

M. DE PLINVILLE.

Il n'est plus dangereux.
Pour les femmes, surtout, ce secret est heureux :
Elles ne craignent point de se voir enlaidies.

M. DE MORINVAL.

Mais combien d'autres maux!...

M. DE PLINVILLE.

S'il est des maladies,
Il est des médecins.

M. DE MORINVAL.

C'est encore bien pis.

M. DE PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits!

Il est d'habiles gens, et qu'à tort on insulte.
Souffre-t-on? on écrit à Paris; on consulte
Un illustre... Petit, je suppose : il répond;
Et vous guérit bientôt.[1]

M. DE MORINVAL.

Ah! tout de suite.

M. DE PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi; trop souvent nos souffrances
Sont la suite et le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ses dons,
Nous abusons de tout; et puis, nous nous plaignons!

M. DE MORINVAL.

Vous pourriez, en ce point, avoir raison peut-être.
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de se plaindre! est-on maître,
Par exemple, d'avoir de la fortune?

M. DE PLINVILLE.

Non :
Mais le pauvre, content de sa condition,
Est heureux comme nous. Allez, le ciel est juste;
Et l'ouvrier actif, le paysan robuste,
Ont aussi leurs plaisirs, plaisirs purs, naturels...

M. DE MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels?

M. DE PLINVILLE.

Très peu.

---

[1] Quelques critiques ont prétendu que le public, ainsi que M. Petit, n'avoient pas besoin de cet éloge; mais ils n'ont pas pensé que j'en avois besoin, moi, et que j'acquittois ainsi une dette chère à mon cœur. (*Not. de l'aut.*)

M. DE MORINVAL.

Nos passions, ennemis domestiques,
Ne sont donc, selon vous, que des maux chimériques?

M. DE PLINVILLE.

Ah! fort bien! vous nommez les passions, des maux!
Sans elles, nous serions au rang des animaux.
Il faut des passions, il nous en faut, vous dis-je;
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

M. DE MORINVAL.

Oui! dirigez l'amour.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? sentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux?
Quel plaisir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre soi-même!
De!... J'en aurois parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas! j'ai, sans retour, passé cet heureux temps...
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre:
L'amitié me console, et je bénis la nôtre.

M. DE MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour et d'amitié.
De nos affections ce n'est pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie et la haine perfide?
Vous, monsieur, qui peignez toutes choses en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ces noms sont affreux, mais les choses sont rares.
Au siècle où nous vivons, il est fort peu d'avares,
D'envieux, dieu merci, je n'en connois pas un:
La haine enfin n'est pas un vice très commun.
L'ambition, peut-être, est un peu plus commune;
Mais soit qu'elle ait pour but les honneurs, la fortune,

C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu :
Souvent, loin d'être un vice, elle est une vertu.
Chaque chose a son temps. L'enfance est consacrée
Aux doux jeux ; la jeunesse à l'amour est livrée,
Et l'âge mûr au soin d'établir sa maison.
Croyez-moi, le bonheur est de toute saison.

M. DE MORINVAL.

Vous allez voir qu'il est aussi dans la vieillesse !

M. DE PLINVILLE.

Sans doute, Morinval. Ainsi que la jeunesse,
A le bien prendre, elle a ses innocents plaisirs.
C'est l'âge du repos, celui des souvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs ; je crois revoir un patriarche.
Il guide la jeunesse, il en est respecté ;
Il raconte une histoire, et se voit écouté.

M. DE MORINVAL.

Et tout cela finit?

M. DE PLINVILLE.

Mais..... par la dernière heure.
Je suis né, Morinval ; il faut donc que je meure.
Eh bien ! tranquille et gai jusqu'au dernier instant,
Comme je vis heureux, je dois mourir content.

M. DE MORINVAL.

Et moi... Car à mon tour, il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde.
Je vous soutiens, morbleu ! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'âme, et les douleurs du corps.

Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trève :
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'étoit peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puissants l'innocent est vendu.
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers.
On raisonne de tout, et toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

M. DE PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? Voyez dans ma famille.
L'amour n'est nulle part? Demandez à ma fille.

Les femmes sont un peu coquettes ? ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire : il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux ? mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers ? eh ! ne les lisez pas.
Il en paroît aussi dont je fais très grand cas.
On déraisonne ? eh oui, par fois, un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez-donc votre bile ; et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL.

Fort bien ! Cette réponse est très satisfaisante.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! je ne réponds point, mon ami ; je plaisante.
Car, si je répliquois, nous ne finirions pas ;
Et ce seroit matière à d'éternels débats.
Pardon, de disputer vous avez la manie ;
Oui, vous semblez goûter une joie infinie
A ces tristes tableaux ; d'honneur ! vous affectez
De voir tous les objets par leurs mauvais côtés.

M. DE MORINVAL.

Ah ! j'ai grand tort !..

M. DE PLINVILLE.

Peut-être ; oui, celui d'être extrême,
Et surtout de juger en moi comme un système,
Ce qui n'est que l'effet d'un heureux naturel,
Qu'on peut blâmer, dont moi je rends grâces au ciel.
Je n'ai point cet esprit de fiel et de critique :
Simple, et me piquant peu de vaste politique,
Je supporte les maux, je savoure les biens :
J'en jouis, à la fois, pour moi-même et les miens.

M. DE MORINVAL.

Pour connoître Angélique, il suffit d'un instant;
Et de moi, ce me semble, elle en peut dire autant:
Ma franchise, je crois...

MADAME DE ROSELLE.

Sert d'excuse à la mienne.
Êtes-vous bien, monsieur, sûr qu'elle vous convienne,
Sûr de lui convenir?

M. DE MORINVAL.

Ah! quant au premier point,
Elle me plaît, madame, et vous n'en doutez point.
Je n'ose pas ainsi me flatter de lui plaire.
Peut-être, en ce moment, savez-vous le contraire?
Elle vous l'aura dit.

MADAME DE ROSELLE.

Point du tout, mais... j'ai peur...
Que vous dirai-je enfin? Il s'agit du bonheur.
Vous ne voudriez pas qu'elle fût malheureuse.
Vous avez pour cela l'âme trop généreuse...

M. DE MORINVAL.

Fort bien. Je vous entends : je vois ce qu'il en est.
Vous voulez doucement m'annoncer mon arrêt.

MADAME DE ROSELLE.

Mais... quoique votre peur puisse être mal fondée,
Vous ne feriez pas mal de suivre votre idée,
De savoir, en un mot, si l'on vous aime ou non.
La chose vous regarde.

M. DE MORINVAL.

Oui, vous avez raison;
Et si c'est un refus que sa bouche prononce,
D'abord, quoiqu'à regret, à sa main je renonce;
Et je vous saurai gré de m'avoir averti.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE ROSELLE, *seule*.

C'EST un fort galant homme : il prendra son parti.
Angélique, du moins, n'a plus d'hymen à craindre.
Elle sera peut-être encore bien à plaindre.
Mais son sort peut changer. Toujours est-ce un grand point
De ne pas épouser celui qu'on n'aime point.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Vous paroissez plus gaie.

ANGÉLIQUE.

Ah ! j'ai sujet de l'être.
Morinval à ma main va renoncer peut-être.

ROSE.

Se peut-il?... Il sait donc que vous ne l'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Il devroit le savoir. J'ai vu que sur ce point
Il venoit pour sonder le fond de ma pensée :
Il a dû me trouver contrainte, embarrassée :
Et s'il est pénétrant, il se sera douté...

ROSE.

Que ne lui parliez-vous avec plus de clarté?

ANGÉLIQUE.

Je crois en avoir dit assez pour faire entendre
Qu'à mon cœur vainement il espéroit prétendre.
Rose, je me souviens d'avoir dit quelques mots
Assez clairs...

ROSE.

S'il pouvoit nous laisser en repos,
Mademoiselle ! alors, toutes deux, ce me semble,
Nous serions, sans mari, bien tranquilles ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma chère, il n'est point de bonheur ici-bas.

ROSE.

Pourquoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Eh mais.. On ne voit pas
Monsieur Belfort, où donc est-il?

ROSE.

Il se promène
Depuis une heure, seul, autour de la garenne.
Il est pensif, rêveur : il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai?

ROSE.

Je le crains.
Il soupire.

ANGÉLIQUE.

Il soupire?... Entre nous, chère Rose...
De ses secrets ennuis t'a-t-il dit quelque chose?

ROSE.

Jamais. Il est discret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainsi tout seul au fond des bois.
Mon père, moi, surtout madame de Roselle,
Nous le dissiperions.

ROSE.

Eh oui, mademoiselle.
Si j'allois le chercher moi-même?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! vas-y.
Qu'il se rende au château, Rose, et non pas ici.

ROSE.

Oh! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'est moi qui t'envoie.

(Rose sort.)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Des peines qu'il ressent que faut-il que je croie?
J'ai les miennes aussi qui me font bien souffrir.
Ce dernier entretien vient sans cesse s'offrir...
Mais chassons une idée... hélas! trop dangereuse,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuse.

SCÈNE III.

M DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

M. DE PLINVILLE.

En ce lieu solitaire Angélique rêvoit.
Gageons que Morinval en étoit le sujet.

ANGÉLIQUE.

Non, mon père.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille avec moi dissimule?
Ah! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule?
Pour cacher ton amour, tes soins sont superflus.
Je le sais... Tu rougis! allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet... et j'attends surtout certaine lettre...
(Il voit Picard.)
Ah! bon.
(Il appelle.)
Picard?

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, PICARD *tout essoufflé*, ANGELIQUE.

PICARD.

Picard ! vous me faites courir !..

M. DE PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'est un valet : il est fait pour souffrir.

M. DE PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, et retourne à ton poste.
(En prenant les lettres des mains de Picard.)
La belle invention que celle de la poste !

PICARD.

Parlons-en.

M. DE PLINVILLE.

Chaque jour, j'écris à mes amis :
Chaque jour, un courrier part et vole à Paris ;
Et, pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'instant, et semble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien ! vous allez voir que ce sont des oiseaux :
Ils se crèvent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes ! oui.

M. DE PLINVILLE, *lisant.*

Que vois-je? Ah dieu ! quelles nouvelles !
Est-il bien vrai?

ANGÉLIQUE.

Mon père, eh mais ! quelles sont-elles ?

PICARD.

Quoi, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel!

M. DE PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cent mille écus.
C'est trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte;
Car le pauvre Dorval manque et fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, monsieur? Ah! le maudit fripon!

M. DE PLINVILLE.

Il n'est que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon.
Il vous vole; je dis que c'est un tour infâme.
(*En s'en allant.*)
Banqueroute! ah! bon dieu! que va dire madame?

SCÈNE V.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je te rends grâce, ô ciel! de ce revers fatal :
Je n'épouserai point monsieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE.

On est tout étourdi d'une pareille perte.
Pourtant, une ressource encore m'est offerte;
Et si j'étois tout seul, je me consolerois.
Ma terre, dieu merci, me reste, et j'en vivrois.
Mais, ma fille!.. à quel sort je te vois condamnée!

ANGÉLIQUE.

En quoi donc, plus que vous, serois-je infortunée?

M. DE PLINVILLE.

Hélas! la pauvre enfant, près de se marier!..

ANGÉLIQUE.

Ah! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. DE PLINVILLE.

Il est tout naturel, lorsque l'on est jolie,
Jeune, de souhaiter de se voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaisirs, des amours,
Tu vas donc près de nous user tes plus beaux jours!
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Gardez-vous de me plaindre.
C'étoit l'hymen pour moi, l'hymen qu'il falloit craindre...
Non, vous ne savez pas à quel point je souffrois...
En m'éloignant de vous, j'étouffois mes regrets;
Dans un profond chagrin alors j'étois plongée.
Au contraire, à présent, je me vois soulagée,
En songeant que de vous rien ne peut m'arracher.
(*Tendrement, et en le caressant.*)
Mon père, à vos côtés je prétends m'attacher.
Je veux vous prodiguer mes soins et mes services;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez : près de vous,
Ah! pourrois-je jamais regretter un époux?

M. DE PLINVILLE.

Chère enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le ciel nous envoya la consolation.

Par elle on souffre moins.... On souffre moins! que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du sort n'avoient point accablé :
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Pour moi, toujours content, sans chagrins, sans alarmes,
Je n'avois point encor versé de douces larmes.
Personne, jusqu'ici, ne m'avoit plaint, hélas!
Je me croyois heureux, et je ne l'étois pas.
Mais, dis, est-il bien vrai? faut-il que je te croie?
N'as-tu point de regret?

ANGÉLIQUE.

Non, ma plus douce joie
Est d'adoucir vos maux, et de les partager.

M. DE PLINVILLE.

Mes maux, s'il est ainsi, n'ont rien que de léger.
Nous serons pauvres, soit : nous verrons moins de monde.
Ma femme dit qu'ici le voisinage abonde.
On sera plus discret : mais nous nous suffirons,
Et ce sera pour nous, enfin, que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous savez que toujours j'aimai la solitude.

M. DE PLINVILLE.

Je le sais ; et de plus, tu te plais à l'étude.
On ne peut s'ennuyer avec ces deux goûts-là.
Tiens, vois-tu? je me fais une fête déja
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme et mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, et j'en serai ravi :
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contents : que faut-il davantage?
Nous nous aimerons bien ; nous aurons en partage

Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je sens bien ce bonheur : vous savez mieux le peindre.

SCÈNE VI.

M. ET MADAME DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE *court à sa femme.*

MA chère amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan!

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien! je vous l'avois prédit.
Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit :
« Monsieur, encore un coup, cette somme est trop forte
« Pour l'exposer ainsi ; de grâce... » Mais n'importe!
Il a voulu courir les risques...

M. DE PLINVILLE.

J'en conviens;
Mais quoi, le mal est fait.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh! oui, je le sais bien;
Aussi, je viens déja d'y trouver un remède;
Car il faut toujours, moi, que je vienne à votre aide.

M. DE PLINVILLE.

Quoi?

MADAME DE PLINVILLE.

Je suis décidée à quitter ce pays.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

MADAME DE PLINVILLE.

Dans quatre jours nous partons pour Paris;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous suivre.

M. DE PLINVILLE.

Expliquez-vous.

MADAME DE PLINVILLE.

Ici je ne prétends plus vivre:
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurois trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. DE PLINVILLE.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune est trop mince:
Au lieu que nous serions à notre aise en province.

MADAME DE PLINVILLE.

Bon! l'on fait à Paris la dépense qu'on veut:
Il faudroit faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai pesé tout cela: nous vendrons notre terre.
Je vais à ce sujet écrire à mon notaire.

M. DE PLINVILLE.

Mais quelle promptitude!

MADAME DE PLINVILLE.

Il faut saisir l'instant;
C'est le jour du courrier, l'heure presse; on m'attend:
Venez me retrouver, et vous verrez ma lettre.

M. DE PLINVILLE.

Je crois que tout cela peut fort bien se remettre.
Nous en reparlerons.

(Madame de Plinville sort.)

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi! si promptement
Vous pourriez consentir à cet arrangement?

M. DE PLINVILLE.

Consentir? point du tout. L'affaire n'est pas faite.
Je tiens à mon projet : oui, je te le répète.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obstination,
N'auroit fait qu'affermir sa résolution.
Je la connois. Au lieu qu'à soi-même laissée,
Ma femme, dès demain, peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.

SCÈNE VIII.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE MORINVAL, *de loin, à part, sans les voir.*

Où donc le rencontrer? partout je le poursuis.
Mais je le vois... Allons, dégageons ma parole.
(Haut.)
Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer...
Je ne puis plus long-temps vous laisser ignorer...

M. DE PLINVILLE.

Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute :
Je perds cent mille écus.

M. DE MORINVAL.

Cent mille écus?

M. DE PLINVILLE.

Sans doute.

M. DE MORINVAL.

(A part.)
Je l'ignorois. O ciel! je venois renoncer
A sa fille : de moi qu'auroit-on pu penser?

M. DE PLINVILLE.

Je sens bien qu'entre nous il n'est plus d'hyménée.

M. DE MORINVAL.

Au contraire.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille est toute résignée.
Quant à moi, je ne suis malheureux qu'à demi;
Car, si je perds un gendre, il me reste un ami.

M. DE MORINVAL.

Eh mais! je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment, vous avez cru que j'irois me dédire,
A cause du revers qui vous est survenu?
Mon ami, je croyois vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu!

M. DE PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille?

M. DE MORINVAL.

Plût au ciel!

M. DE PLINVILLE.

A ce trait me serois-je attendu?
Mais nous venons de perdre...

M. DE MORINVAL.

Elle n'a rien perdu;
Et moi, lorsque je songe aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que sa dot est encore assez forte.

M. DE PLINVILLE.

(*Émerveillé.*)
Eh bien! ma fille.... Mais qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien.

M. DE MORINVAL.

Cependant...

ANGÉLIQUE.

En effet... je ne me sens pas bien.
Vous permettez?

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive et toute naturelle :
C'est que ma fille sent un noble procédé!

M. DE MORINVAL.

Vous croyez?...

M. DE PLINVILLE.

Je le crois, j'en suis persuadé.

M. DE MORINVAL, *tristement.*

Ah! cher Plinville!...

M. DE PLINVILLE.

Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a besoin d'un peu de solitude;
Voilà tout.

M. DE MORINVAL.

Pardonnez : j'en ai besoin aussi.

M. DE PLINVILLE.

Et vous allez encor nourrir votre souci.

M. DE MORINVAL.

J'en ai sujet.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE, *seul.*

Toujours s'affliger, toujours craindre!
Je le plains.... hai, je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; et peut-être, ma foi,
Est-il, à sa manière, heureux autant que moi.

SCÈNE XI.

M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE.

Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur...

M. BELFORT.

J'en suis bien affligé,
Et je venois ici...

M. DE PLINVILLE.

Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT.

Quoi! se peut-il?

M. DE PLINVILLE.

Voyez quel bonheur est le mien!
Pour moi d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais, adieu; car je vais conter tout à ma femme.
(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. BELFORT, *seul.*

D'UN mot, sans le savoir, il déchire mon âme.
Allons, il faut partir : voilà l'instant fatal.
Ne soyons pas témoin du bonheur d'un rival...
Du bonheur? Mais est-il bien sûr qu'il ait su plaire?
J'ai quelquefois osé soupçonner le contraire.
Ce matin... je ne sais si je me suis trompé;
Mais un mot, un regard, un soupir échappé...
Gardons-nous de saisir ces vaines apparences;
Je dois partir encor, si j'ai des espérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais
Ce que j'étois, surtout à quel point je l'aimois.
Je vais poursuivre ailleurs ma pénible carrière,
Seul, triste, abandonné de la nature entière,
Sans secours, n'emportant avec moi qu'un seul bien,
C'est un cœur qui du moins ne me reproche rien :
Oui, je pars.

SCÈNE XIII.

M. BELFORT, ROSE.

ROSE.

Vous partez?

M. BELFORT.

Pourquoi donc me surprendre?

ROSE.

J'accourois vous chercher. Mais que viens-je d'entendre?
Monsieur, est-il bien vrai?

M. BELFORT.

Oui, Rose, je m'en vais.

SCÈNE XV.

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Quoi ! vous partez, monsieur? quelle raison soudaine?...

M. BELFORT.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez sans peine.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je sens que plus long-temps vous ne pouvez rester.

M. BELFORT.

Recevez mes adieux, et croyez que l'absence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnoissance.

MADAME DE ROSELLE.

Vous ne m'en devez point. Hélas ! j'aurois voulu
Faire bien plus pour vous : j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublierai jamais votre rare conduite,
Votre discrétion, et surtout cette fuite.
Je compte aussi, monsieur, sur votre souvenir.

M. BELFORT.

Croyez, madame...

MADAME DE ROSELLE.

Ah çà ! qu'allez-vous devenir?

M. BELFORT.

Vers mon père, à Paris, je vais d'abord me rendre.

MADAME DE ROSELLE.

C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.
Dites-lui bien... Mais quoi ! je vois près de ces lieux
Quelqu'un rôder d'un air assez mystérieux.

SCÈNE XVI.

UN POSTILLON *en veste bleue, avec la plaque d'argent;* M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE POSTILLON.

Excusez mon embarras extrême.
De ma commission je suis surpris moi-même.
Car, ordinairement, je ne vais guère à pied;
Mais je suis complaisant... quand je suis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous?

LE POSTILLON.

Pardon... mais, pour bien faire,
Il faudroit, à la fois, et parler et se taire.
A ma place, un nigaud vous avoueroit d'abord
Qu'il demande un monsieur... qui se nomme Belfort...

M. BELFORT.

Mais c'est moi.

LE POSTILLON.

Dans les yeux nous savons un peu lire.

MADAME DE ROSELLE.

A la bonne heure; mais qu'avez-vous à lui dire?

LE POSTILLON.

Oh! rien du tout, madame; et je n'ai dans ceci
Qu'à remettre à monsieur le billet que voici.
(Il donne un billet à M. Belfort.)

M. BELFORT.

De quelle part?

LE POSTILLON.

Monsieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah!.. madame, pardon, vous voulez bien permettre?

MADAME DE ROSELLE.

Monsieur, je vous en prie.

(*Au postillon, pendant que M. Belfort décachète et ouvre le billet.*)

Eh mais! vraiment, l'ami,

Vous ne paroissez gai ni plaisant à demi.

LE POSTILLON.

J'ai couru le pays, et j'ai vu bien du monde:

Cela fait que je sais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah! madame!..

MADAME DE ROSELLE.

D'où vient ce mouvement soudain?

M. BELFORT.

C'est de mon père.

MADAME DE ROSELLE.

Bon!

M. BELFORT.

Je reconnois sa main.

LE POSTILLON.

Dès le premier abord, j'ai su vous reconnoître.

M. BELFORT.

C'est lui: de mes transports je ne suis point le maître.

(*Il lit haut.*)

Voici ce qu'il m'écrit: « Viens, accours promptement,

« Mon ami: tu suivras celui que je t'envoie...»

LE POSTILLON.

Oui, monsieur.

M. BELFORT, *continuant de lire.*

« Je t'écris avec bien de la joie,
« Et je ne doute point de ton empressement. »
(*Au postillon.*)
Oh! non. Est-il bien loin?

LE POSTILLON.

A la poste voisine.

M. BELFORT.

Bien portant?

LE POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine,
Une gaîté charmante.

M. BELFORT.

Il paroît donc heureux?

LE POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'est qu'il est généreux!..
Comme un roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les courriers payoient sur ce pied-là les guides.

MADAME DE ROSELLE.

Vous êtes postillon?

LE POSTILLON.

Madame, à vous servir;
Et chacun vous dira que je mène à ravir.

MADAME DE ROSELLE.

(*A M. Belfort.*)
Eh bien! menez monsieur. Partez donc tout de suite.

M. BELFORT.

Oui, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vite.
Qu'il vienne ce soir même, et qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Sans adieu.

LE POSTILLON.

Allons, mon officier, venez voir votre père.
Je n'ai pas mal rempli mon message, j'espère.
N'auroit-on à porter qu'une lettre, un billet,
Il faut, autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. DE PLINVILLE, *seul.*

J'AI donc dit à mes gens qu'il falloit se résoudre
A me quitter : pour eux, hélas ! quel coup de foudre !
Leur désolation m'afflige, en verité....
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étois défait du jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard, c'étoit bien autre chose !
Pour Belfort, près de moi je le garde à jamais :
C'est un ami plutôt qu'un secrétaire.... Eh ! mais,
Que veut Picard ? il reste, il vient me rendre grâce.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE.

EH bien, es-tu content ? tu conserves ta place.

PICARD.

Point du tout, car je viens demander mon congé.

M. DE PLINVILLE.

Mais c'est toi que je veux garder.

PICARD.

Bien obligé :
Mais moi je veux sortir, voilà la différence.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi ?

PICARD.

Parce qu'il est plus naturel, je pense,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde ; c'est à moi de partir le premier,
Car je suis le plus vieux.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'es trop nécessaire :
Je suis accoutumé...

PICARD.

Je n'y saurois que faire.
Et d'ailleurs, je suis las de servir : en deux mots,
Je vais me reposer.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais ! c'est un repos,
Une retraite enfin que ton service.

PICARD.

Peste !
Une belle retraite ! et c'est moi seul qui reste !

M. DE PLINVILLE.

Tout est changé, Picard. Nous allons à Paris.

PICARD.

Raison de plus, monsieur. Je reste en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître.

M. DE PLINVILLE.

Quoi ! tu veux me quitter, après m'avoir vu naître,
Toi qui devois et vivre et mourir avec moi ?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre et mourir chez soi.

M. DE PLINVILLE.

Je t'aimois, je croyois que tu m'aimois de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, monsieur, qu'on ne vous aime.

Mais, après cinquante ans, on est bien aise, enfin,
De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE.

Il a raison ; et c'est peut-être une injustice
D'exiger qu'il me fasse un si grand sacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux?
Il faut aimer les gens, non pour soi, mais pour eux.
Il va se réunir à son petit ménage,
A sa femme, à ses fils : il est temps, à son âge ;
Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai,
Il vit content : alors je me consolerai.
Mais tu pleures, je crois?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre.
Moi vous quitter, après ce que je viens d'entendre?
J'en serois bien fâché. Je reviens sur mes pas,
Monsieur; si vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLINVILLE.

Depuis assez long-temps, mon ami, tu travailles :
Non, non, décidément, je veux que tu t'en ailles.

PICARD.

Voyez donc! il me chasse au bout de ciuquante ans!
Je ne veux plus sortir.

M. DE PLINVILLE.

Ne sors pas, j'y consens.
Mais pourquoi te fâcher ainsi depuis une heure?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux rester.

M. DE PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je suis brusque et de mauvaise humeur :
Mais dans le fond, monsieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il est vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine ;
Mais tu m'as fait encor plus de plaisir.
(En le serrant dans ses bras.)
Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien?

PICARD.

Est-ce encore un reproche?

M. DE PLINVILLE.

Non, mon cher. Laisse-moi, car Morinval s'approche.
(Picard sort.)
(Il regarde Morinval, qui s'avance, sans le voir.)
Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimoit pas :
Il est au désespoir : il soupire tout bas.
Je veux le consoler.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Sortez donc, je vous prie,
Mon cher, de cette sombre et morne rêverie.
Votre malheur, au fond, se réduit à ce point :
C'est que l'on vous a dit qu'on ne vous aimoit point.
Je sens qu'un pareil coup d'abord est un peu rude :
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. DE MORINVAL.

Le beau remède!

M. DE PLINVILLE.

Enfin, il vaut mieux, Morinval,
Être, d'avance, instruit de ce secret fatal.
Angélique, d'ailleurs, n'est pas la seule au monde:
Il se peut qu'à vos soins un autre objet réponde.

M. DE MORINVAL.

Je n'en chercherai point: j'en ferai bien le vœu.

M. DE PLINVILLE.

Tenez, s'il faut qu'ici je vous fasse un aveu,
J'approuve ce dessein. Dans un champêtre asile,
Vous menez une vie assez douce et tranquille;
Surtout, vous êtes libre; oui, peut-être, en effet,
Le veuvage, après tout, est-il mieux votre fait.

M. DE MORINVAL.

Vos consolations m'irriteroient, je pense,
Si je n'avois déja pris mon parti d'avance.
Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais; dès long-temps je l'avois soupçonné:
Je suis heureux ici, comme dans tout le reste.
Aussi ce n'étoit point cela, je vous proteste,
Qui me faisoit rêver: je voudrois aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DE MORINVAL.

Oui, vous serez de mon avis, j'espère.
Je viens de découvrir un important mystère.

M. DE PLINVILLE.

Ah! voyons.

M. DE MORINVAL.

Angélique est rebelle à mes vœux;
Mais vous ne savez pas qu'un autre est plus heureux.

M. DE PLINVILLE.

Bon! un autre?

M. DE MORINVAL.

Oui, vraiment.

M. DE PLINVILLE.

Et quel est donc cet autre?

M. DE MORINVAL.

C'est Belfort.

M. DE PLINVILLE.

Belfort?

M. DE MORINVAL.

Oui.

M. DE PLINVILLE.

Quelle erreur est la vôtre!
Mais vous n'y pensez pas.

M. DE MORINVAL.

Vous pouvez, à présent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaisant:
Il n'en est pas moins vrai que votre fille l'aime,
J'en suis sûr.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! vraiment?... ma surprise est extrême.

M. DE MORINVAL.

Ils s'aiment... d'un amour sage, honnête, discret:
Il l'aime sans le dire, elle brûle en secret.
Cette honnêteté même est ce qui m'intéresse,
Et je veux, près de vous, protéger leur tendresse.
Écoutez : je suis riche, et plus que je ne veux.
Je suis veuf... pour toujours, sans enfants, sans neveux.

J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de père.
Il me paroît bien né, sensible, doux; j'espère
Qu'aidé de mon crédit, il fera son chemin,
Et d'Angélique, un jour, méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. DE PLINVILLE.

Laissez-moi respirer. Quel dessein généreux!
Eh quoi! mon cher ami, vous faites des heureux,
Et vous doutez encor si vous-même vous l'êtes!...
Mais que de ces enfants les amours sont discrètes!
Moi, j'en estime encore une fois plus Belfort.
Angélique est aimable; il l'aime, il n'a pas tort;
Ni ma fille non plus, car il est fait pour plaire.

M. DE MORINVAL.

Votre nièce s'avance. Ayons soin de nous taire.

SCÈNE IV.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

MADAME DE ROSELLE, *de loin, à part.*

Il faut les écarter de notre rendez-vous.
(Haut.)
Encore ici, messieurs? Eh mais, qu'y faites-vous?
Ma tante se plaint fort, et dit qu'on l'abandonne,
Qu'on se promène : au fond, elle a raison.

M. DE PLINVILLE.

Pardonne.

MADAME DE ROSELLE.

Savez-vous qu'en effet cela n'est pas galant?

M. DE MORINVAL.

Monsieur me consoloit.

MADAME DE ROSELLE.

Mon oncle est consolant,
Je le sais; mais, de grâce, allez trouver ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Oui, dès qu'elle me voit, elle paroît contente.
Adieu. Redites-moi vos résolutions;
(Bas, à Morinval, en s'en allant.)
Car j'aime avec transport les belles actions.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE, *seule.*

La place est libre, au moins pour quelque temps, j'espère,
Et Belfort, à présent, peut amener son père.
Ce jeune homme m'inspire une tendre amitié.
Cette pauvre cousine aussi me fait pitié.
Je voudrois les servir, et venir à leur aide.
Ne pourrai-je à leurs maux apporter de remède?

SCÈNE VI.

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

C'est vous, monsieur! quoi! seul? pourquoi n'avez-vous pas
Amené votre père?

M. BELFORT.

Il est à deux cents pas,
Au bois de Rochefort.

MADAME DE ROSELLE.

Qui l'empêchoit, de grâce,
De venir avec vous jusque dans cette place?

M. BELFORT.

En voici la raison : il diffère d'entrer,
Parce qu'il ne veut pas encor se déclarer.
D'abord je vous annonce une grande nouvelle :
La fortune pour lui cesse d'être cruelle.
Le jeu le ruina : par un nouveau retour,
Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, sentant qu'enfin mon sort n'est plus le même,
Que je puis, au contraire, enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon père. Il approuve mon feu,
Et consacre à son fils tout le produit du jeu.

MADAME DE ROSELLE.

C'est le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'est pas tout encore.
On aime à se vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi;
Et je vous ai nommée... « O ciel! (dit-il) eh quoi?
« Madame de Roselle! elle doit m'être chère :
« Une tendre amitié m'unissoit à son père. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous consulter.

MADAME DE ROSELLE.

Un tel empressement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelques desseins en tête.
Ainsi vous comprenez le sujet qui l'arrête.
Avant de voir personne, il voudroit vous parler.

MADAME DE ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller.

M. BELFORT.

Ah ciel! je vois venir l'adorable Angélique.
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

MADAME DE ROSELLE.

Pas encor.

M. BELFORT.

Je voudrois savoir si, dans le fond,
On m'aime.

MADAME DE ROSELLE.

L'on vous aime, et je vous en répond.
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE, ANGÉLIQUE.

ROSE, *de loin, à Angélique.*

Ah dieu! mademoiselle,
Monsieur Belfort avec madame de Roselle.

ANGÉLIQUE.

Rose disoit, monsieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui? moi, quitter ces lieux? jamais... J'étois sorti...
Un moment.

MADAME DE ROSELLE.

Quelquefois un seul moment amène
Bien des choses.

M. BELFORT.

Sans doute; et j'ose croire à peine
Au changement...

MADAME DE ROSELLE, *à M. Belfort.*

(Bas.) *(Haut.)*
Paix donc. Qu'on me suive à l'instant.

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc savoir...

MADAME DE ROSELLE.

Pardon; l'on nous attend
Pour conclure une affaire... une affaire pressée,
Dans laquelle vous-même êtes intéressée.
Sans adieu.

(Elle sort avec M. Belfort.)

SCÈNE VIII.

ROSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle? une affaire où je suis
Intéressée!.. Eh mais! à ceci je ne puis
Rien comprendre.

ROSE.

Ni moi. Monsieur Belfort m'étonne;
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Rose, je soupçonne
Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez? Ah! tant mieux!

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni si vif, surtout jamais si tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui sembloit faire entendre...
Que te dirai-je, enfin? J'espère, en vérité...

ROSE.

Tout ceci pique aussi ma curiosité.
Voici monsieur. Comment! il est presque en colère.
Pour la première fois, qui peut donc lui déplaire?

SCÈNE IX.

ROSE, ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

Mon père, vous semblez fâché?

M. DE PLINVILLE.

J'en fais l'aveu.
Oui, je sens qu'en ce monde il faut souffrir un peu.
Morinval vient de faire une action nouvelle,
Aussi belle que l'autre, et peut-être plus belle...
En faveur de quelqu'un qui ne te déplaît pas,
Ma fille... et dont je fais moi-même un très grand cas.
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mère.
Nous la pressons en vain : elle a du caractère.
De là quelques débats : moi qui n'y suis point fait,
J'ai laissé Morinval défendre son projet,
Et je viens respirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrai-je apprendre...

M. DE PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va se rendre;
Car elle a de l'esprit. Puis, tour à tour, il faut
L'un à l'autre céder : moi, j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle étoit décidée :
J'ai, quoiqu'avec regret, adopté son idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez consenti?

M. DE PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu?
Moi je suis complaisant, c'est ma grande vertu.

Nous irons à Paris. Les champs, la capitale,
Toute demeure, au fond, pour le sage est égale.

ANGÉLIQUE.

Partout où vous serez, je serai bien aussi,
Mon père.

ROSE.

Cependant, nous étions bien ici.

M. DE PLINVILLE.

Mais avec Morinval je la vois qui s'avance.
S'ils pouvoient tous les deux être d'intelligence!
Nous serions tous contents.

SCÈNE X.

ROSE, ANGÉLIQUE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

De grâce, permettez,
Madame...

MADAME DE PLINVILLE.

C'est en vain que vous me tourmentez :
(*A Angélique.*)
Ne me parlez jamais de Belfort. A merveille!
C'est vous qui m'attirez une scène pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas encor de quoi vous m'accusez.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous souffrez près de vous des amants déguisés....

ANGÉLIQUE.

De ce déguisement j'ignore le mystère.
Seroit-il autre chose ici qu'un secrétaire?

MADAME DE PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Eh bien donc, je le croi.

S'il lui plaît de m'aimer, est-ce ma faute, à moi?

MADAME DE PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime?

A peine, en ce moment, si je le sais moi-même.

ROSE.

Et quand cela seroit, je l'aime bien aussi;
Ces messieurs.... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

MADAME DE PLINVILLE.

Rose, vous tairez-vous? modérez votre zèle.

ROSE.

Mais, c'est que vous grondez toujours mademoiselle.

M. DE PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme; entendons-nous : causons.
Pour refuser Belfort, quelles sont vos raisons?

MADAME DE PLINVILLE.

C'est un aventurier.

M. DE PLINVILLE.

Madame de Roselle
Connoît beaucoup son père.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien! tant mieux pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Puis, il s'est fait connoître.

MADAME DE PLINVILLE.

Il est, d'ailleurs, sans bien.

M. DE MORINVAL.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais, encore une fois, gardez donc ces largesses :
Nous n'avons pas besoin, monsieur, de vos richesses.

M. DE MORINVAL, *à M. de Plinville.*

Je n'ai plus rien à dire, et je sors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez !
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même,
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réussit ; et, pour dire encor plus,
J'offre mon bien aux gens, et j'essuie un refus.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSE, ANGÉLIQUE, MADAME ET M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai qu'un tel coup me seroit bien sensible.
Seroit-il malheureux? Cela n'est pas possible.
Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a suivi le penchant :
Quoique son offre ait eu le malheur de déplaire,
C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, *qui s'étoit retirée au fond du théâtre, revient en courant.*

Madame de Roselle...

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien?

ROSE.

Est à deux pas ;
Elle amène un Monsieur que je ne connois pas.

ANGÉLIQUE.

Un monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Quelque ami qui vient me voir...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE, M. DORMEUIL.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante,
Permettez que moi-même ici je vous présente
Monsieur, un étranger qui désireroit voir
Votre terre...

MADAME DE PLINVILLE.

Au château nous allons recevoir
Monsieur...

M. DORMEUIL.

Je suis fort bien. A la première vue,
Madame, tout me plaît; une triple avenue,
Une entrée imposante, un superbe château,
Un parc immense; enfin, tout est grand, tout est beau
On sait bien que jamais un acheteur ne loue;
Mais cette terre, à moi, me plaît, et je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

L'acquéreur même aussi me plairoit en tout point.

MADAME DE ROSELLE.

Oh! c'est un acquéreur... comme l'on n'en voit point.

MADAME DE PLINVILLE.

Monsieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Hai... que sait-on? Peut-être
Gagnerai-je, madame, à me faire connoître.

MADAME DE PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh! mais, ces bois sont enchantés.
Les beaux arbres!

M. DE PLINVILLE.

C'est moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès long-temps me prêtoient leur ombrage,

M. DORMEUIL.

Ce n'est pas encor là votre plus bel ouvrage.
(En saluant Angélique.)
De la terre je vois le plus digne ornement.

M. DE PLINVILLE.

Tout le monde, en effet, nous en fait compliment.
Vous paroissez, monsieur, un digne et galant homme.

M. DORMEUIL.

Au fait, vous estimez votre terre la somme?...

M. DE PLINVILLE.

(Il arrête et regarde sa femme.)
Mais je crois qu'elle vaut... Combien [1]?

MADAME DE PLINVILLE.

Cent mille écus.

M. DORMEUIL.

Je ne contesterai point du tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous.

MADAME DE PLINVILLE.

Un procédé si rare
Me touche.

---

[1] Ce mouvement, cette question, sont un impromptu infiniment heureux de Molé.

M. DORMEUIL.

Il est tout simple. En outre, je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. DE PLINVILLE.

A votre aise.

M. DORMEUIL.

Pardon, c'est un point important,
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai sur certain article une foiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu :
Par cet achat du moins je sauve une partie
De six cent mille francs, que dans une partie...

MADAME DE ROSELLE.

Quoi! vous avez gagné deux fois cent mille écus?

M. DORMEUIL, *souriant.*

On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

MADAME DE PLINVILLE.

Quel est celui qui perd une somme si forte?

M. DE PLINVILLE.

Bon! le connoissons-nous? ainsi, que nous importe?
Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd.

MADAME DE ROSELLE.

Eh! oui.

ANGÉLIQUE.

Le malheureux, sans doute, a bien souffert.

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'est un joueur hardi, vif et tenace,
Un petit financier.

MADAME DE PLINVILLE.

Un financier! De grâce,
Vous le nommez?

M. DORMEUIL.

Dorval.

MADAME DE PLINVILLE.

Je l'avois soupçonné,
Monsieur, c'est notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerois mieux avoir gagné celui d'un autre :
Mais il pourroit encor redevenir le vôtre ;
Il ne tiendra qu'à vous.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DORMEUIL.

Rien n'est plus clair.
Je n'ai qu'un fils, madame, un fils qui m'est bien cher :
Unissez-le, de grâce, avec mademoiselle,
L'argent sera pour vous, et la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Monsieur...

M. DORMEUIL.

Vous hésitez, et vous avez raison,
Ne me connoissant pas. Mais Dormeuil est mon nom.
Mon habit vous annonce un ancien militaire.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, monsieur étoit même un ami de mon père,
N'ayant qu'un seul défaut, et mille qualités.

(Bas, à Angélique.)

Ce parti me paroît très sortable. Acceptez.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrois rendre cela possible.

MADAME DE PLINVILLE.

(A M. Dormeuil.)

Je l'espère. Je suis on ne peut plus sensible

A votre offre, monsieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL, *très haut.*

Mon fils,

Venez remercier madame.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. BELFORT.

M. BELFORT.

J'OBÉIS.

MADAME DE PLINVILLE.

Ah ! que vois-je?

MADAME DE ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente.

MADAME DE PLINVILLE.

Comment ! voici le fils de monsieur?

MADAME DE ROSELLE.

Oui, ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Je ne m'attendois pas à celui-ci, ma foi !
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi?

M. DORMEUIL, *à madame de Plinville.*

Madame voudroit-elle, à présent, se dédire?

MADAME DE PLINVILLE.

Monsieur est votre fils : je n'ai plus rien à dire,
Car je rendis toujours justice à ses vertus.

M. BELFORT.

Ah ! de tant de bontés vous me voyez confus.
(A Angélique.)
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire,
Et Belfort et Dormeuil...

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, *à M. Belfort.*

Pour moi, je ne sais pas, monsieur, si j'aurai tort;
Mais je vous nommerai toujours monsieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque temps, essuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne : il est d'heureuses veines.

M. DE PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur; eh bien!
Je suis, en ce moment, presque étonné du mien.

MADAME DE ROSELLE.

Gardez votre bonheur; il vous sied à merveille.

M. DE PLINVILLE.

C'est qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.
Est-ce un rêve? J'en fais assez souvent, dit-on;
Mais ce n'en est pas un qu'ici je fais; oh! non...

MADAME DE ROSELLE.

La raison ne vaut pas les songes que vous faites.
Puissions-nous être tous heureux comme vous l'êtes!

MADAME DE PLINVILLE.

Il ne sent pas qu'il l'est par hasard, cette fois.

M. DE PLINVILLE.

Qu'importe le hasard, pourvu que je le sois?
En quelque sorte on peut faire sa destinée...
Mais récapitulez avec moi ma journée.
On étoit convenu d'un voyage sur l'eau;
Si nous partions, le feu consumoit le château.
On reste; on l'éteint. Bon. Belfort, mon secrétaire,
Plaît à ma fille, il est fils d'un vieux militaire.
Je perds cent mille écus : fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne est père de Belfort.
Monsieur me fait une offre aussi noble que franche,
Et, sans avoir joué, moi, je prends ma revanche.

Il propose son fils ; et, par un tour plaisant,
Ma femme le reçoit, tout en le refusant ;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ses désirs se trouve mariée.
Je voudrois bien tenir notre ami Morinval :
Nous verrions s'il diroit encor que tout est mal.

MADAME DE ROSELLE.

S'il alloit, comme vous, devenir optimiste ?

M. DE PLINVILLE.

Je ne sais ; il est né mélancolique et triste,
Et, comme je l'ai dit, sa tristesse lui plaît.
Il faut bien l'excuser : mais, tout chagrin qu'il est,
Peut-être il va sentir que dans la vie humaine,
Le bonheur, tôt ou tard, fait oublier la peine ;
Qu'il n'en est que plus doux, et que l'homme de bien,
L'homme sensible alors peut dire : *tout est bien.*

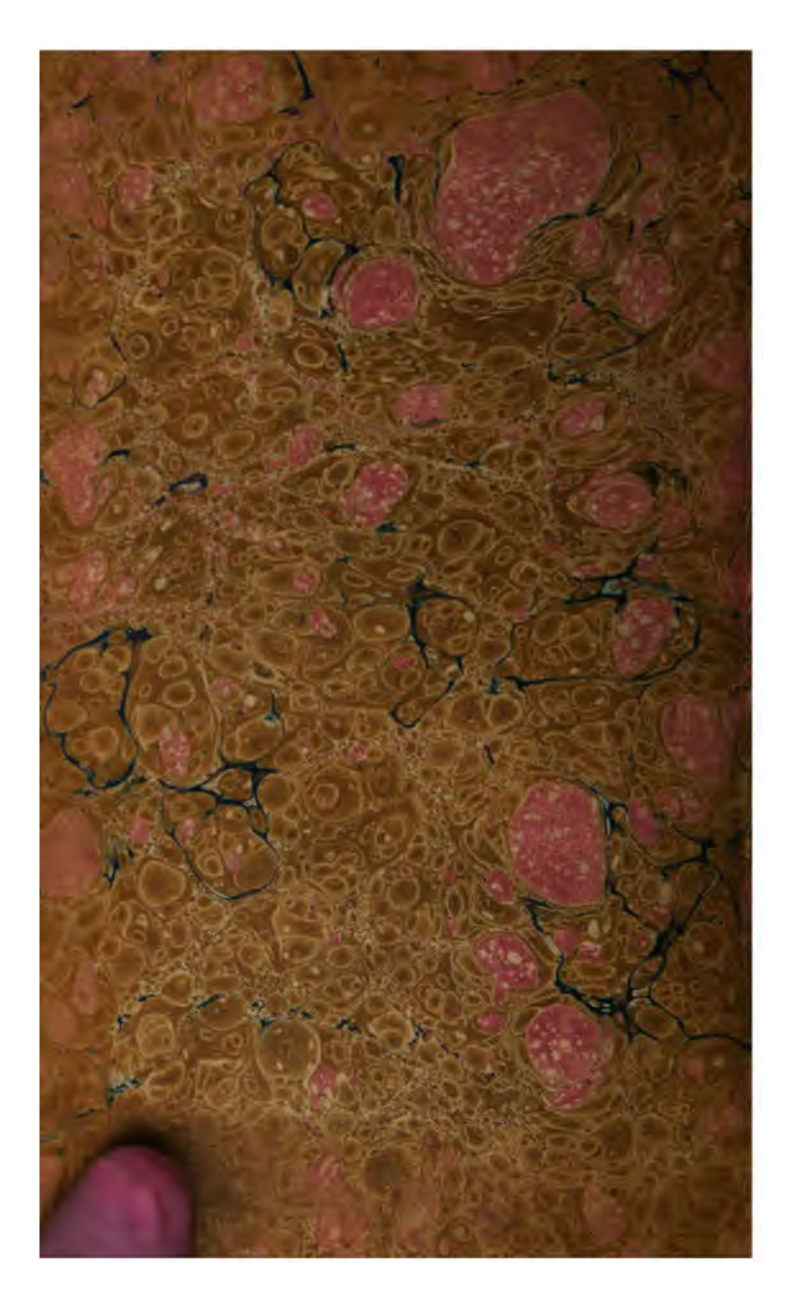
FIN DE L'OPTIMISTE.

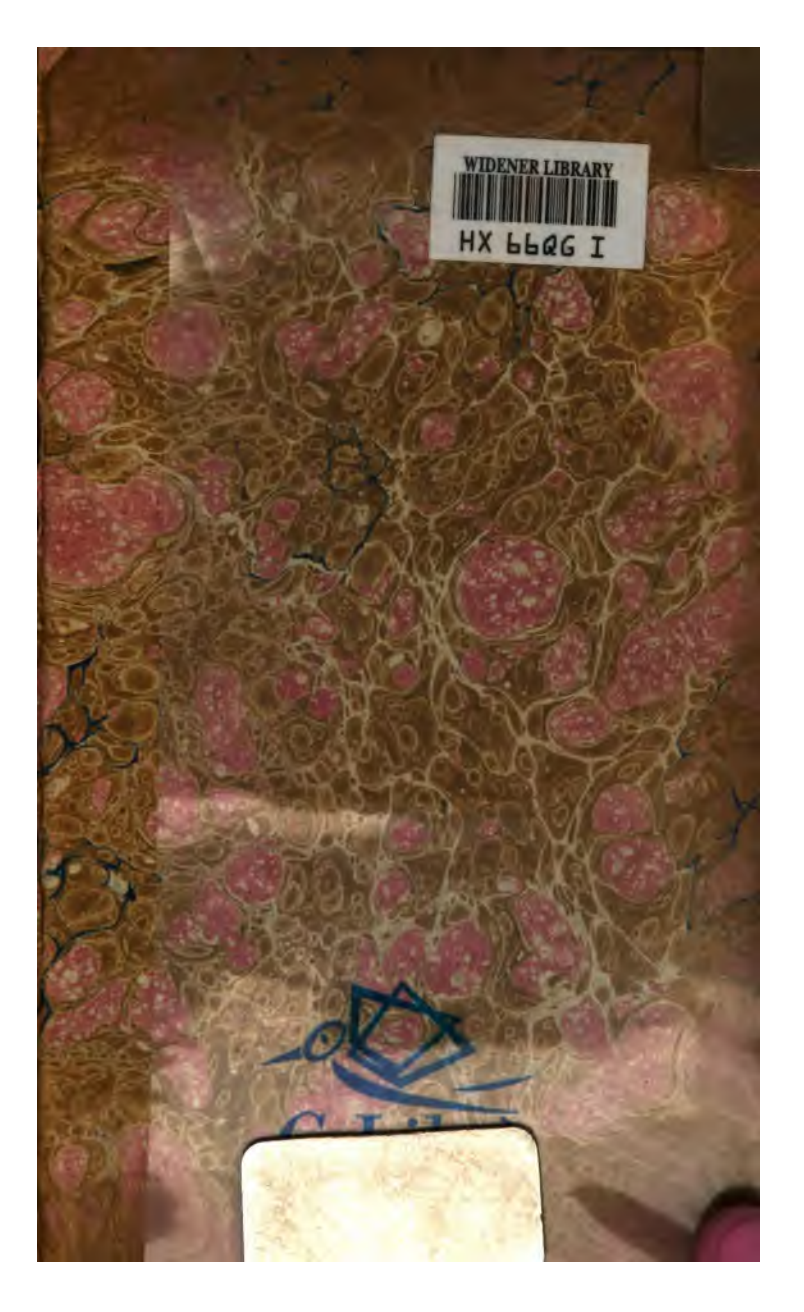
TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME.




WIDENER LIBRARY